

**FNA_1044 -
Mannes
ephemeres**

Karl Herbert Scheer

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

ANTICIPATION

K.H. SCHEER & C. DARLTON

MANNES ÉPHÉMÈRES



fleuve noir

ANTICIPATION

K.H. SCHEER & C. DARLTON

MANNES ÉPHÉMÈRES



K.-H. SCHEER ET CLARL DARLTON

MANNES ÉPHÉMÈRES

COLLECTION « ANTICIPATION »

ÉDITIONS FLEUVE NOIR 6, rue Garancifere - PARIS VIe

Titre original : *DER ROBOT SERGEANT* et

DAS ERBE DER ECMSEN

Traduit et adapté de l'allemand par Chris EMMENBERGER

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'Article 41 d'une part, que les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droits ou ayants cause, est illicite (alinéa 1er de l'Article 40).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les Articles 425 et suivants du Code Pénal.

© 1981, « Éditions Fleuve Noir », Paris,

Reproduction et traduction, même partielles, interdites. Tous droits réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S. et les pays scandinaves.

CHAPITRE PREMIER

Incrédule, Chuck Waller contempla l'étrange spectacle. L'éclat d'une planète inconnue baignait un vaste horizon. Une bise légère soufflait, soulevant de minces nuages de poussière. Au loin, l'on apercevait les contours de quelques bâtiments bas, s'étirant en longueur. Mais on ne

décélait aucun signe de vie. Un silence insolite régnait sur les lieux, qui auraient dû normalement grouiller de monde.

Chuck descendit le long de la large rampe et se retourna lorsque ses pieds touchèrent le sol. Derrière lui se dressait son vaisseau sphérique du nom de *Gillaine*. La poussière et les gaz nocifs avaient rongé la carcasse, et elle avait perdu son éclat. Mais Chuck et ses compagnons savaient qu'ils pouvaient compter sur leur vieux vaisseau.

Le *Gillaine* avait parcouru la distance de 37 000 années-lumière séparant Terra d'Azgos en douze jours. C'était un exploit. Chuck Waller avait espéré conclure de fructueuses affaires à Azgola, la deuxième planète du système. Elle était située à la limite de l'empire arkonide, à l'écart des grands itinéraires et ignorée des hommes d'affaires. E>e tels endroits pouvaient rapporter gros.

A ce moment précis, cependant, Chuck pensait s'être fait sérieusement avoir. Il avait entendu bien des choses sur les Ajzgons. Ils descendaient de la race première des Arkonides. Ils étaient fort minces avec un crâne chauve. Au cours de leur évolution, ils avaient oublié leurs connaissances techniques et étaient revenus au temps de la machine à vapeur. Mais qu'entre- temps ils fussent morts, il n'en avait pas entendu parler.

Il repoussa son casque si en avant qu'il pouvait le fermer en un tour de main. L'analyse de l'air avait démontré que l'on pouvait respirer sans aucune gêne, mais le mystérieux silence l'avait rendu méfiant. Il voulait être prêt en cas d'incident.

Il ordonna h ses officiers de sortir un véhicule spatial. Hank Cilley, son second, demanda, piqué par la curiosité :

- Eh bien, où sont donc ces individus décharnés au crâne chauve ? Ils sont allés au lit ?
- Je n'en ai aucune idée, Hank, répondit Chuck. Mais je pense que nous le saurons bientôt.
- Ecoute, tu ne devrais pas aller seul. On ne saurait prévoir...
- Arrête ! l'interrompit Chuck. Ils auront renoncé à. venir. Je vais voir aux baraquements là-bas. Je reviens immédiatement.
- Bon, maugréa Hank.

Lorsque le véhicule fut descendu, Chuck monta à bord. Il retira son arme de l'étui et la posa sur le siège à ses côtés. Puis il partit.

Deux minutes plus tard» il franchissait un espace parsemé d'herbes à moitié sèches. De l'herbe sur un terrain d'atterrissage ! Etant donné les émanations des réacteurs, des années avaient dû s'écouler depuis la venue du dernier vaisseau.

Au loin s'étendaient les baraquements. Chuck s'en approcha rapidement. Une épaisse poussière recouvrait les fenêtres. Chuck essaya de découvrir quelques traces de vie humaine. Mais il n'en trouva point. Il passa le long de la première baraque et s'arrêta devant la deuxième. Il ne coupa point le moteur, car il ignorait ce qui l'attendait.

Il descendit, l'arme au poing.

Il s'approcha de l'une des fenêtres empoussiérées et tenta de regarder à l'intérieur. Autant qu'il pouvait voir, la pièce était vide. Il n'y avait même pas de mobilier. Il poursuivit son exploration. Ses semelles crissaient fortement sur le sol dur. Il éprouvait un sentiment de malaise.

Derrière la fenêtre suivante, un spectacle différent s'offrit à lui. Il y avait quelques chaises et une table de travail. Les chaises avaient un grand dossier étroit, comme il convenait aux Azgons. Sur le bureau se trouvaient des piles de papier, recouvertes d'une épaisse poussière grise. La même poussière recouvrait le sol, ne laissant apparaître aucune trace.

Chuck sentait son cœur battre. D'instinct, il avait tendu la main avec son arme, gardant le doigt sur la détente.

La porte émit un deuxième craquement. Chuck se dirigea lentement vers l'endroit d'où venait le bruit. Il contourna l'angle et constata que seul le vent en était responsable. Depuis plusieurs mois sans doute, il faisait battre la porte. Chuck repoussa le casque et s'épongea le front. Maudite chaleur ! Il se sentit rassuré.

Il était désormais persuadé que les Azgons avaient abandonné l'aéroport. Sans doute les astronefs étrangers ne fréquentaient plus Azgola. Les Azgons n'en possédaient pas. Peut-être aussi le trafic intersidéral s'était-il concentré en un autre point de la planète. Tout était possible. Chuck ouvrit la porte et pénétra dans la baraque. En inspectant les lieux, il découvrirait une cause à sa solitude.

La porte donnait sur un couloir plongé dans la pénombre. Le

plancher craquait encore plus fort que la porte. Chuck s'arrêta après un pas et cria : « Hello ! »

Le son de sa voix déplaça un peu de poussière, mais sans autre résultat.

Il poursuivit son chemin. Comme pour se prouver qu'il n'avait peur de rien, il ouvrait brutalement les portes de droite et de gauche et se précipitait derrière. Avec un bruit violent, elles heurtaient les parois, et pour la première fois depuis des mois ou des années, la vie emplissait le vieux bâtiment.

Chuck atteignit l'extrémité du couloir et ouvrit la porte d'un geste brusque. Il demeura là à scruter l'intérieur de la pièce. La porte s'était en partie refermée et ne laissait entrevoir qu'une moitié. Il voyait une partie d'un bureau et une sorte de fauteuil. Seule la poussière recouvrait la table. Mais la poussière n'était pas uniforme, comme si quelqu'un l'avait essuyée de sa main.

Une autre trace apparaissait sur le sol. Elle faisait le tour de la table et s'en allait ensuite à droite, jusque derrière la porte. Chuck la repoussa de son arme et se pencha en avant.

C'est alors qu'il la vit. Elle gisait sur le sol, large et grasse, et bien trop lourde pour se mouvoir. Chuck vit son tronc se soulever et s'abaisser. La chose vivait. Elle était à l'origine des traces.

Chuck Waller n'était que le capitaine d'un cargo. Il n'était pas entraîné à faire face à des situations aussi exceptionnelles qu'effrayantes. Il vit l'horrible chose sur le sol, émit un cri de terreur et s'enfuit en courant par le couloir. Il fonça entre les baraques jusqu'à son véhicule et bondit sur le siège avant. Une seconde après, il était déjà parti. En larges courbes rapides, il conduisit son engin et stoppa devant le *Gillaine*.

Par la radio de son casque, il cria à Hank Cilley de s'apprêter à partir immédiatement.

Dans l'immense espace rempli d'étoiles, les ondes rapides de l'hyperémetteur entrèrent en action. Des messages chiffrés firent la navette entre Arkon et Terra.

Il était question de l'étrange rapport, incomplet et incroyable, reçu par une station avancée de l'empire arkonide. Ce rapport provenait

d'un vaisseau de commerce terrien, du nom de *Gillaine*, croisant au large de l'espace connu.

En des circonstances ordinaires, Gonozal VIII, l'empereur arkonide, n'aurait pas accordé beaucoup d'attention à la nouvelle. La tentation de la considérer comme une mauvaise farce était grande. Mais des situations d'exception entraînaient des mesures du même ordre. Gonozal VIII n'ignorait pas que l'empire Solaire recherchait un ennemi, qui, à chaque fois qu'il se manifestait en un lieu, laissait derrière lui des phénomènes des plus étranges. Il décida donc d'en avertir la Terre, et par les remerciements qu'il reçut pour son message, l'on pouvait sentir l'importance que celle-ci accordait à la nouvelle.

Le major Landry avait reçu la bande magnétique des mains d'un porteur. Il trouva étrange que Nike Quinto, son chef, l'ait contacté de manière si impersonnelle. Mais au début de sa bande, ce dernier éclairait le mystère : un important rendez-vous lui avait été donné au palais du gouvernement. D'autre part, l'urgence de semblable affaire lui paraissait justifier le procédé.

Le reste de la bande était codé, afin d'en protéger le contenu des oreilles indiscretes. Landry dut se servir de son décodifieur pour comprendre ce que le colonel lui voulait.

Ce que Nike Quinto disait le renseigna dans ses grandes lignes, bien que suffisamment, sur les messages entre Arkon et Terra. L'appel du *Gillaine* était reproduit sans commentaire. Nike Quinto concluait ainsi : « Sur Azgola et ses habitants, nous ne possédons aucune information importante. Vous en saurez autant en consultant un manuel complet. Pour cette affaire, point n'est besoin de vous inculquer des éléments sous hypnose. Dire que nous avons à nous occuper de cette planète primitive ĩ

« Ne me demandez pas comment un tel fait a pu se produire sans que la galaxie ne l'apprenne. Selon les données arkonides, cela fait exactement onze ans que le dernier vaisseau a atterri sur Azgola. Arkon ne possède aucun registre mentionnant la venue de Tziganes ou autres. Un silence suspect a entouré pendant tout ce temps la planète.

« Vous savez où. mène l'affaire, sans doute. Les prêtres de Bâalol se sont permis dans le passé de si étranges choses.

« Leurs faux acteurs de cellules les avaient transformés en fleurs merveilleuses, aux senteurs exquises, ou en grenouilles sautillantes. Il

est certainement probable que derrière l'affaire d'Azgola se cache un des serviteurs de Bâalol. C'est ce qu'il nous faut découvrir.

« Prenez vos hommes et mettez-vous en route. Ne perdez pas une minute ! Un vaisseau spécial est à votre disposition à l'aéroport de Terrania. Je me suis occupé de tous les préparatifs. »

Larry Randall arrêta la glisseuse, renfonçant la tête dans ses épaules.

- Ce n'est pas un vaisseau avec lequel je veux partir, dit-il.

Ron Landry s'était penché en avant pour regarder par le hublot.

- C'est un cargo, constata-t-il. Quelqu'un a-t-il ordonné que nous voyagions avec ?

Meech Hannigan, le robot, et Lofty Patterson gardaient leur calme.

Le cinquième homme à bord était le lieutenant Pauling, un jeune officier à qui Nike Quinto avait enjoint de conduire Ron Landry et son équipe au vaisseau affrété. On voyait que la situation lui paraissait pénible.

- Je regrette, répondit-il, ému, mais c'est le vaisseau que le colonel Quinto a ordonné de mettre en instance de départ.

Mais c'est un cargo ! protesta Larry Randall. Nous voulons arriver au but le plus vite possible, et non vendre quelque part en chemin une cargaison de bananes !

Le lieutenant Pauling, embarrassé, haussa les épaules. Larry regarda Ron.

- Examinons un peu l'intérieur, proposa celui-ci. Souvent les apparences sont trompeuses.

La passerelle était sortie. C'était une passerelle de type ancien, sur laquelle on devait monter en touchant le sol de ses pieds. L'appareil était de forme sphérique et n'avait pas moins de cent cinquante mètres de hauteur. C'était sans aucun doute un astronef privé, et assurément un des rares modernes existant.

Le lieutenant Pauling quitta la voiture en premier. Il resta au pied de la passerelle et salua.

- J'ai reçu l'ordre de vous attendre ici, expliqua-t-il.

Ron acquiesça de la tête, puis ils montèrent à bord. Sans se retourner, il demanda, alors que Pauling ne pouvait plus les entendre :

- Que ressens-tu, Meech ?
- Quelques phénomènes étranges, répondit calmement celui-ci de sa voix grave. Les réacteurs sont certainement aussi puissants que ceux d'un croiseur. Il y a encore d'autres sources d'énergie juste sous la carcasse, sans doute pour le tir. Si mes appareils ne me trompent pas...

Il fut interrompu par le grondement d'un haut-parleur, tandis que Ron avait disparu dans l'écoutille :

- Nike Quinto au major Landry ! Rendez- vous immédiatement au poste de commande !

Ron se retourna et vit juste derrière lui Larry Randall, à qui il adressa un rictus :

- Notre homme nous a préparé une nouvelle surprise, ironisa-t-il.

Ayant franchi l'écoutille, ils durent admettre qu'ils s'étaient laissés tromper par l'aspect extérieur. Le couloir de traverse, menant au couloir central, étincelait de propreté. Un convoyeur le suivait sur toute sa longueur, permettant un déplacement rapide. Des liaisons intercom avaient été placées aux murs, rendant possibles sans délai des conversations dans tout le vaisseau. Les écoutilles étaient munies du nouveau système de fermeture Henderson, et, quelques mètres plus loin, un écriteau rouge annonçait : poste de tir I, pont H, armes à longue portée.

Ron Landry bondit sur le convoyeur.

- Cette fois, ils ont fait des frais, murmurât-il, confus.

Jusqu'au poste de commandes, ils ne rencontrèrent personne. Niais le poste lui-même était rempli de monde. Les hommes saluèrent,

lorsque Ron ouvrit l'écouille, après s'être mis en rang. Ron remercia aimablement, regardant à la ronde, pour détecter un visage connu.

L'un des hommes s'avança. Il portait des galons de capitaine. Il était jeune, et Ron ne le connaissait pas.

- Frank Bell, sir, se présenta-t-il. Jusqu'à il y a quelques secondes, commandant de ce navire. Nous sommes prêts au décollage, sir.
- Où est le colonel ? demanda Ron.
- H n'est pas à bord, sir, répondit Bell. La voix que vous avez entendue provenait d'un enregistrement.
- Avez-vous d'autres informations ?
- Je dois vous remettre une autre bande, sur laquelle vous trouverez sans doute ce que vous cherchez.

Ron se la fit remettre et la plaça sur un appareil. Elle n'était pas en code. La communication, de contenu très bref, disait :

- Vous êtes, major, sur le vaisseau spécial que je vous ai promis. Il est camouflé en cargo, mais il possède tout l'équipement d'un croiseur. L'équipage se compose de vingt-trois officiers et de cent trente hommes. Le vaisseau et l'équipage sont sous vos ordres. A. l'aéroport de Terrania, on tient le vaisseau pour ce qu'il doit être : un cargo. Nous n'avons aucune raison de dévoiler au grand jour sa véritable identité, bien que je ne pense pas que notre adversaire, s'il y en a un, pourrait avoir appris quelque chose par le personnel de notre plus grand aéroport.

- Mais nous voulons procéder en toute sûreté. C'est pourquoi un croiseur vous suivra. Son nom est *Vorudar*, et son commandant est le major Gerry Montini. Vous le connaissez. Il interviendra sur votre ordre dans les cas douteux. Autrement, il restera hors de votre vue et de celle de l'éventuel ennemi.

- Je pense n'avoir rien oublié. Partez dès maintenant. Mais n'oubliez pas d'avertir l'homme qui vous a conduit ici. »

Ron ne put s'empêcher de rire. Nike Quinto n'était vraiment pas l'homme à omettre le moindre détail. Larry Randall s'en chargea. Landry se tourna vers Frank Bell. — J'ignore encore un fait, dit-il avec bonne humeur. Comment s'appelle ce vaisseau extraordinaire ?

- Je pense que le nom est assez prémonitoire il s'appelle le *Victory*

CHAPITRE II

L'aéroport de Timpik correspondait exactement à la description fournie par le *Gillaine*. Il était désert, en partie recouvert d'herbes, et le vent soufflait avec un sifflement.

Ron Landry eut la même idée que Chuck Waller. Il examina l'herbe qui formait de grandes plaques désordonnées sur ce qui était autrefois une piste d'atterrissage et essaya d'évaluer le temps depuis lequel elle n'avait servi.

D'abord il constata que la prétendue herbe était en réalité une espèce inconnue de mousse. Puisque la mousse croissait plus rapidement, l'estimation de Ron fut moins considérable que les données de Chuck. D'après le premier, quelques semaines auraient suffi, alors que pour le second, le temps avait été évalué à plusieurs années.

Ron Landry ne resta pas plus que nécessaire sur l'aéroport. Il savait que les données d'ordre purement physique sur la planète Azgola correspondaient à ce que les vieux atlas arkonides rapportaient. La gravitation, le diamètre, l'évolution sur l'axe, l'année planétaire et l'inclinaison de l'axe, rien n'avait changé. La saturation de l'air par de fines poussières ne retint pas son attention, ces poussières constituant un phénomène sporadique au gré du vent.

Il ordonna à Frank Bell de maintenir l'appareil prêt au départ et de garder, lui et son équipage, tout leur calme. C'est seulement si un danger menaçait l'appareil qu'il devrait en avertir Ron par radio et recevoir des instructions. Ron lui-même, en compagnie de trois hommes, allait explorer en glisseuse la ville de Timpik.

Timpik était la cité la plus importante des Azgons. Il y a vingt-ans, sa population s'élevait à deux cent cinquante mille habitants. Ron se dit que s'il pouvait obtenir des renseignements, c'était assurément là. Il ne perdit pas de temps, prenant personnellement le volant du petit véhicule, qu'il dirigea à grande vitesse au sud de l'aéroport vers la ville.

Jusqu'à présent, il ne pouvait dire ce que signifiait une telle mission. Cela lui paraissait étrange. Depuis ses dernières opérations, il avait admis posséder un cinquième sens pour le danger.

Ici, au contraire, impossible de prévoir. Un tel calme étrange régnait en lui et autour de lui qu'il en était presque à croire que dans quelques heures, il reprendrait avec le *Victory* le chemin du retour. Mais c'était là un sentiment trompeur.

Ils se tenaient encore au-dessus d'une des voies d'accès, large, mais non pavée, de la cité. Ils voyaient apparaître au loin les premières maisons, sans avoir encore aperçu le moindre être vivant ou le moindre véhicule.

En bordure de la ville, Ron réduisit sa hauteur de vol, laissant glisser le véhicule entre les vieilles maisons. Ils approchèrent d'un carrefour. C'est alors qu'ils la virent.

Elle était étendue au milieu de la chaussée. Elle était tout aussi informe, spongieuse, gonflée et laide que Chuck Waller l'avait décrite. Mais la répulsion s'estompa, lorsqu'on s'aperçut qu'il ne s'agissait ni plus ni moins que d'un Azgon malade et monstrueusement gras.

Ron imprima un prompt mouvement de descente au véhicule, qu'il gara en bordure du carrefour. En ouvrant la porte, il fut saisi du même sentiment d'angoisse que Chuck, quelques jours auparavant, en raison du silence pesant.

Il ordonna à Larry de rester aux commandes, et s'approcha avec Lofty et Meech de l'être immobile. Ce n'est qu'après être parvenu plus près qu'il constata qu'il n'était pas si immobile. Millimètre par millimètre, il tirait son genou droit sous son corps ; il avait repoussé les bras loin devant, pour donner appui à son énorme masse.

Mais parce que les muscles atrophiés ne pouvaient supporter à eux seuls tout le poids, il s'était aussi aidé de la tête. Ron contempla avec attention l'homme ramener enfin le genou sous son ventre. Le travail achevé, il ramena son pied gauche en arrière, comme si sa propre jambe pesait trop lourd. Finalement la semelle rencontra l'angle approprié, ce qui fournit un appui au corps gonflé. Parce que l'être ressemblait à une énorme boule, il fut emporté par-dessus la tête inclinée. Il culbuta. Il gisait, haletant, à présent à quelque deux mètres plus près de l'autre trottoir, sur le dos, cette fois. Ensuite, il se mit à agiter son bras gauche pour se retrouver sur le ventre. Ron comprit le

système. Le pauvre ne désirait rien d'autre que de traverser la rue.

La situation produisait un effet tragi-comique. Ron sentit le rire lui chatouiller la gorge. Mais il avait contemplé le gros dans l'intervalle. Il était chauve et la misère de ses vêtements laissait entrevoir clairement qu'il était quasiment imberbe. C'était un trait marquant des Azgons. Une race connue pour son extrême maigreur.

Quelque chose s'était donc produit. Quelque chose qui faisait des Azgons des colosses de graisse sans défense.

Ron s'approcha de l'individu avant qu'il n'ait pu se placer sur le ventre. L'Azgon sembla remarquer pour la première fois sa présence. Ses yeux, presque entièrement éclipsés par des bourrelets de graisse, s'agrandirent un peu.

- Bonjour, mon ami, salua Ron en arkonide. Si vous le voulez, nous vous aiderons volontiers à parvenir de l'autre côté.

Il est difficile de lire dans le visage de quelqu'un d'une autre race, surtout lorsqu'un amas de graisse masque les traits et que les muscles sont atrophiés. Mais Ron crut discerner l'étonnement extrême de l'homme, de voir des humains qui n'étaient pas gras comme lui.

L'Azgon voulut lever la tête, mais n'y parvint pas. Il se contenta de lever péniblement la main, ce que Ron put interpréter comme une approbation. Il fit signe à Lofty et au robot. Meech empoigna l'Azgon par les pieds et Lofty par les bras, aidé de Ron. Ils eurent bien de la peine à réaliser leur promesse. Us le déposèrent sur le trottoir d'en face. Lofty et Ron durent s'éponger le front.

Une foule de questions effleurèrent Ron, mais il eut le sentiment que l'homme étendu sur le sol n'était pas apte à y répondre.

- Si vous voulez nous rendre service, mon ami, s'adressa-t-il à lui, dites-nous où nous pouvons trouver le bâtiment du gouvernement.

L'Azgon resouleva sa main, indiquant de poursuivre par la rue, puis il montra la gauche.

- Deuxième carrefour..., émit la voix étouffée par la graisse. Toujours... tout droit. Jusqu'à... grande place... à gauche... tour

et...

Il ne put continuer son explication. La main s'écroula sans force sur le sol, et l'Azgon ferma les yeux. L'effort paraissait l'avoir rendu inconscient.

— Ça suffit, trancha Ron. Il doit y avoir un quelconque écriteau sur le bâtiment. Les Azgons utilisaient l'écriture arkonide.

Ils retournèrent à leur véhicule.

Le renseignement était juste. La deuxième rue à gauche était une sorte de voie triomphale. Les maisons y étaient plus hautes qu'ailleurs et la largeur de la chaussée dépassait les trente mètres, fait exceptionnel à Azgola, où l'on se déplaçait en calèche ou avec quelques voitures très anciennes.

Deux kilomètres plus loin au sud commençait la grande place dont avait parlé l'Azgon. A gauche se dressait un unique bâtiment dont on pouvait admettre qu'il s'agissait de la tour indiquée par le malade. Ron y arrêta son véhicule.

Au pied de la tour s'élevait un escalier géant avec des rampes de pierre massives, ornées de grandes figures d'animaux.

Ron Landry maintint les anciennes dispositions. Larry Randall resta dans la voiture, laissant le réacteur en route. Il gravit les marches, escorté de Meech et Lofty, et pénétra dans le bâtiment.

Le large portail à l'extrémité supérieure ne résista pas longtemps. Il grinça et gémit, lorsque Ron s'y appuya, mais il céda rapidement. Derrière s'ouvrait l'obscurité béante d'un vaste hall. La lumière du jour avait été dehors si violente que le Terrien dut s'arrêter quelques secondes pour habituer ses yeux à la pénombre, Meech et Lofty le rejoignirent de leur pas saccadé. Il leur fit signe de rester immobiles. Il entendit l'écho de leurs pas résonner dans les profondeurs du bâtiment. Puis ce fut le silence, un silence total.

Ron poursuivit sur la pointe des pieds.

Au milieu du hall, il s'arrêta. En trois points partaient des escaliers recouverts de tapis. Sur le sol s'étendait une épaisse poussière, recouvrant aussi les précieux tapis des escaliers torsadés. Sur la

gauche du portail se trouvait une petite cabine vitrée, occupée sans doute auparavant par un portier, chargé de donner les renseignements. Elle était vide.

Ron rejeta sa tête en arrière et forma un porte-voix de ses mains. Il cria. Son cri était long et inarticulé, et n'avait d'autre but que d'être puissant. Il s'éleva dans la tour, se brisant aux murs et aux plafonds et revint sous la forme d'un écho centuplé et fantomatique.

Mais rien ne se passa. Il n'y eut aucun battement de porte, aucun pas. La tour était vide et morte, comme toute la ville.

Peut-être comme toute la planète. Ron se retourna.

- Cela ne sert à rien, dit-il avec sérieux. Nous devons visiter pièce par pièce. Ils doivent être restés quelque part. Meech... V a-t-il quelque chose de suspect ?

Meech secoua sa tête aux proportions parfaites.

Non, sir. Tout est parfaitement calme,

- Oui, j'ai aussi cette impression, grommela Lofty.
- Bon, alors... !

Ron s'attaqua à l'un des trois escaliers. Il avait pu voir de l'extérieur que la tour comprenait au moins trente étages. A l'époque des machines à vapeur, il n'y avait pas d'ascenseur, du moins pas dans les bâtiments vieux de plus de cinq ans.

Au premier, l'escalier débouchait sur deux larges corridors, qui formaient un angle droit au haut de l'escalier. Ron se souvint qu'en dehors de celui-ci, il en existait deux autres. L'aménagement intérieur de la tour semblait des plus complexes. Dès le premier, Ron n'aurait su dire où aboutissaient les deux autres escaliers. Il s'adressa à Meech, lequel était un parfait mathématicien.

- Où mènent les deux autres ? s'enquit Ron.
- A peu près là et là, répondit Meech, pointant son doigt sur deux points, à droite et tout droit, que Ron ne pouvait voir. Mais pas à ce couloir, sir.

Ron soupira.

- Il y a aussi des entresols, n'est-ce pas?
- Oui, certainement, sir.

Ron essaya de calculer le nombre de portes le long des deux couloirs.

- Ici se trouvent quelque cinquante pièces et autant de l'autre côté, grogna-t-il. En tout, cent pour ces deux couloirs. Admettons que les deux autres escaliers ne soient pas désavantagés et que la même disposition se rencontre à chaque étage. Cela fait par escalier cent autres pièces, et par étage trois cents. La tour ayant une trentaine d'étages, cela fait neuf mille pièces. Combien nous faudra-t-il pour les visiter toutes, Lofty?

Lofty tritura sa barbe grise.

- Je dirais deux jours, répondit-il au bout d'un moment. Mais sacré nom, il devait bien y avoir ici un téléphone ou quelque chose du genre !

Ron haussa les épaules.

- Nous pourrions peut-être trouver, admit-il. Mais même en les faisant fonctionner, si tous les Azgons sont comme celui que nous avons rencontré dans la rue... ils auraient du mal à décrocher le téléphone.

Lofty acquiesça, l'air chagrin, et scruta les alentours.

- Je propose que nous recherchions d'abord des traces, intervint Meech. Il est plus vraisemblable d'en découvrir aux étages couverts de poussière.
- Très juste, admit Ron.

Avec une ardeur nouvelle, il s'apprêta à monter à l'étage supérieur. Mais dès la première marche survint l'inattendu. Du sommet de la tour retentit un appel, faible mais suffisamment net. Ron tressaillit. Il bondit sur le côté afin d'apercevoir le haut. Loin en haut, dans la pénombre brillait la tache blanche d'un visage. Et une voix cria :

- Montez vite !

Larry Randall avait observé la rue éclatante de soleil, sans remuer la tête, si longtemps que les yeux lui faisaient mal. Il s'adossa, le regard tourné vers le toit sombre du véhicule.

La chaleur était insupportable. Larry était las. Il s'étira encore davantage. Tels qu'il les avait rencontrés en la personne de l'énorme bonhomme, les Azgons, lesquels, d'ailleurs, n'avaient jamais été attaqués, ne représentaient aucun danger. Il allongea les jambes et se laissa davantage aller à sa pesante fatigue.

Une ombre se glissa alors dans la rue.

Larry sursauta. Mais elle avait disparu. Larry sortît la tête par la vitre pour regarder en l'air.

Rien ne se voyait. Il] était pourtant certain d'avoir vu cette ombre.

Il comprît que son véhicule était en position favorable pour une attaque. Il était à découvert sur trois côtés. Seul le flanc gauche était protégé par la construction géante.

Larry fit monter le véhicule, le laissant glisser lentement le long du trottoir, Le long de la face nord de la tour, entre celle-ci et le bâtiment suivant, se trouvait un étroit renflement plongé dans l'ombre. Il avait seulement quatre mètres de long. Il était fermé par un mur qui s'élevait jusqu'au cinquième étage de la tour.

Il rangea avec précaution la voiture dans l'ouverture, le nez vers l'arrière. Il n'oublia pas d'examiner la rue et le ciel, mais rien ne se produisit.

Larry réfléchit s'il devait avertir Ron à l'aide de son émetteur-bracelet. Mais si un événement grave se déroulait, il le saurait dans quelques minutes. Il se recala contre le siège et attendit. Mais cette fois, il se garda bien de s'endormir.

A 15 h 15, le *Victory* enregistra un appel. Frank Bell et ses hommes en furent manifestement troublés. En effet, les Azgons, vivant au siècle de la vapeur, ignoraient les hyper émetteurs et même les émetteurs électromagnétiques ordinaires. D'autres gens devaient donc se trouver sur Azgola.

L'appel n'avait pas duré plus d'un millième de seconde, et avait

donc été insuffisant pour être clairement enregistré. Frank décida d'attendre que le phénomène se manifeste une seconde fois pour avertir Ron. Il n'y avait pour le moment aucune raison de s'inquiéter.

CHAPITRE III

Ron compta hâtivement les étages le séparant du blanc visage. Il crut en dénombrer dix, mais la tache avait disparu.

Il espéra que l'inconnu avait laissé une trace derrière lui pour indiquer le chemin. Il prévint en quelques mots Lofty et Meech. Puis il commença l'ascension.

Meech le dépassa bientôt. Avec la force inébranlable d'un robot, il gravit marche après marche, le regard dirigé vers le haut. Ron ne s'en offusqua point. Il valait sans doute mieux qu'un robot à l'intelligence rapide aille en avant, au cas où un piège les attendrait.

Lorsque Meech arriva au dixième, il leur fit signe, alors qu'ils n'en étaient qu'au septième.

Le sol se mit soudain à trembler, et quelques secondes plus tard, le grondement d'une formidable explosion parcourut la ville.

Elles surgirent de façon surprenante. Elles se laissèrent littéralement tomber du toit,

Larry les vit. Elles ne provenaient pas de la tour» mais du toit du bâtiment voisin au nord de la tour.

En l'espace de quelques secondes, elles atteignirent presque le niveau de la rue. Elles se regroupèrent et Larry découvrit leurs formes. C'était des voitures volantes, plus grandes que la sienne et d'une forme étrange. Par les vitres latérales, Larry aperçut un moment des visages humains.

Il se pencha en avant et, d'une rapide pression sur un bouton, il plaça les armes en état de tir. Il comprenait à présent que de ne pas avertir Ron avait été une erreur.

Deux engins s'étaient précipités vers l'escalier d'entrée. L'un atterrit

sur les marches et l'autre dans la rue devant celles-ci. Larry réalisa le danger. A l'endroit même où, quelques minutes auparavant, sa voiture était rangée. Ils l'avaient repéré, quand ils avaient survolé la rue pour la première fois, et maintenant, ils se sentaient assurés de leur proie. Les ombres, c'étaient elles.

Cela décida de l'action.

Lorsque la voiture avança lentement sur la chaussée, pour repérer la cachette de Larry, ce dernier l'avait depuis longtemps dans son point de mire. Il vit les canons luisants de l'autre braqués vers lui. Avant même que le vaisseau étranger ait ouvert le feu sur le sien, les lance- rayons thermiques de Larry avaient craché des gerbes étincelantes. Les décharges traversèrent la rue en sifflant, atteignant l'adversaire. La violence du choc le projeta dans les airs, le repoussant contre les murs des immeubles en face. Larry ouvrit le feu une seconde fois. Il toucha le véhicule à l'avant. Les coups le firent virevolter. Tel un manège fou en train de dérailler, il se retira sur la place.

Larry tourna son attention vers le second véhicule. Il était ouvert des deux côtés, et une douzaine d'hommes grands, aux larges épaules, se tenaient sur l'escalier, leurs lourdes armes braquées sur Larry. Mais ils demeuraient visiblement indécis.

Larry se savait dans une souricière. Le renflement était beaucoup trop étroit pour qu'il pût faire demi-tour. On ne pouvait actionner les armes latérales que par le siège arrière. Il pouvait se glisser sur celui-ci. Mais là encore, il était perdu, si les autres tiraient mieux que lui.

Il n'avait pas de temps à perdre. De sa main droite, il s'empara du désintégrateur, calé entre les deux sièges. De la gauche, il actionna l'ouverture latérale. Il se laissa ensuite tomber de la voiture, dans un roulé-boulé.

Il se trouvait désormais abrité derrière le mur de la tour. Des secondes durant, il attendit que quelqu'un tirât sur son véhicule. S'ils procédaient avec des canons thermiques, la chaleur dans sa cache deviendrait vite insoutenable. Il lui fallait avancer. S'il tirait avant de sortir, il pourrait peut-être les tenir en respect.

Il n'y avait pas un mètre d'intervalle entre son véhicule et le mur. Larry serra les coudes sur sa poitrine et poussa devant lui le désintégrateur. Le canon métallique de l'arme émit un cliquetis. Larry resta une seconde pétrifié, mais rien ne bougea.

Ce n'est que lorsque avec précaution il voulut pousser le canon au coin du mur qu'il entendit un bourdonnement léger. Il savait ce que cela signifiait. Il se plaqua rapidement contre le mur, et vit la voiture arrêtée sur la place foncer en prenant la fuite. Tandis qu'elle gagnait en oblique de la hauteur, Larry put discerner un seul homme à bord.

Il ne se donna pas la peine de tirer. Que l'adversaire disparaisse lui suffisait.

De l'autre côté de la place, le véhicule touché avait pu repartir. Au ras du sol, il prit la direction du sud.

Larry se redressa. Les autres hommes étaient invisibles. Il se tint prudemment contre le mur. Il leva le bras pour actionner son petit émetteur. Il perçut alors pour la première fois le grondement menaçant qui emplissait l'air depuis un certain temps déjà.

Etonné, il écouta. Le bruit venait du nord, où se trouvait l'aéroport. Etait-ce le *Victory* ?

La voix de Ron Landry parvint par l'émetteur :

- Que se passe-t-il donc dehors ?
- Nous sommes attaqués, lança Larry. Par des inconnus dans deux voitures. Et à l'aéroport...
- J'ai entendu, l'interrompt Ron. Comment se présente la situation pour toi ?
- Les véhicules ont décollé et sont partis. Niais dix hommes au moins sont descendus, et ont disparu on ne sait où.
- Peux-tu tenir?
- Si les inconnus ne réapparaissent pas...

Soudain une idée lui traversa l'esprit. Les

étrangers avaient surgi dans le centre, certains de leur but. Ils savaient où trouver l'adversaire. Un autre commando avait sans doute attaqué simultanément le *Victory*. Le coup était bien monté. Us savaient certainement que Ron et son équipe se trouvaient dans le bâtiment du gouvernement... !

- Ron ! cria-t-il précipitamment- Ils sont certainement dans la tour. Fais attention !

Le premier coup fut inattendu.

Frank Bell tenait encore une tasse de café dans sa main. Soudain le sol tournoya sous ses pieds. Il fut précipité en avant. Un tonnerre effroyable ébranla le vaisseau. Les cloisons tremblèrent. Puis ce fut le silence. Frank Bell se releva. Une voix métallique et froide annonça par haut-parleur :

- L'écran de protection a protégé le pont F nord du projectile. Faibles dommages. Le projectile ennemi était une fusée à tête thermique. Terminé.

Frank se retourna et en deux grandes enjambées gagna le poste de pilotage.

- A vos places, messieurs, cria-t-il.

Le petit écran de l'intercom s'alluma derrière lui. Frank entendit la voix de son officier radio :

- Le missile venait du nord-est, et quelques autres arrivent.
- Combien ?
- Jusqu'aux limites de détection, nous en dénombrons vingt-six. D'autres peuvent venir à tout moment. Tu as entendu le message du robot. Que vas-tu décider?

Frank n'eut pas beaucoup à réfléchir. Une seule explosion avait ébranlé à cinq pour cent l'écran de protection. Vingt-six fusées étaient en route. Elles étaient dirigées. L'ennemi pouvait les retenir, jusqu'à ce qu'elles se trouvent sur les lieux, pour les faire exploser simultanément contre le *Victory*. Vingt-six fois cinq font cent pour cent. L'écran s'effondrerait et ce serait la fin du *Victory*.

- Il nous faut un ordre de Ron Landry, gémit Frank, interrompant la conversation.

Il voulait entrer en contact avec Ron. Mais à peine avait-il branché le petit émetteur que retentit une seconde explosion. Une seule. L'écran tint sans difficulté. Le *Victory* vacillait comme un frêle navire en pleine mer.

Perplexe et furieux, Frank s'interrogeait sur le mystérieux adversaire. Soudain il vit sur le petit écran le visage terrorisé de

l'officier radio. Il n'entendît pas tout ce qu'il criait, mais quelques paroles suffirent :

- Un ensemble de vingt-deux...

Frank roula sur le côté. Un missile explosa, le soulevant littéralement pour le rejeter contre les commandes à positrons le long du mur. C'est alors qu'il découvrit que le coup l'avait projeté au bon endroit. Sous l'un des tableaux de bord se trouvait une sorte de niche. Les préposés aux machines se servaient des pupitres de commandes comme d'une table de travail. Il s'y glissa. Il dut se baisser. Mais une fois dedans, il était si bien calé avec son dos, ses jambes et ses épaules que plus aucune secousse ne pouvait l'ébranler.

Il brancha son petit émetteur-bracelet. Sans plus attendre, il appela :

- Le *Victory* au chef ! Le *Victory* au chef ! Mous sommes assaillis par un tir lourd 1

Ron les vit venir. Il avait penché un peu trop la tête par-dessus la balustrade. Avant qu'il n'ait pu la retirer, une lueur grêle étincela en bas. Au même moment un épais rayon d'une intense chaleur le frôla. Tout en haut, quelque chose se détacha du plafond. Cela tomba avec un sifflement, un énorme morceau de la maçonnerie, qui s'effondra au rez-de-chaussée, avec vacarme.

Ron avait pu voir nettement l'un de ses adversaires. Il était grand et gros, presque aussi gros que l'Azgon qu'ils avaient trouvé dans la rue. Il voulait emprunter l'escalier, et cela lui était visiblement difficile. En tout cas, il était cent fois plus alerte que l'homme de tout à l'heure.

Ron ne pensait pas qu'il s'agissait d'Azgons. Sinon, pourquoi ceux d'en bas souffriraient-ils moins de l'obésité monstrueuse que les autres ? Il s'agissait sûrement d'étrangers. Mais quelle était leur provenance ?

Ron oublia l'homme qui les attendait en haut. Ceux du bas étaient plus importants.

Il ordonna à Lofty d'attendre au onzième. La rampe lui offrait une couverture excellente. Muni de son arme, il rampa jusqu'au dixième.

Ron lui-même recommença sa montée. Il ne se soucia plus de

Meech Hannigan. Il saurait décider personnellement de ce qu'il convenait de faire, grâce à son extraordinaire logique. Ron jeta un bref coup d'œil vers le haut, mais le robot avait disparu.

L'un des adversaires qu'il avait observé se trouvait entre le troisième et le quatrième. En raison de sa lourdeur, il n'avancerait guère, avant que Ron ne lui barre le chemin. Ayant calculé ainsi, il descendit en hâte, longeant le mur, tant que la distance le lui permettait. Il dévala les marches quatre à quatre.

L'immense escalier était plongé dans un silence insolite. Seuls les grands bonds de Ron étaient perceptibles.

Il s'arrêta au septième, à l'abri des montants de pierre et épia.

Au-dessous, toutes sortes de bruits retentissaient. Il entendit des halètements profonds et les paroles d'un entretien à mi-voix. Il eut l'impression que ses adversaires ne savaient pas exactement ce qu'ils allaient entreprendre. Cette hésitation lui offrait une chance. S'il les attaquait rapidement et par surprise, il pourrait en mettre un certain nombre hors de combat.

Us avaient dû l'entendre. Désormais, il devait se déplacer sans bruit. Il se tint au milieu de l'escalier. A présent, ils ne se trouvaient plus qu'à un demi-étage. Si seulement il avait pu comprendre leur langue !

Soudain il entendit un bruit. Instinctivement, il se plaqua sur le côté. Sur le palier du sixième, se dressait l'un des étrangers. Il avait brandi son arme, et l'avait braquée sur Ron, lequel poussa un cri et roula dans l'escalier.

Meech avait compris la situation en l'espace d'un millième de seconde. Par son récepteur, il avait surpris la conversation entre Larry et Ron. Il avait observé le projectile qui avait effleuré le crâne de son chef et en avait conclu que l'arme était un gros foudroyeur thermique, tel qu'un Terranien ordinaire pouvait à peine le tenir dans ses mains.

Meech jeta un coup d'œil rapide dans l'escalier, et observa l'un des étrangers. Il était d'une épaisseur informe et se mouvait péniblement. Tel qu'il était, il n'avait aucune chance contre les Terraniens plus légers et plus habiles. Même la supériorité numérique ne lui serait d'aucun secours.

Il était persuadé que l'ennemi était conscient de sa supériorité. Mais si celui-ci attaquait malgré tout, c'est qu'il devait avoir plus d'un tour dans son sac.

Mais le robot ne pouvait s'imaginer lesquels. Il se devait d'en découvrir le mode.

Il partit donc aussitôt du palier dans la partie droite du couloir. Il ouvrit les portes les unes après les autres. Il ne fut pas particulièrement surpris de constater qu'elles n'étaient pas désertes, comme aurait pu le laisser croire le grand silence. Les corps sans formes et enflés d'Azgons reposaient sur le sol ou sur ce qu'on aurait pu appeler des divans. Us ne lui accordèrent aucune attention. Avant qu'ils n'aient pu tourner la tête vers lui, il était déjà dehors.

Avec la logique d'un froid calculateur, il se refusa à songer à eux. Il convenait bien plus de s'occuper des étrangers.

Derrière la vingt-cinquième porte, il trouva enfin ce qu'il cherchait. La pièce était vide. Seule la poussière la recouvrait, et il y avait un escalier étroit menant du fond vers le haut et te bas. Sans hésiter, il descendit. Au bout s'étendait une autre petite salle vide. En ouvrant la porte, il se retrouva dans un couloir, qui lui était inconnu. Il comprit qu'il était à l'un des entresols reliés au rez-de-chaussée par les deux autres escaliers.

Il se dirigea vers la gauche, et au bout de quelques secondes atteignit un palier de l'escalier principal. Rapidement, mais sans bruit, il se mit à descendre.

Ron n'eut plus le loisir de penser. Le mur, les marches et la rampe tournoyèrent devant lui. Avec la rapidité de l'éclair, il pressa sur la détente de son arme. On entendit un cri furieux en réponse. Il était parvenu au bas de l'escalier, mais la vue, à quelques centimètres, de deux énormes bottes le laissa pantois.

Il les contempla, comme fasciné. Il ne vit pas l'homme lui-même, mais il savait que d'ici une ou deux secondes, celui-ci tirerait. Ses muscles se contractèrent.

C'est alors qu'il vit les bottes bouger. La partie avant des semelles se souleva. Un bruit immense retentit. Ron boula de côté comme l'éclair. Un moment il crut que l'inconnu s'était jeté sur lui. Mais comme rien ne se passa, il se redressa, et les yeux mi-clos, il vit son adversaire

étendu à terre. Ron comprit que le coup qu'il avait tiré au hasard dans sa chute avait atteint son corps informe.

Il se sentit soulagé et se releva complètement.

Au même moment, son bracelet-émetteur se manifesta. Il le brancha. La voix criarde de Frank Betl se fit entendre, avec en écho de puissants grondements. Bell lui exposa la situation. Elle n'était que trop claire. Ron n'attendit pas pour communiquer sa décision :

- Partez immédiatement, Frank ! hurla-t-il. Compris ?
- Compris, répondit celui-ci d'une voix forte.

Ron éteignit et leva les yeux. Il s'écarta de quelques pas et contempla l'escalier au cinquième. Avant qu'il ait pu percevoir un léger halètement, il vit une silhouette retomber par-dessus la rampe sur les marches.

Il se plaqua au sol. L'ombre se déplaçait lentement vers la droite. Quelques secondes après, l'énorme masse apparut. Reposant sur ses gros bras, elle épiait le haut de l'escalier. Ron braqua son arme. Il voulait le laisser monter et le cueillir vivant.

Mais le gros apposa son arme sur le rebord d'une marche, et, visant le palier, ouvrit le feu. Le coup passa loin de Ron. Mais derrière lui, dans le mur, fumait un trou circulaire profond, dans lequel la pierre commençait à être surchauffée. La scène fut enveloppée d'épais nuages, et Ron ne put s'empêcher de tousser.

Le bruit fournit à l'étranger une nouvelle cible. Dans la fumée, Ron ne le vit pas pointer son arme un peu plus vers la droite. N'ayant plus le choix, il bondit pour mieux voir. Il appuya sur la détente. Un mince rayon blanc jaillit et faucha l'adversaire, le repoussant avec violence. Seulement l'espace d'une seconde, Ron fut convaincu de sa victoire. Ensuite, il remarqua qu'il était tombé dans un piège.

Quatre gerbes le prirent en tenaille. Une chaleur terrible l'enveloppa. Il ne fut pas touché, mais du plafond se détachèrent des pierres ardentes qui tombèrent sur lui. Il protégea sa tête de ses bras. Il recula en chancelant. La rampe le couvrit. D'en bas, ils ne pouvaient plus le voir, en tout cas pas dans l'épaisse fumée qu'ils avaient eux-mêmes provoquée.

Us changèrent de tactique. Deux de leurs foudroyeur tirèrent juste

au-dessus de la rampe, tandis que de droite et de gauche, les deux autres portaient la rampe à l'état de fusion.

Ron vit que la voie était obturée. Les étrangers n'avaient qu'à attendre que les vapeurs calcaires toxiques l'aient fait sombrer dans l'inconscience.

La chaleur insoutenable activait sa transpiration. Les gouttes de sueur envahissaient ses yeux qui le brûlaient. Lorsqu'il cherchait l'air, ses poumons picotaient.

Il ne tiendrait plus longtemps. Si seulement Meech ou Lofty pouvaient venir...

Meech n'avait pas escompté rencontrer un adversaire dans l'escalier. Mais en le voyant, il réagit avec une rapidité beaucoup plus grande que l'étranger. Il leva la main, et de l'un des doigts surgit un faisceau invisible d'ondes de choc. Le gros étranger hurla avant de s'effondrer. Meech savait qu'il resterait ainsi immobile pendant au moins deux heures.

Ils avaient donc eu la même idée que lui. Ils avaient voulu l'enserrer dans un étau. Mais leur seul désavantage avait été leur lourdeur.

Un troisième était certainement en train de monter par le troisième escalier. Meech enregistra cette pensée, et se promit de s'en occuper dès qu'il aurait porté secours à Ron et Larry.

Il entendait le tonnerre des coups de feu dans l'autre escalier. Avec une souplesse étonnante pour son corps métallique, il dévala d'étage en étage les marches et atteignit le rez-de-chaussée au moment où Landry était entre quatre feux croisés. Meech comprit aussitôt la situation, mais sa position de tir était extrêmement défavorable. Il lui fallait remonter pour viser. Il s'exécuta sans hâte excessive. Près du cinquième, il réalisa que le palier ne résisterait pas longtemps. Encore quelques marches, et il aurait la bande des quatre devant lui. Ils ne firent pas attention à son approche. Ils tenaient leurs armes braquées vers le haut et travaillaient le palier.

Il tira immédiatement. Il atteignit le premier ennemi avec son arme paralysante. Les trois autres se retournèrent. A cause de leur lenteur, ils n'étaient pas à la hauteur du robot. A peine avaient-ils tourné leurs armes à demi qu'ils appartenaient au monde de l'inconscience.

Un automatique lourd tomba à ses pieds.

- Ron ! appela-t-il ensuite.

Ce dernier se manifesta. Meech ne saisit pas ses paroles et s'écria :

- Courez en haut, sir ! Le palier va s'effondrer. J'arrive par un autre escalier.

Il dut s'écarter. Le dernier balustre se renversa et se précipita dans le vide. Il entraîna dans sa chute un énorme bloc du palier. La maçonnerie commença à craquer et à exploser. Encore quelques secondes et...

- Filez, sir ! cria le robot.

Comme par un mince tube, très long, Ron entendit son avertissement . Il était assis au milieu du palier, le coude droit appuyé au sol.

Puis il remarqua soudain que plus personne ne tirait. Que se passait-il ?

Il se remit sur ses jambes en chancelant. Ses articulations étaient douloureuses et chaque respiration le menait au bord de l'évanouissement. Il avait répondu à Meech, mais sa réponse n'avait été qu'un bref gémississement.

Il sentit soudain le sol trembler sous ses pieds.. Il recula et vit le mouvement du dernier balustre. Cela l'éclaira sur la situation. Il se mit à courir et atteignit la première marche. Sans se retourner, il escalada en hâte l'escalier. Il regarda en l'air, et il lui sembla impossible de parvenir au moins à trois étages plus hauts.

Il vit loin de lui Lofty Patterson lui faire signe par-dessus la balustrade, essayant de lui crier quelque chose. Il vit seulement aux côtés de Lofty le pâle visage de l'inconnu, qu'il avait aperçu avant que tout ne commence.

A cet instant le palier s'effondra derrière lui. Ron s'arrêta, saisi d'effroi. En un bruit de tonnerre, la masse de pierre heurta l'étage inférieur, qui à son tour céda sous le choc. Cela dura ainsi plusieurs minutes.

Ron eut -soudain peur pour le robot. Il était quelque part en bas lorsqu'il avait lancé son avertissement. Il sembla impossible à Ron qu'il ait rejoint à temps un autre escalier par le hall. Il voulut le contacté, par émetteur. Mais l'escalier commença à trembler sous ses pieds et une pierre se détacha. Ron comprit que s'il s'attardait davantage, il serait emporté comme les étrangers, et peut-être aussi Meech. Il poursuivit l'escalade à toute allure, en s'appuyant sur la rampe. Derrière lui, une partie de l'escalier s'effondra. S'il ne se dépêchait pas, la destruction rattraperait sa course. Il puisa en lui-même sa dernière énergie. Il vit des fissures surgir de partout. Le bâtiment allait s'effondrer! Il comprit ce que l'inconnu et Lofty voulaient. Les autres escaliers étaient leur dernière chance.

Ron savait que la moindre perte de temps pouvait lui coûter la vie. Mais il voulut le contacter par son bracelet-émetteur. Il fut rempli d'un indicible soulagement au son de sa voix.

— Prends tout de suite la voiture, Larry, haleta-t-il, et monte sur la façade de la rue avec. Quelque part entre le dixième et le vingtième étage, tu nous verras regarder par une fenêtre. Approche-toi autant que tu peux et viens nous chercher. Compris?

Ron reprit sa course avec la régularité d'un automate.

Larry avait également tenté de monter dans la tour, en entendant le sifflement des projectiles.

Mais il trouva imprudent d'abandonner son poste. Il avait vu le *Victory* s'élever dans le ciel comme un minuscule point blanc étincelant et savait que désormais ils étaient abandonnés à eux-mêmes. Il ressortit, malgré son impatience, pour rejoindre son abri et attendre.

Dehors le feu avait cessé. L'ennemi avait compris que le *Victory* lui échappait. Vint alors l'appel de Landry. Il n'avait aucune idée de quoi il retournait. Il se précipita dans la voiture, la sortit en vitesse de son recoin et la fit monter le long de la façade. Inlassablement il regardait par la vitre avant si Ron» Lofty et le robot apparaissaient à l'une des fenêtres.

Quelques minutes s'écoulèrent. Larry fit un va-et-vient près du mur. Enfin il vit quelque chose ressortir : une tête et un bras qui lui adressait des signes désespérés.

Il fonça. En l'espace de quelques secondes, il était à hauteur de la fenêtre, le côté gauche serré contre la façade.

Larry vit trois hommes. Le troisième semblait souffrir de sa corpulence. Sans doute un Azgon. Mais pas de Meech Hannigan.

Ron aida l'Azgon à se hisser sur le rebord de la fenêtre, puis il le poussa tout bonnement. Avec un cri, celui-ci s'effondra dans la voiture. Puis ce fut le tour de Lofty et enfin de Ron.

Il referma l'ouverture et cria :

— Partons !

Larry éloigna la voiture du mur et demanda :

— Où est Meech ?

— Il n'est plus, répondit Ron brièvement. Larry fut effrayé, S'ils avaient perdu Meech,

leur situation était encore plus dramatique. De plus 0 avait éprouvé comme de la sympathie pour le robot.

Il renonça à poser d'autres questions. Puisque Ron lui avait donné l'ordre de prendre la direction nord, il survola la place...

— Là, cria Ron à cet instant.

Larry sursauta et le vit pointer son doigt vers la tour. La tour venait de s'effondrer.

CHAPITRE IV

Le gros chauve avait entre-temps réussi à se hisser sur le siège à côté de Larry.

- Connaissez-vous un endroit sûr, lui demanda Ron en arkonide.

Fatigué, l'homme se retourna.

- Que voulez-vous dire ? répondit-il.
- Vous avez quand même vu qu'une foule est à nos trousses ? poursuivit Ron étonné. J'aimerais quelques renseignements sur ces gens.
- Je ne les connais pas, prétendit l'autre. Je ne les ai jamais vus. Ce ne sont pas des Azgons. J'ignore ce qu'ils veulent.

Larry prit le temps d'observer d'un peu plus près l'homme à ses côtés. Il avait l'allure de quelqu'un qui était conscient de son importance. Bien que salis, ses vêtements paraissaient précieux.

- Bien, fit Ron. En tout cas, nous cherchons

un endroit où nous pourrions demeurer en toute quiétude.

L'Azgon réfléchit quelque temps.

- Allons à la place centrale, dit-il enfin. Si nous nous tenons en son milieu, nous aurons notre champ de vision entièrement dégagé.

Ron acquiesça, reconnaissant.

- Vous êtes un homme intelligent. Indiquez le chemin au pilote.

La place centrale était un chef-d'œuvre architectural. Elle témoignait d'une antique civilisation des plus brillantes.

Après l'atterrissage, l'Azgon demanda de le laisser assis, car le moindre geste lui coûtait trop d'effort. Larry approuva aimablement.

Ron fit le tour de la colonne ornant la place, afin de faire connaissance avec les lieux. Il eut un air pensif. Sans doute estima-t-il que l'endroit était autant un dangereux point de mire qu'un bon poste d'observation. Le temps pressait. Lofty partageait certainement les mêmes sentiments, puisqu'il proposa :

- Pendant que vous vous entretenez avec l'Azgon, je reste en observation.

Son supérieur approuva entièrement. Larry et lui revinrent à la voiture. Ils se placèrent devant la vitre ouverte, de manière à pouvoir converser avec l'Azgon.

Ron entra dans le vif du sujet.

- Des événements étranges se sont produits ici depuis plusieurs semaines ou plusieurs

mois...

Son interlocuteur se contenta de hausser les épaules discrètement, comme pour montrer son ignorance. Il dit :

- Je ne peux que vous décrire les événements tels que je les ai vécus, ou tels qu'ils me furent rapportés.

« Mon nom est Bladoor. J'étais ministre de Sa Majesté dans le domaine du travail et de la prospérité. Cela pour vous prouver que j'avais accès à toutes les informations.

« Il y a environ neuf semaines — la semaine comprend ici huit jours —, l'on remarqua un vaisseau étranger qui s'approchait de notre planète. Sa taille était relativement modeste. Il débarqua sur le continent, au-delà de l'océan, dénommé Doorhadas. Pratiquement personne n'y vit, et aucun aéroport ne s'y trouve. L'astronef atterrit sur une vaste étendue d'herbe, sans aucune autorisation.

« Lorsque nous apprîmes l'atterrissage illégal, le vaisseau était reparti depuis longtemps, comme nous le sûmes par la suite. Mais plusieurs jours après, un véritable géant de l'espace arriva au même endroit. Pas plus que pour le premier, l'équipage n'en descendit. Nous supposons qu'il s'en est allé comme le premier, »

- En êtes-vous sûr? demanda Ron étonné. Vous ne savez rien de plus précis ?
- Non, répliqua Bladoor. Je vois que vous ne pouvez comprendre. Mais songez seulement à notre situation. Nous maintenons le trafic sur l'océan grâce à des bateaux à voiles. Nous vivons à l'ère de la vapeur. Mais le combustible que vous

nommez charbon, n'existe pas sur nos terres. Nous utilisons le bois pour un navire à vapeur. Mais nous ne pouvons y charger du bois qu'autant que son tonnage le permet. Un voilier met quatre à cinq semaines pour franchir l'océan. Nous n'apprîmes donc la nouvelle qu'au bout de quatre semaines et demie. Il resta deux jours à Doorhadas, quatre jours après que nous connûmes sa présence, nous sûmes qu'il avait décollé. Mais trois semaines plus tard, nous fut communiquée la nouvelle de son ré atterrissage. Nous attendions d'autres informations, mais il n'en parvint plus.

« Un phénomène étrange se produisit. Tout à coup, nous n'eûmes plus faim et avions l'impression d'être sans cesse complètement rassasiés. Mais ce n'était pas une simple impression. Nous grossîmes comme jamais. Notre poids augmenta sans exception, d'en moyenne cinq à sept livres par jour, pour la plupart. Nous en ignorions la cause. L'angoisse s'empara de nos êtres. Mais nous n'y pouvions rien. Les gens pouvaient à peine se tenir sur leurs jambes. Jusqu'à ce qu'ils ne pussent plus remuer du tout. Ils n'avaient plus aucun souci d'alimentation. Ils restèrent donc chez eux. Les rues de nos villes et de nos villages furent désertées. Toute activité cessa. Azgola est actuellement une planète morte, et qui sait combien de temps cela durera. »

Il aspira l'air péniblement. La conversation l'avait épuisé.

- Comment se peut-il, interrogea Ron, que vous soyez demeuré si actif ? Vous n'avez tout de même pas encore le volume de vos compatriotes. Comment avez-vous fait pour vous protéger ?

Bladoor leva légèrement le bras, pour signifier qu'il l'ignorait lui-même.

- Je ne sais pas, murmura-t-il. Les jours où le malheur a commencé, j'étais affairé à une tâche importante. J'étais assis nuit et jour dans mon bureau, sans me soucier de ce qui se passait au-dehors. Ce n'est que lorsqu'un jour, comme je sonnai, aucun serviteur n'apparut, que mon attention s'éveilla. Je sortis et vis la catastrophe. Des êtres gros, laids et sans formes se traînaient dans les couloirs du palais. Avec quelque peine, je reconnus certains de mes collègues. Mon Dieu, comme ils avaient changé ! Je réussis à faire parler l'un d'entre eux. Il me raconta à peu près ce que je vous ai décrit. Je conclus en tout cas que mon bureau était un lieu particulièrement protégé. Je

n'avais pas à me préoccuper de ma nourriture, me sentant constamment rassasié, comme tes autres.

« C'est ainsi que j'attendis. Avec le temps, je constatai que moi aussi je grossissais, mais dans une proportion nettement moindre. De ma fenêtre, je pouvais voir les rues se vider. Souvent, j'étais au bord du désespoir. Je me disais pourtant que quelqu'un viendrait résoudre l'énigme, et vous voilà ! »

Ron réfléchit. Il dit finalement :

- La question décisive me semble être : en quoi votre bureau se distinguait-il de ceux des autres ministres ?

Une idée avait germé dans son esprit. D'abord il la considéra comme ridicule ; mais finalement, il estima que rien ne pouvait être laissé de côté. L'air était-il rempli d'une substance nutritive invisible ? Ou une autre cause nouvelle et inconnue entraînait-elle en ligne de compte ? Les deux vaisseaux étaient-ils en rapport avec les événements ? Existait-il encore des endroits éparpillés ?

Bladoor n'eut apparemment aucune peine à répondre. Il exposa les faits :

- D'abord, je suis très sensible au bruit. Dès que j'entends le moindre bruit, je ne peux plus me concentrer. Ensuite, j'aime l'air frais et je ne supporte pas la poussière. Devant ma fenêtre est accroché un léger grillage, pour retenir la poussière...

Ron avait sursauté :

- C'est avec cela que vous avez repoussé en partie la substance ! s'écria-t-il.
- Une substance ? questionna Bladoor.
- Mais oui ! Ne comprenez-vous pas ? Elle se trouve certainement dans l'air, quoi qu'il en soit.
- Ah, ah, bégaya Bladoor. Mais comment y serait-elle parvenue ? Savez-vous que plus de deux millions d'hommes vivent sur Azgola ? Quelle masse faudrait-il, pour les maintenir constamment rassasiés ?

Ron sourit.

- Il existe des méthodes, répondit-il, dont vous n'avez pas idée.

Il hocha la tête.

- Non, poursuivit-il. La question est bien plus de savoir la raison d'une telle action. N'est-ce pas un nouveau type d'invasion ? Ou un autre motif se cache-t-il derrière ?

Il fut interrompu. Lofty vint vers lui de derrière la colonne.

- Je ne sais, murmura-t-il inquiet, ce n'est rien de précis. Mais il m'a semblé voir un mouvement en direction de la Grand-Place.

Ron acquiesça.

- Bon, Lofty. Nous filons au plus vite. Gardez l'œil grand ouvert !

Lofty retourna à son poste. Le chef s'adressa à l'Azgon :

- Pensez-vous que nous puissions trouver un vaisseau en état de traverser l'océan ?

Bladoor eut un geste des mains comme pour montrer qu'il n'en savait rien.

- Cela ne dépendra pas du bateau, dit-il. A environ vingt kilomètres d'ici se trouve le port de Timpik. Une grande quantité de navires pour la haute mer y sont certainement amarrés. Mais vous aurez du mal à trouver un équipage. Les hommes ne peuvent plus travailler.

Ron eut un geste de dénégation.

- Je pense que nous pourrons nous en occuper nous-mêmes, coupa-t-il. Nous devrions être capables de manœuvrer un vaisseau moyen sur l'océan. Le véhicule que nous avons n'est pas prévu pour les grands trajets.
- Mais n'oubliez pas un fait, avertit Bladoor.
- Lequel ?
- Le malheur peut aussi bien vous frapper. Si la substance nutritive baigne dans l'air, vous la respirez autant que moi. Dans

quelques jours, vous serez aussi inapte et informe que mes compatriotes.

Ron admit ne pas y avoir songé. Le danger existait en effet. En attendant, ils devaient découvrir l'origine du mal et quel ennemi se cachait derrière.

Le major sortit chercher Lofty. Ce dernier était accroupi sur les marches du piédestal et fixait l'horizon en direction de l'est.

- Du nouveau ? demanda Ron.
- Non, répondit-il. Mais je ressens comme un malaise.

« Quelque chose ne tourne pas rond. »

Le chef regarda le point qui captait l'attention de son subordonné. Mais les rues étaient vides.

- Nous partons, Lofty, déclara Ron.

Lofty se leva en soupirant.

- C'est une bonne idée, dit-il.

Ils firent le tour de la colonne. Larry était déjà au volant. A ses côtés, Bladoor s'était écroulé d'épuisement dans son fauteuil. Ron chercha un moment Meech Hannigan des yeux. Mais il se souvint qu'ils l'avaient perdu.

C'est alors que cela arriva.

L'air fut soudain empli de sifflements et de bruits sourds. Ce fut si inattendu que Ron ne comprit pas les premières paroles. Ce n'est qu'après avoir surmonté sa frayeur qu'il entendit :

- ... Quinze fois supérieurs. Ici Garathon, commandant du vaisseau *Garath 43*. Rendez- vous, Terriens, ou vous êtes perdus !

Le voile se déchira pour Ron. L'interlocuteur inconnu parlait l'intercosmo. Il avait entendu le nom de l'homme et de l'astronef. Ils avaient un peu changé depuis leur dernière rencontre. Mais leurs méthodes étaient restées identiques.

Les Tziganes avaient donc Azgola en main !

CHAPITRE V

Ron s'engouffra dans le véhicule. La fermeture fut actionnée automatiquement derrière lui.

— En avant, Larry ! cria-t-il. Aussi rapidement et aussi droit que possible !

La voix retentit une fois encore.

Garathon annonçait qu'il avait encerclé la place avec une force quinze fois supérieure et que ses canons anéantiraient les Terriens, s'ils essayaient de fuir. Ron ne douta pas un seul instant de ses paroles. Mais l'enjeu était trop important pour céder à une simple menace.

D'un bond, la voiture volante s'élança du sol. Elle parut un moment immobile, masquée par la colonne. Puis Larry actionna le réacteur de vol horizontal. Avec une vitesse croissante, l'engin traversa la place en oblique. Au dernier moment, Larry lui imprima brutalement un cours vertical. Le véhicule frôla la bordure d'un toit et s'élança, vers l'une des voies d'accès.

Ron regarda en bas. Ce qu'il vit était de deux sortes. D'abord la silhouette massive d'un désintégrateur lourd. Ensuite l'éclair verdâtre craché par le canon.

Au même moment, l'engin fit une pirouette. Bladoor fut projeté contre la vitre avant et s'évanouit.

- Le réacteur est hors d'usage ! cria Larry. Le contrôle de l'appareil m'échappe !

Ron s'efforça de conserver son calme. Il fallait prévenir le *Victory*, qui poursuivait son évolution autour d'Azgola.

- Laisse-le descendre aussi lentement que possible ! Lança-t-il à l'adresse de Larry.

Il avait branché le petit émetteur. Il envoya un message chiffré à Frank Bell. Mais il n'attendit pas la réponse, car il n'en avait pas le temps. Il espérait que son appel serait enregistré automatiquement. Il conclut par ces mots :

- Appelez le *Vondar* à l'aide, Frank ! Voyez s'ils peuvent nous sortir de là. Une chose est certaine : le plus vite possible. Nous n'attendons point confirmation. Terminé.

L'engin sombrait. Le réacteur avait été réduit en poussière. Le véhicule ne devait de ne s'être pas écrasé qu'à son exceptionnelle forme aérodynamique.

Larry le maintenait en droite ligne au-dessus de la chaussée. Les toits paraissaient venir à leur rencontre.

Ron jeta un coup d'œil rapide par-derrière. Il se demandait s'ils avaient dépassé le barrage des Tziganes. La rue était apparemment vide. Le désintégrateur et l'équipe avaient depuis longtemps disparu derrière un tournant.

— Allez, droit sur la chaussée 1 murmura Ron, la mâchoire serrée.

Larry tenta la manœuvre. Un instant, l'on crut que l'appareil obéirait. Mais une tornade se produisit, la pression de l'air faiblit, et...

Larry cria un avertissement. Ron se recroquevilla. Le monde autour disparut en un bruit de tonnerre et de métal. Ron fut rejeté impitoyablement contre son siège et son crâne heurta contre quelque chose de dur. Une douleur cuisante lui parcourut la tête et tout sombra dans les ténèbres.

Le *Victory* évoluait à deux mille cinq cents kilomètres au-dessus d'Azgola, lorsque parvint l'appel de Ron. Frank Bell réagit aussitôt. Gerry Montini, à bord du *Vondar*, fut informé en l'espace de quelques secondes.

La décision dépendait à présent de ce dernier. Gerry déclara que le *Victory* devait l'attendre. Il prépara son vaisseau, à huit années-lumière de là, à la transition, et il parcourut l'énorme distance en quelques secondes.

Frank Rell vit surgir du néant un point brillant, et avant qu'il eût pu dire un mot à ses officiers, la voix de Gerry retentit dans le télécom.

— *Vondar* en place, annonça-t-il brièvement. Envoyez-moi les données de votre course, Frank. Nous devons descendre aussi rapidement que possible.

Ces données étaient emmagasinées dans la calculatrice positronique et Frank n'eut qu'à presser quelques boutons pour les obtenir. La machine les renverrait par hyperémetteur. Lorsque, quelques secondes après, Montini interrogea son propre ordinateur de navigation, pour savoir s'il détenait tous les éléments nécessaires pour continuer le vol, il reçut le feu vert.

Sans plus tarder, le *Vondar* abandonna sa trajectoire circulaire. Frank Bell comprit qu'il devait le suivre, et maintint son vaisseau à trente kilomètres de distance. L'écran protecteur des deux astronefs, ionisant les molécules gazeuses de l'atmosphère azgoliennne, transformèrent celles-ci en rayons éclairants. Bientôt la côte fut en vue. C'est là que, en bordure est du continent, s'étendait la ville de Timpik.

Par un rapport de Frank, Gerry savait que les Tziganes disposaient sur Azgola d'un riche arsenal d'armes à longue portée. Il ne commit pas l'erreur d'atterrir. A une altitude de dix kilomètres, il frôla de près le *Victory* à une vitesse de Mach 5. Des caméras automatiques filmèrent le terrain. En l'espace de quelques secondes, les images furent projetées dans l'œil électronique, lequel avait été informé au préalable des endroits à surveiller. Il traitait plus de dix mille images à la minute.

Gerry obtint la conclusion suivante :

- Rien d'anormal ! Tout est calme !

Le commandant du *Vondar* ne s'était pas attendu à cela. Seulement un quart d'heure s'était écoulé depuis le message de détresse. Le combat qui s'était déroulé en bas ne pouvait qu'avoir laissé des traces. Gerry questionna à nouveau la cellule, mais reçut la même réponse.

Gerry tourna son fauteuil et se leva. Les officiers du poste de commande interrompirent leurs activités et le dévisagèrent.

- Il y a là quelque chose de louche, messieurs ! déclara Montini de sa voix claire et dure. Les Tziganes ont complètement disparu. Il ne se trouve qu'une explication à leur départ subit : ils craignent que Ron et ses hommes ne soient pas venus seuls.

« Redoublons les postes d'artillerie ! Communiquez au *Victory* d'agir de même ! Expliquez la situation à l'équipage. Nous devons être parés à toute éventualité. »

Il retourna à sa place. Derrière lui retentirent les voix des officiers qui retransmettaient ses ordres. Les écrans des intercoms étincelèrent. Gerry glissa dans son fauteuil, se cala profondément et contempla la large surface luisante de son cadre panoramique.

La grande tache noire de la ville s'étendait au- dessous. Rien n'en troublait le calme. Rien ne bougeait.

Le silence revint dans la salle du poste de commandes. Tous les ordres avaient été retransmis. Les équipages des deux vaisseaux étaient prêts au combat.

Mais l'attente fut vaine. Un quart d'heure passa, sans que le moindre mouvement apparût sur Azgola. Le seul événement fut à la fin de ce quart d'heure l'appel de Frank, demandant l'autorisation d'atterrir. Mais Gerry hésitait. Il enjoignit à celui-ci de patienter encore quinze minutes. Si rien ne s'était manifesté d'ici là, les deux astronefs atterriraient en même temps sur Azgola, à l'aéroport de Timpik.

L'inquiétude de Montini grandissait.

Le deuxième quart d'heure s'était à peine écoulé qu'il donna la permission de descendre sur la planète. Lentement, les deux vaisseaux, plus proches l'un de l'autre, prirent la direction nord au-delà de la ville. En bordure de la capitale, ils diminuèrent l'altitude. En planant, les unités allaient dans la direction du vaste aéroport désert.

L'œil électronique ne décelait rien d'insolite. Pas de trace des Tziganes. Gerry Montini estima désormais inutile de s'entourer plus longtemps de précautions. On indiqua au pilotage automatique qu'il devait conduire immédiatement le vaisseau à terre.

L'on apprêta des aéroglistes. Gerry ne voulait pas perdre de temps. Tout le monde ignorait ce qui était arrivé à Landry. Mais le *Victory* avait localisé l'appel avec une erreur d'environ deux kilomètres. L'endroit était donc quelque part dans le centre-ville, et Montini était certain de trouver des traces, s'il examinait les alentours avec quelque attention.

Le *Vondar* se posa juste à côté du *Victory*, à peu près au même point où. celui-ci s'était tenu, lorsque l'ennemi invisible avait pour la première fois attaqué. Gerry donna l'ordre de garder les réacteurs prêts au départ, pendant toute l'intervention.

Cela le sauva !

En effet, l'installation d'alarme enregistra la venue de fusées téléportées seulement lorsqu'ils venaient de franchir les limites sud de l'aéroport. Par un procédé habile, les ennemis avaient rendu possible ce retard de l'alerte. Ils avaient placé leurs canons dans un chemin surplombant les toits de très près. C'est ainsi qu'ils avaient échappé à la caméra électronique.

Cela signifiait que le *Vondar* et le *Victory* ne pouvaient esquiver le premier coup. Si les écrans protecteurs tenaient bon, ils pourraient peut-être abandonner l'aéroport avant le second tir.

Montini abaissa rageusement la manette de l'intercom qui reliait les deux vaisseaux.

— Tous les hommes en couverture ! grinça la voix. Que chacun cherche un appui !

Des pas retentirent. Puis ce fut soudain le silence.

Sept des douze secondes accordées par l'alarme s'étaient écoulées. Gerry jeta un regard circulaire et vit ses hommes en positions sûres.- Il cala ses pieds contre le tableau de commande. Son fauteuil était solidement encastré au sol. Involontairement il retint son souffle.

Puis elles furent là. Beaucoup trop vite pour pouvoir les distinguer sur l'écran. Une demi-seconde avant l'explosion, la sirène retentit. Elle ne s'était pas encore tue, que la vaste surface s'éclaira d'un blanc aveuglant et que le choc mortel du premier projectile heurta le vaisseau.

Gerry Montini apprit alors que son vaisseau n'était pas d'une stabilité à toute épreuve. Ses jambes furent littéralement projetées sur le côté. Comme si toute pesanteur avait soudain disparu, il fut soulevé de son siège. Il vît avec exactitude les appareils s'arrêter i#n dixième de seconde. Puis le deuxième heurt le lança au sol. Un moment, le lourd fracas des explosions successives se transforma dans sa tête en un bruit sourd, dominé par le martèlement de son crâne.

Ensuite, sa vue redevint claire. Les éclats de lumière grêle sur l'écran illuminaient la pièce. Agenouillé à terre, en appui sur les mains, Gerry inspecta les lieux.

Une nouvelle explosion fit se retourner à demi le Vbndar. Son commandant résista au choc et parvint à se maintenir dans la même position. Il vit une couleur rouge sang au-dehors et comprit que les écrans de protection étaient au bout de leur capacité.

L'explosion suivante saisit Montini au beau milieu de sa méditation. Il fut tout simplement soulevé dans les airs et rejeté au sol. Il perdit son souffle. Des cercles multicolores dansaient devant ses yeux.

Il bondit. Peu lui importait désormais de garder l'équilibre. Inquiet, il regagna sa place en chancelant. Le télécom était encore branché, mais le petit émetteur s'était renversé. Il le remit en place.

- Le *Vondar* au *Victory* ! cria-t-il d'une voix rauque.
- Ici le *Victory*, répondit une voix du même timbre. Frank Bell... Quelle est la situation chez vous ?

Gerry émit un soupir de soulagement. Il était rassuré de ce que l'autre vaisseau paraissait ne pas avoir trop souffert.

- Merci, dit-il. Nous pouvons encore partir. Etes-vous prêts ?
- A tout moment, fut la brève réponse de Frank.
- Alors, allons-y ! cria Gerry. La prochaine salve aura lieu au plus tard dans une minute et demie. Accélération maximale !
- Compris, sir, déclara Frank.

Le premier officier du *Vondar* avait déjà donné l'ordre de départ. E>e seconde en seconde, le grondement des réacteurs s'amplifia. Gerry attendait impatiemment le signal strident annonçant le décollage.

Il était soucieux, ne sachant quels dommages les fusées ennemies

avaient infligés à l'appareil. Les réacteurs semblaient fonctionner normalement. Mais il était possible qu'ils ne produisent plus leur force maximum, alors que le *Vondar en* avait besoin pour échapper aux projectiles adverses.

Le rideau de poussière soulevée par les tirs s'amincit. Des contours apparaissaient. Montini vit les baraquements au sud de l'aéroport. Bientôt, la ville de Timpik ne fut plus qu'une silhouette dans le lointain. Dans le sens opposé, évoluait la sphère puissante du *Victory*. Il se déplaçait à la même vitesse que le *Vondar*.

Gerry Montini respirait. Les réacteurs n'avaient, semblait-il, pas souffert.

Il vit alors la deuxième série des fusées ennemies. Un unique problème se posait à présent : lequel serait le plus rapide. Si le

Vondar et le *Victory* dépassaient la vitesse de lancement des fusées, ils étaient sauvés. Attendre était la seule chose à faire.

Avec une lenteur pénible, les projectiles adverses se rapprochaient. Le ciel autour perdit sa couleur bleu pâle et devint violet. Des étoiles scintillaient. Le noir profond de l'espace engloutissait les dernières autres teintes.

Le *Vondar* se déplaçait à une vitesse croissante à quatre-vingts kilomètres au-dessus de la surface d'Azgola. Juste derrière lui volait le *Victory*. La distance entre les deux vaisseaux et les fusées était encore de cent trente-deux kilomètres. Les projectiles téléportés continuaient à avancer plus vite. Rien n'était encore joué.

L'ordinateur de bord annonça que l'éloignement diminuait. Gerry Montini se cramponna les mains au bord de son tableau de commande. Le temps s'écoulait lentement et la tension montait. La distance n'était plus que de soixante-sept kilomètres. Enfin, l'ordinateur annonça : taux de rapprochement négatif 1

L'information était laconique, mais Gerry Montini avait compris, au grésillement du haut-parleur, avant même que la voix ne s'exprimât, que les deux vaisseaux triomphaient. Leurs réacteurs étaient les plus puissants.

Gerry s'accorda quelques secondes pour jouir de son soulagement infini. Puis il revint à sa place et tourna son siège de place et tourna

son siège de manière à faire face aux officiers.

— Nous avons réussi, commenta-t-il l'événement.

Il ajouta, délivré de son immense tension nerveuse :

— Demandez à l'ordinateur de suivre une évolution circulaire à quinze mille kilomètres de distance au-dessus de la planète. Nous resterons à cette hauteur, afin de réparer nos dommages et de surveiller Azgola. Les appareils de mesure ont emmagasiné suffisamment de données sur les fusées ennemies. Ordonnez aux postes d'artillerie de se tenir prêts et de préparer les anti-missiles. Nous n'en échapperons pas une deuxième fois.

CHAPITRE VI

Pour la première fois de son existence, Meech Hannigan avait dû rassembler toutes ses forces. Jusque-là, il était toujours parvenu, même dans les plus grands périls, à n'utiliser qu'une partie de ses ressources. Mais cette fois, il devait réunir ses dernières forces s'il ne voulait pas être broyé sous les décombres de l'immense bâtiment.

Ron Landry avait réussi à atteindre un lieu sûr, cela, il le savait. Il avait capté l'appel sur émetteur, dans lequel Larry Randall était prié d'amener son véhicule aussi près que possible du mur.

Mieux que quiconque, il comprit rapidement que la stabilité du bâtiment serait ébranlée par la disparition de Tescalier. Il dévala celui-ci, avant que le palier où s'était tenu Landry ne s'effondrât, entraînant

le reste dans sa destruction.

Après être sorti, Meech courut à grandes enjambées, en longeant les hautes façades. Personne ne le vit. Larry était déjà en train de diriger sa voiture vers le mur. Meech aperçut deux têtes par une fenêtre de la tour : Lofty et Ron.

Le robot n'agissait jamais à la légère. Dans les quelques secondes qui avaient suivi sa fuite, un vaste plan avait déjà germé dans son cerveau électronique. Il avait sommairement jugé la situation selon les constatations du moment. Il en avait conclu que les étrangers, quels qu'ils fussent, possédaient un point d'appui sur Azgola. En face, Ron Landry et ses hommes ne possédaient pas d'autres armes que celles qu'ils avaient dans leur voiture. Il était vraisemblable qu'ils seraient soumis à des difficultés avant le retour du *Victory*.

En pareil cas, il était avantageux que l'un reste, sans que Ron ou les ennemis soupçonnent son existence. Meech était certain que son chef le croirait enfoui sous les décombres. L'adversaire, ayant perdu quelques hommes dans les mêmes circonstances n'avait aucune raison de douter de la disparition de combattants de l'autre camp. Dès que la tour s'écroula, Meech Hannigan constitua une inconnue dans la partie qui se jouait.

Il avait seulement veillé à ne pas être découvert dans sa fuite. Il vit le véhicule prendre de la vitesse en direction ouest. C'est alors qu'il disparut.

Le robot possédait la faculté de détecter des appareils modernes, utilisateurs ou producteurs d'énergie. Il sut bientôt que l'engin avait viré vers le sud. Il avait fortement accéléré.

Il se mit en chemin. Il était pressé, mais en même temps, il devait être prudent. En unissant habilement ces deux nécessités, il se déplaça à la vitesse de vingt kilomètres. Si le véhicule de Ron atterrissait quelque part dans la ville, il ne lui faudrait pas plus d'un quart d'heure pour le rejoindre.

Le rayonnement du moteur à fusion s'affaiblit peu à peu. Il calcula qu'il le percevrait encore pendant une douzaine de minutes. Cependant, il ne perdit pas l'espoir de les rattraper.

Fort heureusement, il remarqua que la voiture cessait de s'éloigner. Au contraire, elle se rapprochait petit à petit. Elle avait dû atterrir.

Il maintînt son allure, jusqu'à ce qu'à un carrefour il perçût d'autres rayonnements énergétiques. Il les analysa rapidement et conclut qu'il s'agissait également de moteurs à fusion. Ils étaient encore loin de lui, mais éparpillés sur une vaste ligne est-ouest. Et comme il ne se trouvait assurément qu'une seule voiture terrienne sur Azgola, le phénomène était des plus suspects.

En une fraction de seconde, il décida de ne pas avertir Ron. Il constata que celui-ci était encerclé. Il ne lui serait d'aucun secours. Il renonça en revanche à toute prudence et avança à une allure optimale, soit trente-cinq kilomètres-heure.

Meech perçut également la voix du haut-parleur. Il apprit que les adversaires étaient des Tziganes. Pourquoi ils paraissaient différents de ce qu'ils étaient à l'ordinaire, le robot décida de remettre le problème à plus tard.

Peu après il sut que Ron Landry et ses hommes étaient tombés aux mains de l'ennemi. La salve puissante du désintégrateur avait résonné à ses oreilles ; même des oreilles humaines auraient pu facilement entendre le bruit de la chute du véhicule contre le pavé. Cependant l'appareil acoustique de Meech reconnut aussi que la hauteur de cette chute n'était pas très importante. Les trois Terriens étaient certainement encore en vie. Les Tziganes les emmèneraient, et Meech devait les suivre.

Il se réfugia provisoirement sur un seuil obscur et attendit de voir ce qu'entreprendraient les Tziganes. Il vit leurs véhicules prendre presque en même temps de l'altitude et se diriger vers le sud. Dans cette direction, les limites de la ville ne devaient pas Être très éloignées. Leur appui était donc à l'extérieur. Meech savait qu'il perdrait bientôt leur trace directe, mais en se dirigeant vers le sud, il découvrirait certainement l'endroit. Il rencontrerait en chemin l'émission d'ondes d'hyperémetteur, qui lui indiqueraient clairement la route à suivre.

Il inspecta d'abord les lieux de l'agression. Il trouva la Grand-Place et les débris de la voiture terrienne. L'engin était inutilisable.

Meech voulut partir à la recherche du point d'artillerie tzigane, lorsque soudain les deux sphères du *Vondar* et du *Victory* firent leur apparition au-dessus de la ville. Le robot observa leur manœuvre et assista à leur départ précipité. Il nota qu'on ne pouvait compter dans une période proche sur leur aide. Les Tziganes d'Azgola étaient trop

bien armés.

Hannigan prit résolument la direction du sud. Avec la froide logique d'un robot, il estima que les chances des Terriens sur cette planète n'étaient pas des plus élevées.

Ron Landry s'éveilla avec une douleur cuisante. Il voulut se remettre debout. Quelqu'un près de lui eut un rire moqueur. Cela l'indisposa si fort qu'il ouvrit en grand les paupières, bien qu'elles lui parussent de plomb.

L'image fut d'abord floue. Les contours se précisèrent peu à peu. Ron sentit dans son crâne une douleur lancinante.

Il eut l'impression de connaître le visage devant lui. Mais c'était peut-être une illusion. Le Tzigane, si c'en était un, ne portait pas de barbe. Ce visage était enflé et mou. L'homme semblait souffrir d'une forte obésité. Il était assis sur une chaise solide, à une table où l'on avait monté un tableau d'allumage. Ron en ignorait l'usage. Il s'en moquait. Il tenta une seconde fois de se relever.

Le Tzigane se pencha légèrement et manœuvra l'un des commutateurs. Au même moment, Ron émit un hurlement sauvage. Il eut l'impression que quelqu'un lui avait enfoncé dans le crâne une épingle chauffée au rouge. La douleur fut si terrible qu'il sombra à nouveau quelques instants dans l'inconscience. Lorsqu'il revint à lui, le Tzigane maintenait encore sa main sur le bouton, et lui dit :

- Si vous restez tranquille, il ne vous arrivera rien. Je dois prendre mes précautions. Vous êtes un homme violent.

Landry maudit sa faiblesse. Même tourner la tête lui était pratiquement impossible. Il put constater que la pièce ne mesurait que deux mètres sur trois. Il aperçut deux générateurs, reliés par des fils au pupitre, et comprit.

De plus, l'endroit était dépourvu de fenêtres et éclairé par des néons.

Le Terrien regarda fixement le Tzigane.

- Où sont mes hommes? interrogea-t-il.
- Cela ne vous concerne pas, répondit ce dernier.

Il parlait calmement et à voix basse, mais observait avec attention son prisonnier. Ron s'en aperçut.

- Vous êtes Garathon ? voulut-il savoir.

- Oui. Ce nom ne vous dit rien?
- Seulement depuis le moment où vous nous avez attaqués avec force courage et force supériorité.

Elle fut à nouveau là, cette terrible douleur cuisante dans le cerveau. Il n'avait pas vu le Tzigane tourner le bouton. Le choc était inattendu.

Cette fois, il ne s'évanouit pas. La colère le gardait éveillé.

- Pas d'injures ; dit Garathon avec un sourire. Je suis un cousin d'Alboolal. Vous vous en souvenez, n'est-ce pas ?

Ron chercha dans sa mémoire. Le nom lui semblait connu. Il avait eu affaire à un Tzigane du nom d'Alboolal. C'était il y a un certain temps. Cela devait être... Oui, c'est cela : sur Ghama, le monde aquatique, où les Tziganes avaient retenu prisonniers les survivants d'un accident de l'espace. Ou plutôt ils avaient simulé cet accident. Ron et ses hommes leur avaient mis la main dessus et les avaient ramenés sur Terra. Un tribunal les avait condamnés à vingt ans de travaux forcés, pour faire passer aux tribus le goût d'attaquer des vaisseaux spatiaux.

Landry comprenait à présent le rapport. Garathon voulait venger son cousin. Il pourrait s'estimer heureux si un jour il réchappait à ses geôliers tziganes.

- Ah oui, Alboolal, murmura-t-il, un sourire ironique sur les lèvres. Je me souviens parfaitement. Il médite en ce moment sur les avantages que Ton tire à attaquer des astronefs terriens.

Il savait que la douleur terrible suivrait. En prononçant le dernier mot, il ferma les yeux, pour se concentrer sur le choc. Il le surmonta mieux. Lorsqu'il leva à nouveau le regard, le visage du Tzigane s'était transformé en une grimace de fureur.

- Votre ironie passera, Terrien ! Vous maudirez le jour où vous avez arrêté Alfooolal. (Il retrouva son calme étonnamment vite et se rappuya sur le dossier.) Je pourrais encore vous répéter que je ne tolère aucune parole de contestation, poursuivit-il en un sourire, mais je crois que ce serait inutile.

Ron opina de la tête.

- Sans doute, répliqua-t-il avec indifférence. Etant donné que vous êtes si sûr de votre affaire, vous voudrez bien m'expliquer ce que les Tziganes cherchent ici.

Garathon ne se décida pas tout de suite.

- Il s'agit d'une affaire de premier ordre, répondit-il, hésitant. Je ne pense pas que vous deviez en apprendre davantage.
- Je le vois bien, ironisa Ron. Elle est si bonne que vous êtes gras comme un crapaud.

La main de Garathon s'avança. Mais Ron vit le doigt toucher une autre manette. Son corps se raidit. Ses bras furent traversés par un violent courant.

Garathon rit de toutes ses forces.

Tout à coup, il reprit son sérieux.

- Vous avez d'ailleurs raison. Le séjour sur Azgola offre quelques désagréments. On engraisse avec une rapidité déplaisante. Mais notre retranchement est assez bien protégé. Nous ne sommes pas atteints comme ces malheureux Azgons, qui ne peuvent plus se mouvoir.

Ron eut quelque peine à conserver son calme.

- Qu'y a-t-il dans l'air ? demanda-t-il d'une voix dure.
- Dans l'air?... Rien. Je vous l'ai déjà dit, cela ne vous regarde pas !
- Lâche ! grinça Ron. (Il voulait en finir avec ce combat inégal, peu importe comment.) Même dans votre propre bastion, vous avez peur de nous !

Lentement, Garathon se pencha en avant.

Ron fut enveloppé dans une nuit immense.

CHAPITRE VII

Les dommages causés aux deux vaisseaux étaient insignifiants. Pour

les écrans de protection, il suffisait d'attendre une demi-journée avant que leur énergie soit rechargée.

Dans l'intervalle, les deux ordinateurs étaient employés à calculer la trajectoire des missiles ennemis. Les données, bien qu'imprécises, étant donné l'étroitesse de l'angle de tir et le lancement en dernière minute des fusées, montrèrent que les projectiles étaient envoyés à partir de deux points situés près de Timpik.

Enfin, les sections d'astronomes étaient occupées à observer la surface azgoliennne. Gerry Montini était bien conscient du risque, car, quelque part, non loin, pouvait se trouver un vaisseau tzigane, dont les occupants ne verraient pas cette curiosité d'un très bon œil. Mais il n'ignorait pas non plus l'importance d'un tel agissement. Les grandes entreprises comportaient toujours des risques. Montini voulait en prendre la responsabilité.

Ils découvrirent le plus étendu des continents. Puisqu'il était pratiquement désert, cela signifiait qu'il était infertile, et que les habitants d'Azgola, tout comme les Tziganes, ne pouvaient s'y intéresser. Gerry prit donc la décision arbitraire d'y déposer un groupe de spécialistes, tandis que le *Victory* poursuivait son évolution circulaire.

Meech Hannigan avançait.

C'était un plat pays, d'une bonne visibilité, ce qui représentait autant un avantage qu'un inconvénient. Meech disposait d'un appareil optique dont la portée était bien plus grande que pour un œil humain. Il n'était nullement besoin pour lui de redouter que quelqu'un se plaçât en travers de son chemin. Mais d'autre part, il estimait normal qu'un détecteur protège les abords du camp, et lui, Meech, n'était à l'abri de rien.

Malgré tout, il s'en apercevrait si on le localisait. Cependant, la question se posait de savoir s'il pourrait disparaître assez rapidement.

La ville s'étendait loin derrière lui. Quand il se retournait, il ne voyait plus que le contour de hauts bâtiments.

Une série de routes menaient vers le sud. Meech les évita. Elles étaient encore moins protégées que les prairies. Autrement, il constata que le terrain s'inclinait légèrement, sans doute vers la mer. L'air était plus salé qu'au nord.

Il remarqua aussi un autre phénomène : la poussière incessante, qui mettait à rude épreuve les filtres de sa respiration. D'où venait-elle, puisque au fur et à mesure qu'il se rapprochait de l'océan, l'humidité grandissait? Bien qu'ignorant la conversation entre Ron et Bladoor, il établit le rapport avec l'obésité des Azgons. Cette poussière était-elle nutritive ?

Il n'écarta pas cette éventualité, mais, pour le moment, ne disposait d'aucune preuve concrète.

Une heure plus tard, la nuit tomba. Son organe optique pénétrait également l'obscurité. Il garda son orientation, et, une demi-heure après, il sentit un rayonnement d'énergie étranger.

La source se trouvait à peu près dans sa direction. Il lui suffisait de dévier légèrement vers l'est. C'est ce qu'il fit, restant extrêmement attentif aux signaux fournis par ses détecteurs.

Au bout de quelques minutes, il put établir que les sources étaient triples, et à égale distance.

Le sol se ramollit sous ses pieds. Il dut bientôt ralentir, le rayonnement ayant amplifié considérablement. Il évalua la distance : un peu moins d'un kilomètre. Les Tziganes avaient sans doute pris des mesures, afin qu'aucun intrus ne pénétrât. Il examina les alentours. Un léger monticule apparut au milieu du sol devenu marécageux. En fait» il s'agissait de détecteurs. Si un inconnu s'avancait, les rayons rouges qu'ils émettaient s'interrompaient. Le même principe actionnait des escaliers roulants ou les portes de magasins. L'interruption devait ici provoquer l'alarme. L'installation était simple et efficace. Si Meech n'avait pas remarqué la lueur rouge vif, il aurait été perdu.

Il lui fallut quelque temps avant de prendre une décision. Quelque temps ne signifiait pour lui pas plus d'un dixième de seconde. Il pouvait essayer de contourner l'appareil. Mais il était vraisemblable que les pourtours de l'installation* en étaient jalonnés. Il pouvait aussi passer entre', utilisant l'espace entre les deux sources lumineuses. Mais il était certain qu'un deuxième dispositif de sécurité entrerait en action. Bien d'autres possibilités s'offraient à lui, et il les analysa avec la patience d'un robot. Il opta finalement pour la plus simple, s'agenouilla profondément, et exécuta un bond puissant par-dessus l'appareil.

Garathon quitta son bureau et les machines qui lui procuraient des

jouissances sadiques, dont les autres membres de la tribu ignoraient l'existence.

Il franchit le couloir qui séparait la pièce des autres parties du camp retranché- C'était un couloir souterrain, tout comme l'ensemble de l'installation. Seule une coupole de cinq mètres dépassait le niveau de la terre. Le tout était un chef-d'œuvre aménagé en moins de sept jours par des architectes tziganes. Ce n'était pas particulièrement confortable, mais un Tzigane était capable de renoncer au confort, lorsqu'il s'agissait d'opérer de bonnes affaires.

Devant le mess, le couloir s'élargissait quelque peu. Face à la grande porte, des ramifications multiples s'étendaient. Garathon s'arrêta un instant pour contempler avec fierté ce dédale de couloirs, sur lequel il régnait en maître absolu. Lorsqu'il repartirait, il serait un des Tziganes les plus riches.

Il ouvrit la porte du mess et entra. La salle pouvait recevoir cinquante visiteurs. Ils étaient au nombre de quarante-huit. Les tables et les chaises étaient vides à présent, sauf une table au fond.

Garathon se dirigea vers ses quatre confidents et les salua sans mot dire, d'un geste de la main. Gémissant sous son poids anormal, il s'effondra sur l'un des bancs.

Face à lui était assis Garhalor, bien plus âgé que lui, ce qui l'autorisait à intervenir fréquemment dans les discussions. Il dit à son chef, d'un air triste :

— Imaginais-tu que les Terriens laisseraient tomber les leurs ?

Son voisin, Garrhegan, le plus jeune mais aussi le plus grand, rit de bon cœur et déclara :

- Je ne m'inquiéterais pas pour autant. Nous leur avons montré nos capacités.

Garhalor eut un geste d'avertissement.

- Les Terriens ont plus de deux vaisseaux, intervint-il. Et ils sont coriaces. Ils ne nous laisseront pas en paix.
- Il a raison, admit le chef. Mais une dizaine de jours encore nous suffisent pour apposer les installations, qui nous

procureront un bénéfice constant. Jusque-là, nos points d'artillerie les retiendront.

- Je pense à un fait, déclara un quatrième- Tzigane. (C'était Garr, un homme d'aspect quelconque et de taille moyenne.) Galuik a, au cours de son action en ville, perdu beaucoup d'hommes, et les Terriens, un seul.
- C'est vrai, gémit Garathon.
- Vous comptez vous en sortir seul. Mais ce n'est plus possible.

Garathon décida sans l'ombre d'une hésitation :

- Envoie-leur cinq hommes, cela doit suffire.

Garathon interrogea ensuite un biologiste dont il avait loué les services. Son nom était Lag-Gaimoth, et indiquait qu'il n'appartenait pas au groupement de Garathon, Il avait été promis à cet homme une forte récompense, et cela suffisait à un Tzigane pour trahir son meilleur ami.

- As-tu une idée, lui demanda le chef, d'où peuvent provenir ces mousses ?
- Elles se trouvent en grande quantité sur Azgola et contiennent des substances hautement nutritives...
- Bon, bon, l'interrompit Garathon. Je voulais dire autre chose. Cette mousse est-elle apparentée à d'autres, sur Azgola?
- Je l'ignore encore. Nous n'en avons pas découvert qui fussent proches.
- Y a-t-il une possibilité que les premières touffes aient été apportées ici ?
- Non. Celles que nous avons examinées sont relativement anciennes et bien développées.
- Mais en admettant qu'elles n'aient pas grandi ici, et le changement brusque de corpulence des Azgons parle en ce sens, comment ont- elles été transplantées ?
- Je n'en sais rien. Rappelle-toi l'histoire de ces deux vaisseaux inconnus.
- Absurde I grogna Garathon. Toutes les races de la galaxie sont connues.
- Alors, je ne peux rien dire, répondit le spécialiste.

CHAPITRE VIII

Ron Landry revint à lui dans un océan de douleurs. Il voulut crier, mais l'air ne parvenait plus suffisamment à ses poumons, et ses cordes

vocales ne fonctionnaient plus.

Ses premières pensées furent pour Garathon. Ce seul nom éveillait en lui toute la colère du monde. Ses yeux s'ouvrirent enfin, et il scruta les alentours.

Ils ne s'étaient pas donné beaucoup de peine pour son hébergement. La pièce était petite, cubique et nue. Le seul aménagement consistait en une lampe à gaz démodée, pendant au plafond. Ron était étendu sur le dos. En se tournant de côté, il vit le matériau lisse de la paroi, à proximité du regard. C'était du plastique injecté, qui permettait d'ériger en quelques minutes un mur solide.

Dans le mur d'angle, il y avait une porte, ou, du moins, l'ébauche d'une porte. Ron ne décela aucune trace d'un mécanisme qui aurait pu l'ouvrir. Cela était d'ailleurs une précaution essentielle de la part des Tziganes.

Ron tenta de se lever. Une nouvelle douleur cuisante s'empara de son corps, lorsqu'il fut sur ses pieds. Il ferma les yeux, et, adossé au mur, attendit. La douleur s'estompa. Il abandonna son appui et se tint sur ses jambes. Cela allait. Il éprouvait un léger vertige, mais c'était supportable.

Il n'avait pu en apprendre davantage. Il savait l'inutilité et le danger de tels efforts. Il devait rassembler ses forces. Il se raccroupit, appuyé contre le mur.

« A vrai dire, je devrais avoir faim », songea-t-il. Il essaya de calculer depuis combien de temps il n'avait pas mangé. Il n'y parvint pas, ignorant la durée de son état d'inconscience. Il ne possédait plus de montre ni de ces appareils de mesure qu'il portait habituellement sur lui. Les Tziganes lui avaient tout retiré, et bien entendu son arme.

Non seulement il n'avait pas faim, mais il avait l'impression d'avoir fait un bon repas. C'était l'énigme d'Azgola, et les Tziganes voulaient en tirer profit. Ce serait une affaire fructueuse, s'ils savaient s'y prendre. Il existait dans l'univers une quantité de peuples affamés, soit qu'ils ignoraient la fabrication de nourritures artificielles, soit qu'ils étaient simplement trop nombreux. Si les Tziganes apportaient sur le marché un produit alimentaire qui rassasiât par simple aspiration de l'air, ils s'enrichiraient considérablement.

Ron comprenait les précautions dont ils s'entouraient. Ils avaient

fait de pénibles expériences avec la défense terrienne, notamment la tribu de Garathon, dont AJboolal était issu. Ils refusaient d'être dérangés dans leur action. Personne ne devait savoir qu'ils se trouvaient sur Ajzgola. Les Azgons ne pouvaient les trahir. Ils n'en avaient pas la possibilité- Et les Tziganes avaient renvoyé dans l'espace leurs vaisseaux, dont on aurait détecté les réacteurs de loin. Ils étaient quelque part en position d'attente, là où personne n'irait les chercher.

Ron admettait aussi avoir accompli la mission que Nike Quinto lui avait confiée. L'affaire n'avait rien à voir avec les prêtres de Bâalol.

Les deux vaisseaux dont lui avait parlé Bladoor étaient certainement à l'origine du phénomène. Il s'agissait peut-être d'une race inconnue, aussi invraisemblable que cela paraisse, puisque les Azgons n'avaient jamais vu auparavant des astronefs de ce type. Il médita quelques instants sur cette hypothèse fascinante. Puis il dirigea son attention vers des problèmes plus urgents.

Il devait sortir de là. Il repensa à Garathon, et il lui vint soudain à l'esprit l'impossibilité dans laquelle Garathon se trouvait, de savoir que

Ron avait pris part à l'arrestation de son cousin. L'identité des hommes, travaillant à la section III pour Nike Quinto, était rigoureusement tenue secrète. Personne ne connaissait les activités de cette section, et encore moins les hommes qui y opéraient. Il n'était certes pas exclu que certains, au cours d'une intervention, fussent reconnus. Mais Garathon ne s'était pas trouvé sur Ghama.

Comment était-ce possible ?...

La réponse était simple Garathon les avait soumis à un interrogatoire psychique, peut-être tous, peut-être lui, Ron, seulement. Il y avait une série d'informations importantes enregistrées sous forme d'un code-mémoire, dans les cerveaux de Ron, Larry et Lofty, de telle sorte qu'aucune des méthodes d'interrogatoire connues de la galaxie ne pouvait y porter atteinte»-Mai s le contenu général de leur conscience humaine pouvait se lire à livre ouvert, avec n'importe quelle technique. Le nom ou l'activité d'un homme en faisait partie. Voilà la raison !

Sa fureur contre Garathon grandit. Aussi insignifiantes que fussent les informations livrées de la sorte, tout homme intelligent, en possession d'un combiné, pouvait tirer une foule de conclusions sur les buts, méthodes et activités de la section III et de l'aide sociale au

développement intercosmique.

Avec de tels secrets, Garathon était en mesure de créer de sérieuses complications politiques ! Ron devait agir au plus vite.

Il était difficile d'agir efficacement, lorsqu'on était enfermé dans une petite pièce vide, sans mécanisme d'ouverture à la porte. Ron connaissait une série de cas où un interrogatoire psychique menait à la folie.

Il n'avait jamais encore joué semblable rôle, et il s'accorda quelques minutes de préparation. Il établit ce qu'il accomplirait et dans quel ordre. Il chercha aussi à entrevoir toutes les hypothèses, quant à la réaction d'un gardien éventuel. Il lui faudrait se fier au hasard du moment. Son seul plan était de se faire ouvrir la porte.

Ron se mit à la marteler. Il s'efforça d'émettre des sons perçants et inhabituels. Parfois, il riait avec la voix d'un fou. Il tempêtait, sautait, se jetait par terre, courait l'épaule en avant contre la porte, crachait, tournait les yeux.

Il reculait pour prendre un nouvel élan, lorsque la porte s'ouvrit. Ron poursuivit sa mascarade, murmurant des mots insensés, les yeux humides de larmes, à force de les convulser. En réalité, il savourait son triomphe. Mais celui qui, devant la porte, l'examinait de ses yeux sans vie, n'était pas un garde ordinaire, seulement un robot.

Meech eut l'impression que tout était en ordre. Personne ne semblait avoir remarqué qu'il avait dépassé le barrage des rayons infrarouges. Il avait attendu quelques minutes, bien que les minutes parussent une éternité. Il poursuivit ensuite son chemin.

C'est alors qu'il vit une coupole, bien plus grande que celles des détecteurs. Le rayonnement des trois agrégats, qu'il avait remarqué de loin, s'effectuait de dessous, en diagonale, ce qui tendait à prouver le caractère souterrain de la base.

Pour Meech, la question se posa de pénétrer dans la coupole sans être remarqué. Ce serait assurément le plus difficile.

Malgré cela, il s'approcha sans hésiter. Il tâta le matériau. C'était un mélange moléculaire de polymère et d'acier. Quelques heures suffisaient à l'établissement d'une telle construction, ce qui prouvait que les Tziganes avaient été pressés d'établir leur camp.

Il longea pendant une dizaine de mètres le bord de la coupole et découvrit des jointures qui entouraient une partie carrée. Les jointures étaient fines, pas plus épaisses qu'un millième de millimètre. Un œil humain ne les eût jamais repérées.

C'était un sas.

Il devait s'en trouver d'autres, estima le robot. Les Tziganes possédaient des voitures volantes. Il n'en avait pas vu une seule dehors. Biles devaient être enfermées à l'intérieur. Mais aucune ne pourrait entrer par cette ouverture. Il savait qu'il devait découvrir la bonne, s'il voulait sauver Ron et ses hommes. Ils auraient besoin d'un véhicule rapide.

Il alla plus loin. Au bout de trente secondes, il trouva. Le système de fermeture était identique. Les joints étaient beaucoup plus épais.

Meech s'arrêta pour examiner le sas. Mais il eut beau chercher, il ne découvrit aucun système d'ouverture. Comment procédait-on?

Il allongea le bras pour palper le métal plastifié. Il sentit alors de violentes impulsions. C'était des signes étrangers, mais il les comprit. Il était programmé sur plusieurs langages. Il entendit : IF(T) 990, 991, 200, 990 Callsup.

Il sentit la cellule réagir à son ordre, enregistrer la pression de sa main et s'apprêter à appliquer la disposition 990. Callsup signifiait en réalité alarme. En l'espace de quelques secondes, tout le camp saurait qu'un étranger avait tenté d'ouvrir l'un des orifices.

Meech réagit comme un éclair. Il eut de la chance que les Tziganes n'avaient pas eu le temps d'installer comme gardiens des robots très élaborés. Leurs ordinateurs agissaient plus lentement que ceux de Meech Hannigan, sergent de la flotte terrienne.

Le portier-robot aurait mis neuf secondes pour exécuter sa décision. Une demi-seconde suffit à Meech pour lui souffler : EXEM.

Cela signifiait en langage informatique : erreur ; il faut stopper. C'est ce que fit l'autre. Inférieur à Meech, il ne savait discerner la provenance des impulsions. Il n'exécuta pas la série 990. Ilregistra une nouvelle programmation. Cependant, Hannigan avait retiré sa main du sas. Le portier-robot savait que les données nouvelles correspondaient à la série 991, sur laquelle était encarté le mot «

Keepalert ».

Il demeura tranquille, attendant la suite des événements.

En une fraction de seconde, Meech avait compris. La surface du sas contenait un endroit très précis, qu'un initié devait toucher pour actionner l'ouverture. Il s'agissait de le trouver.

Meech procéda de façon systématique. Il savait qu'il pouvait arrêter toute réaction mauvaise du robot. Il n'encourait aucun danger, tant qu'il agirait avec la rapidité suffisante.

Le point en question devait à peu près avoir la taille d'une main, commode à atteindre, à portée de bras. C'est d'après ces calculs qu'il chercha. Il entendit soudain :

IF(T) 990, 991, 200.

200 OPEN.

Meech recula d'un pas. Sans bruit, le bord inférieur de l'écoutille s'éleva. Puis l'ensemble de la paroi coulissa. Une vaste salle, à l'éclairage mat, apparut derrière.

Le sergent entra. Il n'avait pour le moment rien à craindre. Le portier-robot l'avait identifié comme un initié et ne donnerait pas l'alarme. Il pouvait concentrer son esprit sur le reste.

La salle où il se trouvait aiguïsa sa curiosité. Une série de véhicules divers y étaient rangés. Il nota la présence d'un vaisseau de secours, qui était l'engin le plus proche de l'ouverture. Il en aurait besoin pour mettre Landry et ses hommes en sécurité. Il était certain de pouvoir s'en servir, étant conçu sur un principe identique au sien : le système à positrons.

Il étudia d'abord la face intérieure du sas. Comme il l'avait espéré, une marche précise de l'endroit à effleurer y était gravée. Selon lui, un mécanisme identique devait se retrouver dans le petit vaisseau de secours. Cela paraissait évident, si quelqu'un voulait sortir avec.

Il en savait désormais assez pour se diriger dans cette salle. Il convenait en premier de découvrir le lieu où les Tziganes retenaient leurs prisonniers. Meech franchit le hangar, à l'autre bout duquel se

trouvait une rangée de portes. La première, devant laquelle il se tint, s'ouvrit automatiquement, à deux pas devant elle. Il se cacha sur le côté, et découvrit une petite salle carrée ; dans ses murs étaient creusées trois ouvertures.

Des puits antigrav, enregistra-t-il. L'accès aux parties souterraines. Il n'hésita pas davantage, et se laissa sombrer dans les profondeurs

Ce faisant il éprouva une grande satisfaction.

Le problème de savoir par où la fuite aurait lieu était résolu.

CHAPITRE IX

Les Tziganes ne s'étaient pas donné beaucoup de mal pour habiller leur robot. C'était une lourde machine très mobile, en fibre métallisée et fibre de verre. Il se déplaçait sur deux jambes, comme ses fabricants, mais ne leur ressemblait en rien.

Ce n'était pourtant pas ce qui préoccupa Ron. Il devait en étudier minutieusement le comportement, s'il voulait prendre une décision. Sans nul doute, ce n'était qu'un gardien, incapable de discerner une simulation.

Selon toute attente, le robot vint vers lui et le souleva. Ron cessa de tempêter, feignant la surprise. S'il avait continué, la machine l'aurait broyé de ses mains de métal. Il devait épargner son être, car il avait une action à entreprendre.

Il renversa la tête en arrière, convulsant les yeux et bégayant des paroles incompréhensibles.

Le robot l'emporta par un couloir. Ron disposa d'une demi-seconde pour examiner la porte de sa cellule du côté extérieur. D'autres portes se trouvaient par-devant. Ron estima que derrière elles étaient enfermés Bladoor, Lofty et Larry. Il enregistra la disposition des lieux.

Une pièce rectangulaire moyenne faisait suite au couloir. Toute une série d'appareils y était contenue» ainsi qu'une sorte de civière. Le

robot y déposa son fardeau. Ron bondit encore une fois, seulement pour l'apparence. Il savait que son gardien serait le plus rapide. Le robot étendit les bras et le repoussa sur sa couche.

— Du calme ! Restez tranquille ! nasilla-t-il en arkonide.

Ron obéit. Il observa le robot, muet auprès de sa civière, scrutant, de l'autre côté de la pièce, un prolongement du couloir. Il émit un signal que Ron ne put entendre. Un autre robot le reçut. Landry entendit des pas marteler le sol. Quelques secondes après, une autre machine apparut. Le Terrien l'observa rapidement, en essayant de ne pas se trahir. Le deuxième robot était plus élaboré que le premier. Il examina le prisonnier, le retournant sur le ventre, et recula prudemment, lorsque celui-ci recommença son délire.

Ron reprit son calme, quand ce deuxième automate quitta la pièce. En lui-même, il respirait. Même la technique du robot évolué avait échoué. Le prochain qui s'occuperait de lui serait un Tzigane en chair et en os. C'est ce que Landry avait souhaité.

Il n'attendit pas longtemps avant d'entendre à nouveau des pas dans le couloir. Il avait rejeté la tête de côté, dans une pose anormale, et observait l'entrée, les yeux mi-clos. Il n'omit pas d'émettre des grognements menaçants, comme il convient à un malade mental gravement atteint.

D'abord le robot entra. Il était suivi de Garathon.

La colère s'empara encore de Ron et il eut du mal à poursuivre son jeu.

Il bondit de la civière, en poussant des hurlements, fonça vers le mur d'en face, qu'il martela de son crâne. Le choc le rejeta en arrière. Il se précipita à terre, où il demeura, haletant. Il entendit Garathon donner un ordre à mi-voix. Le gardien robot le souleva et le redéposa sur la civière. Ron avait fermé les yeux.

La voix de Garathon retentit.

- Vous me jouez la comédie, dit-il doucement. Vous faites semblant d'être fou. En réalité, vous attendez le moment propice, où notre vigilance se relâchera, pour fuir. N'est-ce pas cela ?

Ron ne réagit point. Il était clair que Garathon tenterait de le démasquer. La victoire serait au plus endurant.

- Mais vous ne vous en sortirez pas ainsi, poursuivit le Tzigane. Dans quelques secondes, nous saurons où nous en sommes.

Ron entendit le bruit sourd de pas. Quelque chose de métallique toucha son bras, un autre objet de la même matière, son crâne.

- Allez ! cria Garathon.

Un craquement, un éclair se produisirent dans son crâne. Une douleur cuisante lui parcourut le corps. Il se cabra. Il cria, mais ce n'était plus de la supercherie. Il s'effondra de sa civière, se tordant à terre de douleur. Lorsque la douleur passa, il se sentit si faible qu'il ne put se lever de lui-même.

Mais il continua son jeu. Des bribes de phrases incohérentes sortirent de sa bouche. Il leva péniblement le bras droit, pour s'arracher les cheveux. Il était si occupé à sa comédie qu'il sentit à peine une main le soulever pour la troisième fois, et le reposer sur sa civière.

La voix de Garathon retentit à nouveau.

- Vous savez bien, dit-il, que vous ne supporterez cela qu'une fois. La seconde vous tuerait. Relevez-vous donc et avouez que vous n'êtes qu'un simulateur. Sinon... La main du robot est prête.

Une foule de pensées parcourut le cerveau du Terrien. Il pouvait à présent ouvrir les yeux et admettre que ce n'était que de la comédie. Garathon le tuerait quand même. Il pouvait continuer. Garathon n'avait pas à se préoccuper d'un fou. Dans ce cas aussi, il le tuerait. Que choisir ?

Ron se tourna sur le côté et gémit. De l'écume jaillissait de sa bouche. Il émettait des injures incohérentes. Les secondes passaient, chacune représentant une insoutenable éternité.

Il ne voyait pas le robot, mais la matraque que celui-ci portait. Il ne savait que trop que Garathon avait raison. Sa constitution ne supporterait pas un second électrochoc. Ce serait sa fin.

Une seconde, puis une autre...

Soudain, le chef tzigane se retourna. Ron se tendit de tout son être, afin de soutenir le choc.

C'est alors qu'il entendit Garathon proférer :

— Arrêtez ! Enlevez vos mains de là ! Il ne nous a pas menti !

Ron avait si peu escompté une telle réaction, qu'il en aurait presque ri. Il demeura néanmoins calme, continuant de prononcer des paroles incompréhensibles.

Quelques minutes s'écoulèrent, sans rien. Ron sentit son corps recouvrer ses forces. Il tenta par un mouvement furieux et avec un cri perçant de se redresser, et parvint suffisamment loin, sans qu'un robot ait eu le temps de le repousser.

Il ouvrit les yeux, et vit, de l'autre côté, Garathon s'affairer à des appareils. Ron n'avait pas eu le temps de les observer attentivement. Il reconnut vite où il se trouvait. Autour de lui étaient alignés les psychogénérateurs, les transformateurs et appareils de mesure, que l'on utilisait pour un interrogatoire introspectif. C'est là que le Tzigane l'avait interrogé pour la première fois, avant qu'il ne s'éveillât de son inconscience. L'instrument auquel Garathon était occupé s'appelait un attaleur. Il devait mesurer le degré de résistance du cerveau sondé. Le chef de la tribu devait pourtant savoir que l'on n'interroge pas un fou.

Mais Ron changea vite d'opinion. On pouvait aussi bien employer cet instrument pour diminuer le potentiel d'un cerveau. Un semblable effet était le premier acte dans une cure de guérison d'un malade mental. Garathon voulait le ramener à la normale.

Ron n'avait pas l'intention d'attendre les bons offices du Tzigane. C'était le moment d'agir.

Garathon se trouvait à sa portée. Il lui tournait le dos, confiant sa garde aux deux robots. Ceux-ci devaient seulement surveiller si le prisonnier ne bondissait pas et dans son délirium, ne se blessait pas. Autrement, ils ne s'en méfiaient pas, vu son état.

A. peine à cinquante centimètres de lui, le foudroyeur pendait dans le ceinturon du Tzigane. Ron remarqua qu'il était négligemment

poussé dans l'étui. Un simple geste, et il serait dans ses mains.

Il se recroquevilla, n'oubliant pas un seul instant de proférer des murmures et des paroles de menace. Quand il avait les yeux grands ouverts, il les tenait retournés.

C'est alors qu'il sauta. Il avait perdu un peu de sa force. C'est pourquoi il s'aida le plus possible de ses cuisses. Le saut le porta en oblique par-dessus la civière.

Il heurta le dos de Garathon. De biais, il vit les robots s'agiter. Au même moment, il saisit la crosse de l'arme. Elle glissa sur le sol, à côté de la civière. Le canon tournoya et visa le robot le plus élaboré. De toutes ses forces, Ron pressa sur la détente.

Le robot avait voulu se précipiter vers lui et l'arrêter. L'attaque inattendue de Ron lui avait fait comprendre qu'il n'était pas vraiment fou. Mais même un robot complexe a besoin d'au moins une seconde pour changer de programmation et agir subséquemment. Cela fut le salut pour Ron. Le premier coup atteignit en plein centre le corps de métal et le foudroya. Une chaleur insupportable envahit un instant la pièce.

Le second n'avait pas encore bougé. Ron le détruisit, avant qu'il ait eu le temps de réagir. Ce n'est qu'alors qu'il s'occupa de Garathon.

Le Tzigane, désarmé et en proie à une grande frayeur, s'était réfugié derrière l'appareil. Quand le Terrien se tourna vers lui, il leva les bras, comme pour protéger son visage, et cria d'une voix forte :

- Non ! Non ! Epargnez-moi !

Le visage de Ron était inondé de sueur. La chaleur répandue par le foudroyeur était insupportable.

- Sortez dans le couloir ! ordonna-t-il au Tzigane.

Garathon abaissa les bras avec hésitation, et vit quelle direction indiquait le canon de l'arme. Il sortit de son abri et prit, obéissant, le chemin du couloir, où se trouvaient les cellules des prisonniers. Ron le suivait prudemment à trois mètres.

Il n'était pas sûr de son affaire. Pour conquérir sa liberté, il avait dû

anéantir deux robots. Quelqu'un avait certainement entendu le bruit provoqué de la sorte. Dans un moment, des gens accourraient voir. Il était douteux qu'ils tinssent vraiment à Garathon et qu'ils consentissent à la libération des Terriens.

Il repoussa cette pensée. Il lança à Garathon :

- Ouvrez ces portes où vous avez enfermé mes hommes !

Garathon demeura immobile, puis se retourna :

- Vous... vous ne pouvez..., bégaya-t-il.

Ron fit un pas vers lui, et brandit le canon de son arme. Alors le Tzigane ouvrit la première. Il resta devant, ce qu'il n'aurait jamais dû faire.

Lofty Patterson avait attendu cette occasion depuis longtemps- Il n'avait pas saisi le bref dialogue entre Ron et Garathon. Animé de toute la fureur qui s'était amassée en lui, il bondit- Tel un projectile, il heurta le Tzigane.

Garathon recula avec un cri, les bras levés. Mais Lofty avait saisi son adversaire et ne le lâchait plus. Il ne s'occupait pas de la taille et de la force de celui-ci. Avec une rage aveugle, il le martela de ses poings. Garathon était bien trop effrayé pour se défendre. Il avait laissé tomber les bras. Ils pendaient mollement- En gémissant et se lamentant, le Tzigane essayait d'esquiver les coups.

A ce moment Ron vit pour la première fois le chef de la tribu sous son vrai jour. Supérieur, tant qu'il avait devant lui un adversaire blessé et enchaîné ; mais un lâche au fond de son cœur.

- Cessez, Lofty f dit-il d'une voix où perçait le dégoût. Vous vous salissez les mains.

Lofty lâcha le Tzigane étendu au sol. Il se retourna pour contempler Ron de ses yeux écarquillés.

- Sir!... bredouilla-t-il. Comment avez- vous ?

Ron eut un geste de dénégation.

- Pas le temps maintenant, Lofty, coupa-t-il. (Il regarda Garathon.) Allez, il y en a encore deux !

Sans résistance, le Tzigane se dirigea vers la porte suivante pour l'ouvrir. Cette fois, il se plaça prudemment de côté. Mais Larry Randall n'était pas homme à se laisser entraîner par la colère à des actions dangereuses. Il resta près du mur du fond, sans bouger. Ron s'approcha, son regard ne quittant pas Garathon.

- Sors, Larry ! dit-il avec un sourire. Nous avons quelques projets.

Larry Randall répondit au sourire. Il se détacha nonchalamment du mur et sortit. Il vit le pâle visage du gros Tzigane de l'autre côté du couloir.

- Est-ce là l'homme qui...? interrogea-t-il calmement.

Ron acquiesça.

- Oui, c'est lui.

Garathon se pressait, apeuré, contre le mur. Son visage blêmit encore davantage. Larry le considéra quelques secondes. Fuis il se détourna et demanda :

— Où est Bladoor?

Ron lui montra leur tortionnaire.

- Il va nous le dire. Allez, Garathon !

Le Tzigane longea le couloir de quelques pas. Il passa une porte, sans que Ron ne fît une remarque. Il ouvrit la suivante. Il ne semblait pas particulièrement effrayé par l'Azgon. Il regarda à l'intérieur, et Ron vit son visage prendre une expression de stupéfaction. Il repoussa le chef de la tribu, afin d'observer personnellement la petite pièce dépouillée.

Bladoor était allongé sur le dos. Son corps, dans les heures passées, avait encore grossi. Ses yeux morts, sans éclats, fixaient le plafond. Ron n'avait pas besoin de médecin pour comprendre que Bladoor n'était plus.

La chute du véhicule volant, la capture par les Tziganes, l'interrogatoire avaient eu raison de ses forces. Il était mort, parce que personne ne s'en était soucié.

Lorsque Ron se retourna, il avait le regard dur.

— Vous êtes responsable, dit-il à voix basse à son geôlier. Vous avez tué cet homme.

Garathon recula. Il leva les bras en une supplication. Il voulait parler. Mais il n'y parvint. La terreur le paralysait. Tout à coup, une voix étrangère dit :

— Qui a tué ?

Ron pivota sur ses jambes. Larry était à sa droite, lui masquant quelque peu la vue. Mais ce qu'il vit suffit à Ron. Cinq Tziganes se tenaient dans le couloir.

« Quels fous avons-nous été i songea Ron avec tristesse. Je savais bien qu'ils avaient dû entendre le bruit. »

A présent, ils n'avaient plus la moindre chance.

CHAPITRE X

Meech découvrit rapidement que le retranchement tzigane contenait beaucoup moins d'occupants qu'il ne l'avait d'abord pensé. Cela lui facilitait la tâche. Il s'éloigna sans encombre de la cage de l'ascenseur, après être arrivé en bas, et, par un couloir faiblement éclairé, il pénétra sous la coupole.

Il y avait tout un enchevêtrement de couloirs, de petites salles, de portes, de croisements et de halls. Dès qu'il décelait la présence d'un Tzigane, il se réfugiait dans un corridor latéral. Il voulait éviter de donner l'alerte, tant qu'il ignorait l'endroit où se trouvaient les prisonniers.

Il observa attentivement les lieux, poursuivant son chemin. Environ une demi-heure après avoir pénétré sous la coupole, il perçut, loin devant, des éclats de voix. Son excellent système acoustique lui permit de reconnaître l'une d'elles. Il allongea le pas. Il franchit une pièce de moyenne importance, contenant des appareils psychotechniques et une civière. Le couloir continuait de l'autre côté. Meech hésita. A dix mètres de lui, cinq Tziganes se tenaient le dos tourné, discutant rudement avec un groupe d'hommes plus loin devant.

Meech se mit en position de combat. Il était au but.

- Tue-les, Lag-Garmoth ! hurla Garathon. Ce sont les prisonniers. Ils se sont libérés !

Ron s'était entre-temps tourné vers l'adversaire. Il s'efforça de paraître calme. Sa voix fut également calme, lorsqu'il déclara :

- Qui que vous soyez, Lag-Garmoth, ne l'écoutez pas. Je sais que nous sommes pratiquement entre vos mains. Mais pas suffisamment pour que je ne descende pas ce lâche, avant que vous me tiriez dessus.

Il entendit Garathon s'étrangler.

Lag-Garmoth sourit, sans mouvoir son arme.

- Ne t'inquiète pas, Terrien, répondit-il. J'agis selon mes propres plans. (Il devint grave et ajouta :) Qui a été tué ?
- Un Azgon, répondit Ron sans la moindre hésitation. Vos gens l'ont fait prisonnier en même temps que nous, et ne s'en sont pas occupé, malgré son état. Vous l'avez enfermé et laissé périr.

Lag-Garmoth plissa les yeux et s'adressa à Garathon :

- Un Azgon ? demanda-t-il.

Sa voix trahissait son ignorance de l'incident, auquel il ne semblait

pas croire.

Garathon avait quelque peu repris courage.

- Oui» un Azgon, répondit-il, haineux. Il était avec ces hommes, c'est pourquoi nous l'avons amené ici.

Lag-Garmoth conserva son calme.

- Nous avons décidé une complète neutralité à l'égard des Azgons, dit-il à l'adresse de Garathon. Tu le sais aussi bien que moi. Nous ne pouvons opérer sur Azgola, si la planète est peuplée d'ennemis, même si ces derniers sont paresseux et restent sans bouger dans leurs demeures. Et toi, tu captures un Azgon, et non content de cela, tu le laisses mourir?

Ces dernières paroles étaient menaçantes. Garathon se dressa. Il était presque redevenu lui-même.

- Qui commande ici, toi ou moi ? demanda-t-il sur un ton perçant.
- Toi, reconnut Lag-Garmoth. Mais je ne suis pas un de tes sujets. Je n'appartiens pas à ta tribu. Tu as conclu un accord avec moi, et je constate que tu ne le respectes pas.

Garathon se détacha du mur et se plaça les jambes écartées au milieu du couloir.

- Ramène ces Terriens dans leurs cellules, ordonna-t-il à Lag-Garmoth. Ht après nous reparlerons de ce contrat. Est-ce clair?

Lag-Garmoth s'apprêtait à prononcer des paroles assez vives à l'adresse de Garathon. Mais il ne le put. Derrière lui, quelqu'un proféra avec calme :

- Quel que soit l'objet de votre discorde, messieurs, jetez d'abord vos armes, et ensuite, vous pourrez continuer la discussion.
- Meech !... s'écria Ron.

Un silence de mort régna l'espace d'une seconde. Lag-Garmoth pivota sur ses jambes, mais Meech fut le plus rapide. Il leva la main. L'on ne vit pas de décharge lorsqu'il tira, car il se servait d'une arme

paralysante.

Lag-Garmoth s'effondra en un gémissement. Les quatre autres obéirent et furent mis hors d'état de nuire.

Meech n'abandonna pas sa couverture. Mais sa voix eut un ton pressant, lorsqu'il déclara :

- Sir, nous sommes pressés. Nous devons sortir d'ici au plus vite 1

Ron s'adressa à ses deux compagnons en ces termes :

- Vous avez entendu ? Allez donc !

Personne ne put expliquer plus tard ce qui se passa alors. Peut-être était-ce la conscience que son rôle de chef serait terminé, si les prisonniers s'évadaient et racontaient aux Azgons l'affaire, peut-être fut-ce une pensée inconsciente et instinctive qui poussa Garathon à agir.

Il bondit sur Ron Landry, lequel ne s'y était point attendu. Ron braqua son arme vers le haut, avec un cri de colère. Garathon en profita pour lui arracher le pistolet. Le Terrien savait ce qui lui restait à faire. Il empoigna juste au-dessus du coude le bras du Tzigane, le maintenant en l'air. Il se savait perdu, si Garathon réussissait à ramener sa main à portée de tir.

Meech n'intervint pas. Il aurait pu atteindre aussi bien Ron que Garathon.

Le Tzigane fut pris d'une force meurtrière. Ron, en revanche, faiblissait. Garathon abaissa le bras. Un moment, Ron put voir le canon de l'arme.

Quelqu'un bondit alors avec un cri terrible. Le major aperçut la barbe et les cheveux gris de Lofty Patterson. Garathon eut une exclamation furieuse. Lofty lui avait repoussé violemment la main et l'avait rejetée par-dessus. Le doigt de Garathon avait déjà pressé sur la détente. Un coup puissant, d'un éclat aveuglant lui partit au visage.

Lofty recula brusquement et s'appuya au mur. Il contemplait incrédule l'homme mort.

- Je... je ne l'ai pas voulu, bégaya-t-il.

Ron lui tapota l'épaule.

- Il a tiré lui-même, intervint-il. Venez !

Lofty se laissa entraîner par l'épaule. Les quatre Tziganes consentirent à s'écarter pour livrer passage. Meech prit la tête. Larry Randall ferma la marche. Il se pencha pour ramasser l'arme dans la main du chef mort. Ron s'était emparé du foudroyeur de Lag-Garmoth.

Personne ne leur barra le chemin. En quelques minutes, Meech les conduisit au hangar. Ils montèrent à bord du vaisseau de secours. Meech prit lui-même le volant. Il eut besoin de deux secondes pour trouver le bouton d'ouverture du sas. Il l'actionna et le sas laissa passer l'engin, qui s'enfonça lentement dans la nuit.

Le sergent demeura silencieux, jusqu'à ce qu'ils aient laissé le campement tzigane loin derrière eux. Il raconta ensuite les événements. Il fournit une description détaillée des machines destinées à traiter l'espèce d'aérosol qui précipitait tout un monde dans la maladie et la misère. Il les avait entrevues dans son action pour libérer ses camarades.

Meech dirigea leur engin vers l'est, par-delà la côte. Les ondes qu'il avait captées, en descendant par l'anti-grav, lui avaient indiqué que les Terriens s'apprêtaient à atterrir très loin à l'orient.

Le *Vondar* était paré au décollage, lorsque le vaisseau de secours fut aperçu sur les écrans. Meech Hannigan s'était annoncé en temps voulu. Gerry Montini attendit, bien qu'il eût volontiers quitté au plus vite cette mystérieuse planète.

Les quatre fugitifs furent recueillis à bord. Gerry expliqua qu'ils avaient été contraints par un tir nourri des Tziganes d'éviter le continent occidental. Il rapporta aussi qu'une petite équipe de spécialistes y avait été expédiée. Une mousse verte en recouvrait toute la surface. Les spores en étaient nutritives. Les biologistes avaient aussi découvert que cette mousse était relativement récente. Elle devait donc provenir d'un autre univers.

Vingt-quatre heures plus tard, Terra était informée. Les Azgons périraient si on ne les évacuait pas immédiatement. La planète n'étant habitée que par deux millions d'âmes, cela ne posait pas un problème

insurmontable à la flotte terrienne. On s'attela aussitôt à cette tâche.

Si Ron et son équipe n'avait pas pris trop de poids, cela était dû au fait que la colonie tzigane s'était pas trouvée en terrain marécageux» où l'humidité intense entraînait le dépérissement des spores. D'autre part, les appareils de captage installés vraisemblablement en dehors du marais avaient retenu la substance et l'avaient conduite aux machines de transformation.

Quelques heures plus tard, l'évacuation d'Angola battait son plein. Les Tziganes furent bien contents qu'une flotte terrienne et arkonide bien supérieure en nombre les laissât en paix.

Mais la paix que l'on avait cru rétablie après la mort de Cardif, l'usurpateur, n'était décidément pas près de s'installer dans l'univers.

CHAPITRE XI

La flotte d'intervention de Rhodan évoluait autour du système azgonien à grande distance. L'Administrateur en personne se trouvait à bord du *Sirius*, un croiseur de la classe solaire. A ses côtés voyageaient aussi Reginald Bull et quelques mutants. La dernière mise au point eut lieu de façon à ce que les commandants des autres vaisseaux pussent y participer.

Le regard de Rhodan passa en revue tous les écrans. Le colonel Claudrin, commandant du *Duc-de-Fer*, eut un sourire plein d'assurance.

L'Administrateur toussota.

— Ne soyez pas trop optimiste, Claudrin, l'avertit-il d'une voix particulièrement sérieuse. Plus que notre supériorité matérielle, notre savoir-faire et notre logique décideront de l'issue du combat. Nous avons affaire à un adversaire dont le cerveau positronique est de loin avantagé par rapport au nôtre. Si nous commettons la moindre erreur, tout aura été vain. Je le répète encore une fois, afin que tout le monde comprenne : une race éteinte, sans toute des Sauriens, vivait sur la planète Mécanica, à plus de cinquante mille années-lumière du groupe M-13. Leur métabolisme se différenciait du nôtre de manière surprenante. Ils n'absorbaient pas de nourriture au sens où nous l'entendons, mais se nourrissaient de spores, qu'ils aspiraient par les

poumons et la respiration de la peau.

« Pour disposer de ces spores en quantité suffisante, ils expédièrent des vaisseaux-robots, au nombre de trois : le *Scout* devait rechercher des univers appropriés ; le vaisseau ensementeur, avec les spores d'ensemencement à son bord ; enfin, l'astronef, encore inconnu, chargé de la récolte. Nous avons pu retrouver les deux premiers, et les mettre hors d'état de nuire. Nous attendons désormais l'apparition du vaisseau-récolte. Si nous avons correctement réaménagé la station de signaux de repérage de la planète Mécanica, et si nous avons envoyé les ondes émettrices justes, celui-ci doit se trouver actuellement à proximité d'Azgola. »

Rhodan marqua un temps d'arrêt. Il savait que ses hommes attendaient l'ordre d'intervention, mais le moment n'était pas encore venu.

— Les Sauriens, peut-être déjà éteints depuis plusieurs millénaires, établirent une gigantesque civilisation de robots. L'héritage en sont les trois vaisseaux. Nous avons détruit les deux plus importants et ainsi écarté le danger d'une contamination. Nous devons nous occuper du vaisseau-récolte, afin d'éliminer tout dommage ultérieur.

Lorsque Rhodan eut ensuite résumé les effets néfastes de la mousse nutritive, l'un des commandants fit une légère grimace. L'Administrateur éleva la voix pour continuer sa mise au point :

- Les équipes de savants arkonides ont commis l'imprudence de ramener des échantillons sur Arkon II, et les effets commencent à s'y faire sentir.
- Doit-il être évacué ? demanda Claudrin de sa voix de stentor.
- Impossible, refusa Rhodan. Arkon II est bien trop important pour l'empire arkonide.

Puis il ajouta :

- Nous ignorons comment l'on récolte ces spores, comment on les utilise de manière rationnelle. Seul le troisième astronef pourra nous l'apprendre. C'est pourquoi nous sommes ici et attendons. Cependant, laissez-moi vous parler de la planète Mécanica. Nous l'avons située grâce à l'ordinateur-robot d'Arkon. Il a analysé les ondes envoyées par les deux premiers vaisseaux. C'est une planète aride et froide, mais la civilisation de robots installée par les Sauriens subsiste encore, du moins en

partie. De la station automatique, nous avons appelé le vaisseau-récolte, lequel attend Tordre de visiter telle ou telle planète. Nous lui avons communiqué les coordonnées d'Azgola. Dès qu'il arrive, la station doit être détruite. C'est votre mission, Claudrin ! Vous resterez sur Arkon III pour attendre mes instructions.

- Bien, sir, répondit Claudrin, dont l'esprit se trouvait à plusieurs années-lumière.
- D'autre part, nous avons obtenu sur Mécanique l'indication de la manière dont se nourrissaient les Sauriens et dont ils tiraient profit des spores. Dans des coupoles géantes, fabriquées en une matière semblable au verre, brûlaient des soleils artificiels. C'étaient leurs salles à manger, où l'on apportait les spores. Plus tard, lorsque la planète se refroidit, le vaisseau-récolte amenait le produit d'autres planètes. Quand un jour il vint à manquer, la race s'éteignit.
- Et ce vaisseau-récolte, demanda quelqu'un, pourquoi n'est-il plus intervenu ?
- Nous n'en savons rien. Peut-être un incident technique, peut-être le *Scout* n'a-t-il pas trouvé une planète appropriée. D'ailleurs, nous ignorons même si le vaisseau-récolte est à l'origine de la disparition de la race. Nous ne connaissons que très peu de faits. Mais une chose est certaine : nous devons trouver le troisième astronef pour sauver Arkon. Tel est le sens de cette intervention. Il s'agit de tromper un adversaire mort depuis longtemps, mais dont les héritiers continuent d'exister : les robots. Le vaisseau lui-même est un engin-robot. Son équipage, s'il en est un, également. Si nous parvenons à construire avec la rapidité suffisante une station émettrice sur Terra, et c'est ce que nous essayons de faire actuellement, nous pourrons le diriger où bon nous semble. Nous introduirons cette mousse nutritive dans notre alimentation.

Quelque chose remua à côté de Rhodan. Le mulot géant L'Emir était resté assis à l'arrière-plan. Il s'approcha.

- Quel en est le goût? questionna-t-il avec curiosité. Peut-on aussi en manger? Je ne respirerai pas ces parcelles !
- Comment peut-on être si vorace ! marmonna Reginald Bull dans son coin.

L'Emir leva un index menaçant à son égard. Tout autre commentaire devint superflu.

Rhodan proposa :

- Tu peux essayer, petit. Tu en auras bientôt l'occasion sur Azgola !

L'Emir fut effrayé.

Moi, sur Angola ? Mais plus personne n'y demeure...

- Précisément ! l'interrompit sèchement Rhodan. Avant que tu ne parles, laisse-moi t'expliquer mon plan. Alors, tu pourras émettre des objections, si tu en as encore envie. D'accord ?
- L'Emir ayant approuvé en silence, l'Administrateur continua son exposé.
- Le vaisseau-robot ne doit avoir aucun soupçon. C'est pourquoi aucune de nos unités ne se trouve à proximité immédiate. Les trois téléporteurs, L'Emir, Ras Tchubai et Tako Kakuta attendront sur Azgola l'ordre d'intervenir, retransmis par voie télépathique. C'est tout. Il ne nous reste plus qu'à espérer que l'adversaire se soit laissé berner, et va apparaître ici. Autrement...

Quelques minutes après, la liaison avec Atlan, qui d'Arkon aidait à l'opération, fut établie. Le visage de l'empereur arkonide était inquiet et paraissait porter les séquelles de l'insomnie.

- Quelle est la situation, Atlan ?
- Grave, Perry. J'ai dû isoler Arkon II et la placer sous quarantaine. Personne n'a le droit de quitter la planète. Cette mesure se fait déjà sentir, car cette planète est le centre de notre industrie et de notre commerce. Nous avons cependant pu éviter la panique. Les médecins tentent de supprimer l'obésité persistante et de neutraliser l'alimentation par respiration forcée des spores. Ils sont malgré tout parvenus à un certain résultat. L'engraissement progresse désormais plus lentement.
- Parfait, se réjouit Rhodan. Nous devons en finir avec ce vaisseau-récolte. Lui seul peut nous sauver. Une fois en possession des méthodes de récolte, Arkon est également sauvé. Ces spores pourraient bien se répandre comme une épidémie dans toute la galaxie. Si nous réussissons à nous emparer du vaisseau, nous pourrions toujours intervenir où cela est nécessaire.
- E > ois-je rester en contact permanent? demanda Atlan.
- Assurément, répondit l'Administrateur. Le risque d'être entendu est nul, puisque les robots ne réagissent qu'à certains codes. Nous les imiterons, dès qu'il arrivera... si tout va bien.

- Oui, fit Atlan, l'air sombre. Si tout va bien.

Le prochain contact radio fut pour la Terre. Les techniciens, chargés de la construction de l'émetteur spécial, promirent de livrer l'appareil dans la semaine même. Les données recueillies sur la planète Mécanica leur suffisaient amplement.

Lorsque tout fut terminé, Rhodan émit un soupir de soulagement. Il dit :

Nous n'avons plus rien d'autre à faire qu'attendre, en espérant que sur Terre ils auront besoin de moins de temps que le vaisseau- récolte pour parvenir ici. Un délai de trois jours ne compte pas, étant donné qu'il faut le même temps à l'astronef pour arriver. (Il regarda Bull d'un air pensif.) Voudrais-tu prier, demanda- t-il, le commandant du *Sinus* de s'approcher d'Azgola à une distance de vingt mille kilomètres? Je serai dans cinq minutes au central.

Bully se leva et lança à L'Emir un coup d'œil rapide.

- Déjà ? se contenta-t-il de dire.

Rhodan fit signe que oui.

- Nous ne devons pas attendre davantage, expliqua-t-il. Dès que le vaisseau-récolte arrive, c'est trop tard. Il ne doit remarquer en aucun cas la présence d'astronefs étrangers.

Bully partit. L'Emir, le téléporteur africain Ras Tchubai et son collègue japonais Tako Kakuta, ne semblaient pas particulièrement apprécier leur mission. Un silence pesant régnait. Us n'avaient jamais vécu encore pareille situation : rester sur une planète, sans avoir besoin de nourriture, et en grossissant constamment.

Rhodan avait affirmé au mulot qu'il n'aurait plus besoin de se bourrer de carottes, ce qui avait profondément inquiété ce dernier.

- Hmm, avait répondu L'Emir, plein de scepticisme. Au moins les carottes ne font pas grossir. (En même temps, il avait contemplé le Japonais d'un regard amusé, et lui avait déclaré :)
- Je suis impatient de voir l'allure de Tako, quand il aura grossi. Cela ne lui fera pas de mal.
- A aucun d'entre vous, l'avait rassuré Rhodan. Nous

possédons suffisamment de médicaments pour ensuite vous faire retrouver la ligne.

Les trois téléporteurs firent les dernières mises au point. Rhodan nomma L'Emir chef de l'expédition, dont le but était limpide : ramener sans encombre le vaisseau-récolte sur Arkon, après sa capture.

La question était seulement de savoir si cet astronef viendrait.

Une téléportation ne fut pas nécessaire. Lorsque le *Sirius* se trouva à vingt mille kilomètres d'Azgola, Rhodan fit affréter un des Gazelle. Ces engins de reconnaissance rapides et très maniables avaient la forme d'un disque et disparaîtraient sans laisser de trace, lors de la venue du vaisseau-récolte.

- Il vous déposera quelque part sur Azgola, communiqua Rhodan à ses trois mutants. Sur Azgola même, vous serez libres de vos déplacements, puisque la planète est désormais déserte. Cherchez-vous une bonne cachette, par exemple, dans la ville de Timpik. Dès que l'astronef apparaît, Mercant entre en contact télépathique avec vous. Ou Betty Toufry, s'il n'y parvient pas. Suivez exactement mes instructions. Est-ce clair, L'Emir?

Le mulot géant approuva avec réticence.

- Bon. Et n'oublie pas, poursuivit Rhodan, que le robot qui commande au navire-récolte agit selon les ordres d'une race éteinte, c'est-à-dire d'après des données. Nous ignorons ses réactions, s'il apprend que ses maîtres sont morts depuis longtemps et que sa mission n'a plus de signification. Peut-être tentera-t-il de nous attaquer, si nous lui en laissons le temps. Peut-être aussi s'anéantira-t-il de lui-même, et ce serait le pire. Il ne doit donc jamais apprendre qu'il a des adversaires. Et si jamais il s'en rend compte, il faut le mettre hors d'état de nuire à la seconde même. Ce serait alors une intervention éclair. En tout cas tout le monde ignore la partie de l'univers où il attend ses ordres, ce qui complique encore davantage la situation.
- Niais il a pourtant reçu l'ordre ? intervint L'Emir.
- De Mécanica, si nous avons calculé juste. Il est vrai que nous avons obtenu confirmation. Il devrait par conséquent être déjà en route.

Le Gazelle était prêt au départ. Un jeune lieutenant arriva et déclara :

- Vaisseau de reconnaissance G-7 prêt à partir, sir !
- Merci, répondit Rhodan, avec un sourire furtif. Vous déposez où vous voulez le commando d'intervention. L'endroit importe peu, seulement le temps ! Il vous faut être de retour aussi vite que possible et rester le moins longtemps sur Azgola. Nous attendrons ici votre venue, ensuite le *Sirius* reprendra immédiatement son ancienne position.

Les trois mutants prirent congé de Rhodan et grimpèrent dans le Gazelle. Aucun d'eux ne se sentait à son aise» mais aucun ne l'osait avouer.

Sur l'écran, Azgola parut à Rhodan quelque peu semblable à la Terre, seulement un peu plus réduite de dimensions. D'ailleurs, les conditions de vie n'en différaient guère. De plus, sa taille était à peu près celle de Mars. Sa surface consistait en de vastes océans sans îles et d'immenses continents. Le sol était recouvert en majorité de forêts, traversées par de larges fleuves. Mais il existait aussi de lointaines steppes et des montagnes isolées, entrecoupées de plateaux désolés.

A peine vingt minutes plus tard, le Gazelle était de retour.

— Les passagers ont été déposés, annonça le lieutenant.

Rhodan regarda Bully» debout près des commandes. Il opina de la tête et s'en alla sans mot dire.

Bully aspira profondément l'air. Son visage était grave, car malgré ses disputes devenues presque légendaires avec L'Emir, personne n'ignorait la profonde amitié qui les unissait. Il s'inquiétait pour le mulot.

Quelques secondes plus tard, la planète disparut de l'écran... une planète où seuls trois êtres doués d'intelligence se trouvaient : deux hommes et un mulot géant.

Ils attendaient le vaisseau-récolte.

L'Emir regarda de tous côtés. Sa mine ne reflétait pas particulièrement l'enthousiasme. Ses compagnons aussi ne semblaient

pas très satisfaits de l'environnement. Le Gazelle les avait déposés sur un plateau aride, où les racines même de la fameuse mousse n'avaient pu trouver place. Tout n'était que roches dénudées. Au loin se dressaient les sommets bleuâtres d'une chaîne de montagnes dans un ciel couvert.

- Nous ne resterons pas là, gémit L'Emir. S'il pleut, ma fourrure sera trempée. D'ailleurs, nous n'avons aucune couverture, en cas d'arrivée du navire spatial.
- Nous pouvons choisir où rester, lui rappela Ras.
- Si l'endroit ne nous sied pas, continuons notre chemin.
- Il est bon de marcher, ajouta Tako avec un doux sourire. Quel point choisissons-nous ?

Etant donné qu'ils ne connaissaient pas la planète Azgola, ils devaient se contenter d'une téléportation à vue. Us cherchèrent donc un point visible, se dématérialisèrent et furent en quelques secondes là où ils avaient voulu. De cette manière» ils pouvaient ainsi franchir tout l'espace de la planète.

Ras contempla les lointaines montagnes, mais L'Emir hocha la tête.

- J'en ai assez, dit-il, du moins pour le moment, des montagnes. Voyons un peu la plaine. Jusqu'à l'inclinaison, ce n'est pas loin. Allons à pied.

Ils parcoururent la brève distance les séparant de l'endroit où le plateau s'affaissait, laissant la place à une vaste plaine. La pente était recouverte d'éboulis. Des arbres rabougris servaient ça et là de décor pour ce paysage de haute montagne, aride et désolé.

- Là en bas, coule un fleuve, annonça Tako, pointant son doigt vers la plaine. Il serpente au milieu d'une forêt vierge impénétrable. Je ne vois rien d'autre que de la forêt.
- Au milieu du fleuve il y a une île, déclara Ras, montrant à peu près la direction. Personne ne nous y découvrirait, et c'est également plus agréable qu'en haut dans la montagne. Nous pouvons y faire un feu, au cas où nous aurions froid la nuit.

L'Emir ricana, en se préparant au saut.

- Bon, l'île... Qui est le premier là-bas?

La téléportation était une activité nécessitant

une grande concentration. Une partie inexploitée du cerveau humain devait être mise en fonction. Au début, cela était très difficile mais, actuellement, accompli sans danger.

Rien d'étonnant donc que les deux autres réagissent aussitôt à l'invitation de L'Emir. Niais ce fut celui-ci qui se rematérialisa le premier sur l'île. Il se rendit vite compte qu'il était suspendu à une branche, à vingt mètres au-dessus du sol recouvert de mousse. Les deux amis atterrirent sans dommages, bien que L'Emir ait dû empêcher une chute trop brutale de Ras à l'aide de facultés secondes, à savoir les facultés télékinésiques. Grâce à celles-ci, il s'était emparé du cerveau de l'Africain, afin de lui porter assistance.

Tako contempla la mousse, le front plissé, et vit qu'il s'agissait de la fameuse matière. Tous les trois constatèrent avec étonnement que leur appétit avait disparu. Pourtant celui de L'Emir et de Ras était légendaire.

Le fleuve charriait des eaux fraîches et claires. Us prirent un bain réconfortant, décidés à rester sur l'île. La planète étant inhabitée, ils n'avaient pas emporté d'armes. Mais ils ne possédaient aucun équipement non plus, pas de vivres et aucun émetteur. Ce dernier n'aurait pu être utilisé sur le vaisseau-récolte.

Par voie télépathique, L'Emir avertit qu'ils étaient à bon port.

Ils se turent, profitant du spectacle du soleil couchant. La planète Azgo disparaissait derrière la voûte verte de feuillage de la forêt vierge, qui semblait se perdre au-delà du fleuve. L'obscurité arriva vite, et seules quelques rares étoiles brillaient au firmament. Le ciel était en effet quelque peu couvert.

— C'est beau, s'enthousiasma Ras.

Ils essayèrent de s'endormir.

Au milieu de la nuit, L'Emir fut cependant réveillé par la pluie. Il pensa que la mousse grandirait de plus belle, et il eut peur.

Il lui fallut au moins deux minutes pour s'accoutumer à l'obscurité. Ras et Tako dormaient paisiblement à leur place. La pluie ne semblait pas les troubler. Il faisait toujours la même chaleur.

« Les Azgûns auraient-ils laissé quelque abri dans leur capitale, une tente, des couvertures ? » songea le mulot par-devers lui.

Il savait sur quel continent le Gazelle les avait déposés. Jusqu'à la cité oubliée, il fallait parcourir au moins deux mille kilomètres. Bien sûr, il ne la trouverait pas immédiatement, mais il s'en moquait.

Il se concentra et se désintégra. Quand il put à nouveau voir, il se tenait au milieu d'une vaste plaine, dans l'herbe haute qu'entrecoupait de la mousse. Deux autres bonds dans les airs l'amènèrent à la mer, et il lui fut ensuite aisé de découvrir la ville. Il se félicita d'avoir observé minutieusement la surface d* Azgola du haut de leur engin spatial.

Une cité morte est un des phénomènes les plus étranges que l'on puisse entrevoir, et cela pour des motifs psychologiques : une ville signifie en principe la vie, un trafic intense et une grande animation. On ne saurait l'apprécier autrement. Même la nuit, on rencontre des voitures ou des personnes qui rentrent tard. Mais dans une agglomération désertée, l'on se sent comme exposé et abandonné.

L'Emir demeura immobile, cherchant à goûter le calme étrange qui enveloppait les murs de Timpik. Dans la forêt, sur l'île ou dans la plaine, ce calme ne l'avait pas étonné. Mais ici...

Les magasins étaient alignés. Dans certains, l'on avait tout emporté, mais dans d'autres, le désordre permettait de conclure que seul l'essentiel avait été emmené. Il y avait aussi des bris de glace et des boutiques pillées.

L'Emir remarqua enfin le grand magasin qu'il cherchait. Il escalada les quatre étages et aperçut enfin ce qu'il voulait. Il en fit un grand paquet.

A présent qu'il connaissait la direction, il put se retéléporter au campement en un seul bond.

Tako et Ras, bien que trempés jusqu'aux os, dormaient comme des bienheureux. Mais il avait cessé de pleuvoir, et si le lendemain, comme le laissaient espérer quelques étoiles dans le firmament, le soleil brillait, tout serait pour le mieux.

L'Emir s'allongea sur son paquet et s'accorda quelques heures d'un solide repos. En s'endormant, il oublia le vaisseau-récolte.

Mais Rhodan ne l'avait pas oublié.

Après s'être assuré du bon déroulement du débarquement sur Azgola des trois mutants, lui aussi avait dormi quelques heures. Eveillé, il entra en contact avec différentes unités, conversant avec les commandants, les conjurant de ne pas faiblir dans leur vigilance. Les détecteurs étaient constamment en marche, car il était admis que le vaisseau-récolte arriverait par hyperbonds dans l'espace.

Atlan ne rapporta rien de nouveau. La situation était sérieuse sur Arkon II, mais la catastrophe avait pu être évitée. Au commencement, les Arkonides avaient considérablement engraisé, mais ensuite, le processus inexorable s'était ralenti. Une amélioration sur le plan économique se faisait sentir, étant donné que les produits alimentaires n'avaient plus besoin d'être acheminés sur Arkon II. E>e cette façon, la quarantaine était applicable à cent pour cent. Rhodan promit à Atlan de l'informer immédiatement de l'arrivée du vaisseau-récolte.

Un deuxième appel radio fut pour le colonel Claudrin. L'Epsalien s'entraînait à la patience.

Certes, sa voix n'avait rien perdu de son timbre puissant, mais elle dénotait une grande quiétude. Il connaissait finalement la planète Mécanica, pour l'avoir explorée avec Rhodan. Cela faciliterait sa deuxième expédition. Sa mission était simple et claire, elle consistait en la destruction de l'émetteur automatique, pour que le vaisseau-récolte ne reçoive plus jamais d'instructions de la part de la race disparue.

- Vous n'avez plus qu'à attendre, ordonna l'Administrateur.

Après les entretiens, Rhodan rencontra Bully au central. Puis vinrent John Marshall et Betty Toufry. Us avaient capté l'ordre, transmis par télépathie, de rejoindre leur chef.

- Que font nos trois envoyés à Azgola ? demanda celui-ci.

Marshall perçut une hésitation dans la voix de Betty, lorsqu'elle répondit :

— Ils prennent des vacances, sir.

Rhodan la contempla incrédule.

- Que racontez-vous ?

La mutante ne put que confirmer. Elle avait l'air légèrement embarrassée. Bully dressa l'oreille.

- Oui, c'est du moins ainsi que L'Emir s'est exprimé. Il a ramené de la ville évacuée une grande tente et un canoë. Il rame toute la journée sur le fleuve et explore avec la contrée. Il ne pense presque plus au vaisseau-récolte.
- Bon, fit Rhodan, fixant d'un air songeur les appareils de guidage du croiseur, comme pour y déceler une réponse. C'est ainsi qu'il agit?
- Vous ne pouvez le lui reprocher, sir, intervint Betty, laquelle semblait avoir un faible pour le mulot. Il a seulement pour ordre d'attendre d'autres instructions. Je garde le contact avec lui. Aussitôt la venue de l'astronef robot, il interrompra ses vacances.
- Je le lui conseillerais, grommela Rhodan. Et qu'en pensent ses deux acolytes ?

Betty eut un sourire ironique.

- Ils disent que L'Emir a raison. Qu'ils restent assis à ne rien faire, ou qu'ils prennent un peu d'exercice, le résultat est le même. Ils estiment d'ailleurs qu'un peu de mouvement leur est profitable...
- Quel filou, explosa Bully. Nous errons dans l'espace, transpirant d'inquiétude, tandis qu'il joue les Robinson Crusoe et se repose...

Mais Rhodan fut soudain d'un avis contraire.

- A ta place, je n'envierais pas L'Emir. Laisse-le profiter du premier jour, car, le deuxième, viendront les soucis. Sans parler du troisième.

Betty fut heureuse de la compréhension de Rhodan. Elle n'ignorait pas qu'en réalité, celui-ci avait bien d'autres préoccupations.

Le vaisseau-récolte !

Si le robot actionnait l'arme narcotique, il pourrait peut-être leur échapper, et il serait pratiquement impossible de le retrouver.

- Ce n'est pas ce que je voulais dire! se défendit Bully, vexé.

Rhodan retrouva le sourire et expliqua :

- Je sais, En fait, ce n'est même pas le prélassement de L'Emir qui m'énervé, mais l'attente. Je crains que nous devions avoir de la patience, beaucoup de patience peut-être.

CHAPITRE XII

Le vaisseau se hâtait droit vers son but.

Il avait l'aspect d'un immense cylindre, de cinq cents mètres de diamètre et de deux kilomètres de long. Son pourtour brillait d'un éclat argenté. Aucune ouverture n'était visible. A certains endroits se trouvaient de fines charnières, qui laissaient ainsi supposer l'existence de mécanismes automatiques. Peut-être des armes?

C'était un vieil astronef. La coque montrait de nombreuses nervures, causées par des éclats de météorites. A l'arrière, les couleurs s'étaient assombries, comme si un puissant rayon énergétique avait chauffé à blanc cette partie.

Le central de commandes ne rappelait rien de ce que les hommes connaissaient. Les commandes habituelles manquaient, et il eût été vain de vouloir influencer sur le cours de l'engin. La majeure partie de l'espace était occupée par une structure complexe, que l'on aurait pu, après quelque réflexion, déterminer comme étant un robot à positrons. On ne pouvait le manipuler, car il possédait son propre centre de décision. A l'extrémité supérieure de son coffrage, débouchait un câble épais.

Il menait directement à la station radio.

Celle-ci était donc à la fois récepteur et transmetteur d'ordres.

Il y avait des couloirs et des cabines, mais personne n'aurait pu établir leur utilité. Peut-être des techniciens de la race depuis longtemps éteinte accompagnaient-ils de temps à autre le robot, lorsqu'il partait pour la récolte.

La plus grande partie de l'astronef était cependant composée de pièces éclairées par des soleils artificiels. Elles étaient vides. Leur atmosphère était constamment renouvelée par des appareils fonctionnant impeccablement. Aux plafonds, se trouvaient des ouvertures en forme d'entonnoir, qui s'achevaient sur des conduites étroites, se rejoignant finalement en un endroit. De là, un tuyau partait vers la partie supérieure du navire. Un sas métallique rond le séparait du vide.

Tout le reste n'était que machinerie, fonctionnant automatiquement sous les ordres de l'ordinateur commandant au vaisseau.

Celui-ci était un « être » cybernétique.

Il avait reçu l'ordre, calculé la position fournie, qu'il avait retransmise au mécanisme de transition dans l'espace. Celle-ci pouvait atteindre cent années-lumière. Entre les différents bonds, des temps de calcul étaient nécessaires. Mais la mission n'avait rien d'urgent. La récolte était mûre, elle ne pourrait pas. Elle pouvait attendre.

Lui, Robotax III, avait dû cette fois attendre longtemps.

Peut-être la panne de l'installation émettrice était-elle responsable, ou bien Robotax I et II. Ce dernier n'avait sans doute pas découvert une planète appropriée. Mais pourquoi s'étaient-ils tus si longtemps ? S'ils avaient eu des difficultés, ils l'auraient renvoyé. Mais ils ne l'avaient pas fait. Ils ne s'étaient même pas manifestés.

Enfin un monde nouveau avait été choisi. Le navire-semences avait accompli tout un travail, et la récolte attendait.

C'est du moins ce qu'avait annoncé le bref message sur ondes.

Lui, Robotax III, s'était mis en route.

La distance était longue de l'espace sans étoiles jusqu'en bordure de

la Voie lactée, mais bientôt elle serait parcourue.

Encore quatre transitions.

Bientôt...

Tout au bord du fleuve paisible, L'Emir trônait sur une pierre plate, et regardait avec mélancolie les flots s'écouler paresseusement.

Parfois, presque automatiquement, il palpa ses jambes, ses bras, et son ventre velu. Aucun doute. Il avait grossi, considérablement même.

Ras était étendu quelques mètres plus loin, dans l'éclat du soleil couchant et dormait. Il était devenu trop paresseux pour entretenir le feu. Lui aussi avait grossi et sentait dans la région stomacale des tiraillements presque douloureux. Cela lui rappelait la sensation de faim, mais il était rassasié. Il n'aurait pu désormais avaler le moindre morceau.

Il est inutile de décrire Pétat de Tako. Il ne se distinguait en rien de celui des deux autres, seulement, chez lui, l'augmentation de poids était moins apparente.

- Le vaisseau-récolte n'arrive toujours pas ? grommela Ras, en se retournant. Je ne tiendrai pas davantage.

L'Emir, lequel venait de s'entretenir une demi-heure durant, par voie télépathique, avec Betty, hochait la tête.

- Personne ne sait. Nous n'avons qu'à attendre. Et si nous éclatons!...
- Cela va bientôt t'arriver, murmura Tako avec flegme. Si la petite Betty te voyait...

Soudain, le mulot ferma les yeux et écouta en lui-même. Les deux amis restèrent silencieux et sans bouger. Us savaient que L'Emir avait reçu des ondes télépathiques du *Sirius* et avait pris contact. C'était un changement appréciable dans leur monotone existence, d'autant plus que cela pouvait enfin apporter la nouvelle tant attendue. Ils en avaient plus qu'assez de leurs « vacances », et, depuis deux jours, le canoë était demeuré à sa place.

L'Emir hochait plusieurs fois la tête, de manière approbatrice, et

adressa à ses deux compagnons un regard triomphal. Même sa dent de rongeur apparut un moment, ce qui était le signe d'une excellente humeur. Mais ce fut pour disparaître peu après.

- Si longtemps encore ? pépia le mulot géant, ne parvenant pas à cacher sa désillusion. Trois jours ?

Tako et Ras, qui, naturellement, ne pouvaient percevoir le dialogue intérieur, se morfondaient d'impatience. Les brèves remarques de L'Emir ne leur permettaient aucune conclusion.

Enfin le mulot se détendit, se laissant retomber doucement.

- Eh bien? le pressa Ras avec impatience. Combien de temps devons-nous moisir encore ?
- Le vaisseau-récolte a été localisé, expliqua le mulot géant en toute quiétude. Il s'est rematérialisé juste en bordure du système, et s'apprête à y pénétrer. Il ne doit pas nous remarquer. Donc, nous prolongeons nos vacances.
- Le vaisseau ! s'écria Ras. Il est donc venu ?
- Qu'y a-t-il d'étonnant à cela ? demanda L'Emir. Nous sommes là parce qu'il devait venir.

Mais cela m'énervé de ne pouvoir encore agir. Il faut pourtant bien que nous découvriions comment il récolte les spores. Nul ne sait combien de temps ça dure, mais nous devons compter au moins trois jours. Ensuite, nous recevrons de nouvelles instructions. (Il soupira.) Donc, pendant ces trois jours, nous pouvons encore grossir. Bully va mourir de rire, quand il me verra.

Ras dit avec sérieux :

- Il n'a aucune raison. Et s'il rit, il verra ce qu'il verra.
- Exactement ! confirma Tako, laconiquement. Quand sera-t-il ici ?

Marshall dit que, s'il maintenait sa vitesse, il pourrait atteindre Azgola dans quatre heures. Il volait avec d'innnfinies précautions, et seulement à une vitesse extraordinairement modérée. Autre chose : le vaisseau en provenance de la Terre était arrivé avec l'émetteur spécial. Aucune occasion n'avait encore été donnée de l'essayer. La première serait leur intervention.

- Jolies perspectives, commenta le Japonais, sarcastique.

L'Emir ferma les yeux.

- Quant à moi, je vais encore faire un somme. Je ne crois pas que nous en aurons la possibilité après. Dans quatre heures, la chasse commence.

Les heures passèrent et l'obscurité s'étendit rapidement sur la planète. Par bonheur, les nuages avaient disparu, mais il y avait malheureusement peu d'étoiles dans le ciel. Ici, en bordure de la Voie lactée, l'énorme différence se manifestait, entre l'amoncellement de planètes au centre du système, et le sombre néant de la nuit éternelle. Certes, il y avait bien des étoiles au firmament, mais la plupart étaient non des soleils isolés, mais des mondes, des spirales lointaines, envoyant leur faible lueur par-delà des millions d'années-lumière.

Lorsque L'Emir se réveilla, ce ne fut point par hasard. Des impulsions martelaient incessamment son subconscient, troublant la paix du sommeil. Enfin, il comprit qu'on l'appelait.

- L'Emir, manifeste-toi, ici Betty !

Le mulot géant se redressa. A ses côtés dormaient Ras et Tako. Tous deux ne remarquèrent rien, puisqu'ils ne pouvaient recevoir d'ondes télépathiques.

- Oui, qu'y a-t-il? Je dormais.
- Ecoute, L'Emir. Le vaisseau-récolte a atteint la planète et commence à évoluer autour à faible hauteur. Nous ne pouvons rien observer, puisque nous sommes trop loin, et devons nous fier aux calculs de coordonnées. Il se trouve actuellement du côté où il fait jour. Sans doute a-t-il déjà commencé la récolte.
- Nous allons y assister.
- Mais prudence ! Il ne doit rien remarquer de votre présence !
- Pourquoi pas ? se plaignit L'Emir. Le robot qui conduit le vaisseau doit bien penser que la planète est habitée. Mais il ignore comment ils sont. J'estime que cela ne représente aucun danger, s'il dénote notre présence.
- Il ne s'agit pas de cela, l'avertit Betty. Il ne doit en aucun cas se rendre compte que vous êtes des téléporteurs. Cela le rendrait méfiant. Quel serait le résultat, s'il changeait soudain d'avis, disparaissant pour toujours?
- C'est vrai, admit L'Emir. Il serait bon de garder le contact, Betty. Je te parlerai dès que le vaisseau sera en vue.

Puis il alla vers Tako et Ras pour les tirer brutalement de leur sommeil, en donnant un coup dans les côtes du premier, et en tirant le second par les cheveux.

Ils discutèrent de la situation et prirent congé de leur île. Us se tinrent par la main, et atterrirent d'abord dans la ville. Ensuite, ne connaissant plus le trajet, ils se contentèrent de bonds plus restreints, afin d'éviter le risque d'une chute en un lieu ignoré. Us se hâtaient vers le soleil, et la clarté augmenta rapidement. Parvenus au sommet d'une montagne de quatre mille mètres, ils avaient enfin atteint leur but.

Le sommet était un petit plateau, parsemé de nombreux éboulis, pouvant servir d'excellentes caches. On jouissait d'un merveilleux panorama de tous côtés, notamment vers le haut.

— Le voilà ! s'écria L'Emir, s'abritant involontairement à l'ombre d'une paroi abrupte. Une carcasse immense... !

Haut au-dessus de leur tête, un engin aux contours puissants planait dans les airs. L'on ne remarquait pas de réacteurs, et pourtant le vaisseau continuait d'avancer lentement et tranquillement, comme en état d'apesanteur.

Sous le ventre du navire étincelaient des champs énergétiques, du moins semblaient-ils ainsi. Ils tournaient en cercle et brisaient l'éclat argenté du navire, là où ils étaient en marche. C'est de cette manière qu'ils étaient repérables. Il en existait huit, placés, tels d'énormes entonnoirs, sous la coque du navire, et le téléguidaient.

- Des bouches d'aspiration, chuchota Ras. Il aspire avec toutes les spores présentes dans l'air. Tout à fait simple, quand on y pense.
- Bon, et comment ces champs énergétiques fonctionnent-ils? s'enquit le mulot, toujours empressé de rapporter le maximum d'informations à Rhodan.

Ras haussa les épaules.

- Nous ne pouvons qu'émettre des suppositions, se défendit-il. L'air absorbé est filtré, et rejeté par le haut. Les spores restent et sont rassemblées. Sur le fonctionnement exact, je n'en sais pas plus que vous. Peut-être une sorte de magnétisme.

- Je ne pense pas, répondit Tako avec un sourire et en contemplant attentivement l'immense vaisseau. Mais les spores ont un certain rayonnement cellulaire. Le système absorbant peut être élaboré en fonction de cela. Les champs énergétiques peuvent être activés par une force identique à celle des spores. Ils se comportent avec elles comme un aimant avec du fer. Ce pourrait être la solution.

Il ne se doutait pas à quel point il était proche de la vérité.

- Stupide ! trancha L'Emir un peu trop rapidement. (A ce moment même, il capta un message de Betty, lui annonçant que, sur le *Sirius*, on en était arrivé à peu près aux mêmes conclusions. Prudemment, il ne mentionna pas ce fait nouveau, mais se contenta d'ajouter, plus humble :) Mais possible, tout de même.
- Ce n'est pas si insensé, l'informa le Japonais. Un système semblable existait déjà il y a cent ans pour la récolte du café. Les grains mûrs étaient chargés électrostatiquement et aspirés par des aimants. Pourquoi les Sauriens n'auraient-ils pas eu la même idée ?

Le vaisseau-récolte s'était quelque peu éloigné pour revenir ensuite après un ample demi- tour. Les huit bouches aspirantes étincelaient toujours sous sa coque puissante.

- Le mieux serait, pour moi, dit soudain l'Emir, de sauter dans l'appareil et d'en examiner l'installation.
- Nous en aurons bientôt l'occasion, répliqua Ras. Et, pour dire la vérité, je ne suis pas tellement pressé.
- Mais moi, si ! Je ne veux pas continuer à grossir !

Ras le contempla à la dérobée, avant de lever les yeux vers le navire.

- Cela m'étonnerait que tu puisses encore forcer, émit-il, en guise de constatation. Tu as l'air d'une sangsue bien repue !

L'Emir ne répondit pas. Mais, dans son for intérieur, il jura abondamment. Betty s'effraya de l'horrible vocabulaire de son petit ami, ordinairement si paisible.

CHAPITRE XIII

Robotax III se matérialisa exactement à l'endroit prévu.

Avec précaution et prudence, il fit pénétrer le navire dans le système solaire. La deuxième planète était son but.

Il ignorait le sentiment, mais était constitué de telle manière qu'il était capable de réflexion, lorsque les intérêts de ses constructeurs et maîtres entraient en ligne de compte. Et Robotax réfléchit profondément, afin de comprendre pourquoi on l'avait laissé si longtemps inactif.

Si ses détenteurs avaient trouvé une autre méthode, pour se nourrir sans son aide, il serait tout à fait illogique de l'envoyer alors en mission. D'autre part, il était tout aussi aberrant de l'avoir laissé attendre si longtemps, si semblable méthode n'avait été découverte. Dans l'un comme dans l'autre cas, il ne pouvait découvrir de réponse satisfaisante.

Robotax III constata que c'était une belle planète. Ainsi avait dû paraître la patrie de ses maîtres, autrefois, lorsqu'elle était encore tiède et fertile. Mais ensuite, le soleil était mort, et avec lui, les spores nourricières. En même temps, la civilisation des robots était née.

Il donna l'ordre à la gigantesque machinerie, qui se mit en marche, comme au bon vieux temps, où les récoltes étaient plus rapprochées. Tout l'intérieur du navire commença à vibrer et ronronner. Les champs d'attraction se mirent à émettre, afin d'activer le rayonnement des parcelles. Les bouches d'aspiration furent actionnées. le processus de récolte débutait.

Robotax III savait que son activité profitait aux habitants d'une certaine planète. S'il n'apparaissait plus, la race s'éteindrait. Car alors le processus d'engraissement ne s'arrêterait plus. Il ignorait que cette race avait déjà été évacuée.

Il s'aperçut néanmoins que la planète paraissait inhabitée. Il y avait des villes abandonnées, mais aucun être humain ou doué de raison. Ils avaient sans doute disparu, avant que le *Scout* n'arrive.

Mais peu lui importait. Il accomplirait sa mission. Tout le reste ne le regardait pas.

Les bouches d'aspiration opéraient sans difficulté, amenant les précieuses Spores dans le vaisseau. D'immenses filtres les captaient,

pour les envoyer dans les silos. Le liant s'écoulait par gouttes, conglomérant les parcelles. Sur le plancher du silo, une couche huileuse s'amoncela, qui s'épaissit au fur et à mesure. Les spores se transformèrent en une bouillie de haute concentration. Le contenu d'un seul silo pouvait des décennies durant nourrir la population d'une planète entière.

Robotax III ne connaissait pas l'aspect miraculeux de son activité. Il ne se doutait pas de la chance qu'il pourrait procurer à l'univers.

Les cercles qu'il décrivait s'agrandirent et les silos se remplissaient toujours davantage. L'atmosphère de la planète se purifiait de plus en plus.

Et en bas, à la surface de ladite planète, un phénomène étrange, qui parut au robot des plus naturels, mais moins aux observateurs invisibles, se produisit.

Le Sirius était approché jusqu'à une heure-lumière du système azgolien.

Rhodan se tenait sur le central et observait l'écran. Le fort agrandissement permettait d'entrevoir certains détails, mais l'importance de l'éloignement les rendait flous. Une heure- lumière !... Sans l'agrandissement, Azgola ressemblait à un point lumineux, comme toutes les autres étoiles.

Mais L'Emir était si proche qu'il semblait lui aussi se trouver dans le poste de commandes du *Sirius*.

— Vous suivez le vaisseau-récolte, communiqua Betty, en contact constant avec le mulot géant. Il lui faut un temps considérable pour récolter une étendue déterminée.

- Si cela continue, estime L'Emir, cela pourrait durer une semaine.
- Nous n'attendrons pas, répliqua Betty. L'émetteur spécial est prêt, nous allons l'actionner.
- La mousse se fane, s'étonna le mulot. Partout où le vaisseau est passé.
- Poursuis celui-ci, continua Betty, sur l'injonction de Rhodan, et tâche d'établir si le phénomène se maintient.

Trois heures plus tard, le rapport qui existait avec le passage de

l'astronef insolite était confirmé : là où il avait opéré, la mousse mourait.

Rhodan retransmit à L'Emir d'autres instructions, par l'intermédiaire de Betty. Il confirma qu'il devrait, avec son équipe, attendre effectivement trois jours, avant de rejoindre les autres sur Arkon II.

- Sur Arkon II ? s'étonna le mulot.

Exactement. Dès que je vous l'ordonnerai, vous vous rendrez sur le navire-récolte. Et avant même que je sache s'il obéit aux ordres de mon émetteur spécial. De méchantes surprises peuvent donc naître.

La mutante retransmettait tous ces dialogues et réponses.

— Je suis devenu trop gras pour m'énervier, rétorqua L'Emir. Mais il y a une chose que tu ne devrais pas oublier, Perry. Cinquante livres de plus, et nous ne pouvons plus sauter.

Un silence se produisit.

C'était un obstacle auquel Rhodan n'avait pas réfléchi. Certes le poids, en téléportation, ne jouait pas un grand rôle, mais la graisse ralentissait les réactions d'un individu. L'Emir avait raison. Aucun doute.

Ils fixèrent un compromis de deux jours. L'Administrateur leur conseilla de se maintenir dans la zone déjà récoltée. Us paraient de la sorte au danger.

Depuis près de trois jours déjà, le vaisseau-récolte poursuivait son activité. En tout lieu où il avait opéré, la mousse disparaissait, sans se reproduire.

Rien n'indiquait que le robot fleurait un piège. Il ramènerait l'astronef, une fois sa tâche achevée, sans autres instructions, sur Mécanica, pour y livrer le fruit de son travail.

L'émetteur spécial avait été construit sur Terra, exactement selon les données rassemblées sur Mécanica. La fréquence correspondait. Si tout se déroulait sans incident, le robot ne constaterait aucune différence. Il croirait que les ondes provenaient de cette dernière

planète, patrie des Sauriens, Il appliquerait les ordres sans résistance. du moins, c'est ce qu'espérait Rhodan.

Le dernier entretien avant l'intervention fut en même temps conduit par Betty et John Marshall, pour le compte de Rhodan.

- Je fais préparer l'émetteur, déclara Rhodan. Ce n'est que lorsque vous serez à bord du vaisseau-récolte que je le brancherai et tentera* d'entrer en contact avec le commandant robot. Entre-temps, vous mettez le canon à narcotiques hors d'état de nuire. Vous arrêtez aussi les commandes. En aucun cas, il ne doit nous échapper.

L'Emir se tourna vers ses compagnons, et leur fit part de ses inquiétudes :

- Le dernier saut de téléportation m'a semblé plus pénible. J'aimerais savoir combien nous allons encore attendre.

Ras lui exposa les mêmes préoccupations.

L'Emir reçut tout à coup de nouvelles impulsions télépathiques. C'était Betty.

- Attention, L'Emir ! Saut dans le vaisseau- récolte dans dix minutes exactement !
- Déjà? laissa-t-il échapper involontairement, tandis qu'il ne perdait pas de vue l'astronef, évoluant en cercles lents. Cela va marcher avec l'émetteur?
- Nous l'espérons seulement, répondît la télépathe. En cas de force majeure, Rhodan donne l'ordre de ressauter sur Azgola.
- Il n'en est pas question, protesta vivement le mulot. Nous capturerons le vaisseau, même si l'émetteur échoue.

Aucune désapprobation ne vint et le mulot, au plus profond de lui-même, fut extrêmement surpris. Rhodan leur laissait-il la décision ? Il n'avait guère le choix, s'il ne voulait pas perdre le vaisseau.

L'Emir regarda sa montre.

- Encore huit minutes, constata-t-il. Eh bien, bonne chance !
- De même ! lui fut-il répondu.

Une centaine de secondes avant leur saut, Betty intervint encore.

- Attention, L'Emir, Les armes automatiques de l'astronef robot doivent immédiatement être neutralisées. C'est un ordre pressant. Compris ?
- Nous le recevons dans notre propre intérêt, répliqua le mulot, consultant de nouveau l'heure.

Plus que cinquante secondes. Dix...

L'endroit où ils se tenaient était désormais désert. Seul un étincellement de l'air trahissait que trois êtres vivants avaient plongé dans la cinquième dimension. Mais cela, seulement pour une fraction de seconde.

Robotax III enregistra les secousses des structures spatiotemporelles avec un intérêt purement intellectuel, dans la mesure où un robot pouvait montrer quelque intérêt.

Elles étaient légères, et ne provenaient nullement de la transition d'un astronef. Mais étant donné que seul un vaisseau pouvait passer en transition, la cause demeurerait inconnue.

Plus de cinquante pour cent des spores à récolter dans l'atmosphère étaient transformées à l'intérieur en bouillie alimentaire. Les silos étaient à moitié remplis. La mission toucherait bientôt à sa fin.

Un signal s'alluma.

— Organes étrangers dans le vaisseau !

Robotax laissa la machinerie continuer son travail et donna l'alarme au central des armes. L'astronef se plaça en position de défense.

Cela ne s'était pas produit souvent dans le passé que des forces étrangères attaquent le navire, mais cela était arrivé.

Robotax se souvenait, et les événements de nombreuses heures réenfilèrent, en une fraction de seconde, devant ses cellules photo-électriques. Le *Scout* avait alors découvert un monde habité, et essayé d'entrer en contact avec lui. Mais le contact avait été refusé. Peu après, le navire-senseur était apparu, ignorant les signaux radio, et

avait semé la mousse. Puis il avait disparu. Robotax avait reçu ensuite l'ordre de se hâter sur les lieux, pour procéder à la récolte.

Mais l'accueil n'avait pas été des plus aimables. A peine avait-il commencé son activité, que, sans avertissement, toute une flotte de vaisseaux petits, mais fort maniables, avait fondu sur lui, ouvrant le feu. Plus d'un rayon énergétique avait atteint sa poupe, et l'auraient presque détruit, si sa commande d'armes n'avait réagi aussitôt. Le canon à projectiles narcotiques était immédiatement entré en action. Désarmés, les assaillants étaient retombés en vrille sur leur planète, et leurs engins s'étaient brisés, dans la mesure où leurs dispositifs d'atterrissage en catastrophe ne fonctionnaient pas. Robotax avait pu ensuite poursuivre sa tâche, sans être dérangé. Mais le souvenir demeurait.

Un peu plus tard — la planète de ses maîtres venait d'accomplir son millièmè tour autour du soleil.— une deuxième attaque s'ensuivit, cette fois, pas à proximité d'une galaxie, mais au beau milieu de l'espace. Elle ne l'aurait pas frappé, si elle ne s'était déroulée de la manière la plus étrange. En effet, les attaquants n'avaient pas été des personnes, mais des robots. Une flottille de quatre vaisseaux avait agressé Robotax, dont le canon à narcose avait failli.

En réalité, il avait bien fonctionné, mais n'avait produit aucun effet, ne pouvant agir que sur des êtres vivants. Les quatre assaillants lui avaient envoyé des rayons énergétiques, et il n'avait dû son salut que grâce à un contact radio avec les inconnus,

La rencontre s'acheva sur un compromis. Robotax dut promettre de ne plus jamais paraître dans cette partie de l'univers et de ne communiquer à quiconque le lieu de leur entrevue. Ils le laissèrent repartir, ces quatre petits vaisseaux insolites, commandés et manœuvrés également par des robots. Robotax n'avait pu apprendre grand-chose sur leur compte, mais cela lui suffisait pour avoir une idée de l'affaire. Ses conclusions étaient des plus surprenantes : Une race très brillante d'individus avait existé dans cette partie de la galaxie. L'évolution normale les avait conduits à l'automatisation totale. C'est ainsi que commença le déclin. Les robots leur prirent le travail et finalement l'intelligence. La race s'éteignit. Seuls les robots demeurèrent. Ils poursuivaient constamment l'héritage de leurs constructeurs, créant une solide civilisation, un empire stellaire immense. Ils barraient l'accès de cet empire aux êtres doués de raison auxquels, malgré leur puissance matérielle, ils se sentaient inférieurs. Ils pouvaient puiser seulement dans leurs souvenirs, mais nullement

innover, à l'inverse des personnes, lesquelles imaginent des choses nouvelles, et sont de la sorte créatrices.

Quelque part donc dans l'univers, un empire de robots existait. Aucun écran énergétique ne l'isolait, mais seulement des patrouilles vigilantes, elles-mêmes menées par des robots. Aucun navire étranger ne pouvait y pénétrer, sans encourir le danger de la destruction. Robotax n'avait pu s'en sortir que parce qu'il était aussi un robot. Us le reconnurent comme l'un des leurs, bien qu'il fût au service d'autres forces.

Robotax aimait à se rappeler l'événement. Il avait même une fois entrevu la possibilité de quitter ses maîtres pour rejoindre ses congénères. Niais il se devait d'obéir aux lois.

Et maintenant...

Une secousse.

Quelqu'un avait pénétré dans le navire, à partir d'une autre dimension. Robotax ne pouvait s'expliquer le fait, mais il agit automatiquement, avec la vitesse de l'éclair, Il fallait d'abord se défendre. Les questions viendraient ensuite.

Les canons sortirent de leurs abris et furent pointés vers les étoiles. Mais les installations de repérage ne perçurent aucun adversaire. L'espace était désert. Pas un seul vaisseau en vue.

A l'intérieur même de l'engin, les écoutes se fermèrent, pour empêcher toute intrusion éventuelle. Robotax savait pourtant que cela n'avait aucun sens. Si l'étranger ou les étrangers étaient arrivés grâce à la cinquième dimension, même les murs d'acier ne représentaient aucun obstacle pour eux.

Puis vint l'alarme du poste de commandes des armes.

Elle disait purement et simplement :

« Une force inconnue a mis les canons hors service. »

Robotax savait qu'il faisait face à un adversaire supérieur à lui.

Et, tandis qu'il attendait, un fait nouveau se produisit...

Les trois téléporteurs se matérialisèrent au milieu d'une salle haute et vaste, emplie de toutes sortes d'appareils. Ils étaient prêts à se retéléporter, si la nécessité les y contraignait.

Cela n'arriva pas.

D'abord, rien ne se passa.

Ras Tchubai et Tako étaient pour le moment condamnés à l'inaction, car si quelqu'un était capable de mettre hors d'état des machines, ce ne pouvait être que L'Emir, avec ses facultés télékinésiques. Mais pour cela, il devait connaître la fonction de tel ou tel appareil. Il était donc malheureusement ramené à des observations pures et à de simples hypothèses.

Le premier changement s'opéra au bout de dix secondes.

Une lourde masse, à l'extrémité de l'angle, se mit à vrombrir.

— Ras ! grinça des dents L'Emir. Dehors, vite !

C'était prévu et vraiment sans danger que le vaisseau demeurât encore dans l'atmosphère d'Azgola. Si les canons sortaient de leur abri, on pouvait facilement en conclure qu'ils étaient manœuvrés à partir de ce bloc, et alimentés par lui.

Ras disparut pour réapparaître trois secondes plus tard.

— Les canons sortent, rapporta-t-il laconiquement.

L'Emir approuva.

Le premier problème était résolu. Les canons à narcose avaient une portée inconnue, mais il était fort possible qu'ils missent en péril le *Sirius* et les autres unités, s'ils faisaient feu dans toutes les directions. Il fallait donc les déconnecter.

L'Emir se tenait immobile au milieu de la pièce. Il fixait l'énorme masse de métal et chercha à se concentrer. Toute son énergie envahit le secteur de son cerveau produisant des forces télékinésiques. De puissants courants de pensée se hâtèrent vers le bloc métallique, pénétrèrent en lui, décelèrent des contacts, qui furent court-circuités. Les contacts s'estompèrent, l'énergie fut stoppée.

Au-dehors, les canons s'immobilisèrent soudain et ne bougèrent plus. Ils étaient hors d'usage. La liaison avec le central de commandes était interrompue.

L'Emir poussa un soupir de soulagement.

Lorsque Ras put le lui signaler, après un deuxième saut sur la coque. La première partie de la tâche était donc accomplie. Mais le maître proprement dit du vaisseau n'était pas encore neutralisé.

- Betty, m'entends-tu ? demanda-t-Il.

La réponse vint aussitôt.

- Parfaitement, L'Emir. Nous avons le navire sur l'écran. Et les canons ?
- C'est terminé ! Qu'attend l'émetteur ?
- On le branche en ce moment. Dans vingt secondes. Fais stopper les moteurs, avant que le robot ne tente de fuir.

L'Emir approuva sans cependant répondre. Les moteurs, où étaient les moteurs ?

Quelque part dans le couloir, des ouvertures apparaissaient. Tout le vaisseau était rempli du martèlement des rouages. Les téléporteurs comprirent aussitôt, lorsque les écoutilles se fermèrent. La partie du commandant était isolée hermétiquement du reste. Le robot avait remarqué l'intrusion d'étrangers, et voulait les empêcher de pénétrer dans le poste de guidage. Il ignorait donc qu'il avait affaire à des téléporteurs.

- Nous restons groupés, ordonna le mulot géant, au grand soulagement de Tako et Ras, qui se sentaient peu rassurés.

A la seconde même, l'émetteur spécial de

Rhodan se mit à envoyer ses ordres au navire- récolte.

Les moteurs de ce dernier étaient une installation si complexe que L'Emir hésita à les manipuler télékinésiquement. Il les trouva, mais refusa de s'en occuper. Si par hasard il endommagerait une pièce irremplaçable, que l'on ne pourrait réparer par la suite, le vaisseau serait paralysé et ne pourrait jamais voler vers Arkon.

Il opta donc pour une méthode beaucoup plus sage : il débrancha le câble de commande reliant le central au bloc-moteur, situé à l'arrière.

Ce fut une décision clairvoyante, mais qui prépara à Rhodan de nombreux soucis.

L'émetteur amené de Terra entra en action et retransmit l'ordre au capitaine-robot d'interrompre immédiatement son activité et de rejoindre le système arkonide. Les coordonnées correspondantes furent en même temps communiquées, L'émission fut réitérée trois fois.

A peine ceci terminé, un fusible de l'émetteur sauta, carbonisant par là même des pièces irremplaçables en l'état présent. Les techniciens étaient désespérés. Seule une réparation sur Terre pouvait le remettre en fonction.

Mais le temps manquait pour cela. E>e plus, le vaisseau-récolte ne réagit aucunement à l'injonction reçue.

Comme si rien ne s'était passé, il poursuivait tranquillement sa récolte.

CHAPITRE XIV

— L'Emir!

Le mulot géant n'entendit pas l'appel télépathique de Betty.

Il avait laissé Ras et Tako dans la salle des machines, après avoir débranché la jonction.

Il inspecta d'autres couloirs et d'autres pièces, pour atteindre finalement l'avant du vaisseau, et plus exactement une salle quasi circulaire, mais où se trouvait un puissant bloc de métal. L'Emir fut bientôt convaincu de se trouver au central de commandes et il vit bientôt son hypothèse se confirmer.

Le bloc métallique ne réagit apparemment point. L'Emir l'observa, en attente, et avec précaution. Si c'était vraiment le robot» rien ne le laissait deviner. Les parties importantes étaient protégées par la paroi de métal, que même L'Emir ne pouvait pénétrer du regard. Mais il connaissait une autre méthode pour en explorer l'intérieur : la télékinésie !

Les courants de son cerveau pouvaient explorer la machinerie, comme s'il la palpait de ses doigts. Il reçut de la sorte une image précise de ce que contenait la cloison opaque, et cette image confirma son hypothèse.

L'Emir se trouvait dans le central et faisait face à Robotax.

- L'Emir!

De nouveau l'appel de Betty en provenance du *Sirius*.

- Qu'y a-t-il ?
- Le vaisseau ne réagit pas à nos impulsions. Essaie de débrancher les moteurs, pour qu'il ne s'échappe pas.
- Oh mince ! laissa échapper le mulot. L'émetteur ne fonctionne pas?

Qu'il y eût un rapport avec la déconnexion du câble ne lui effleura pas encore l'esprit.

- Nous nous en remettons à toi !
- Compris. Merci ! (Et il ajouta :) A présent, ne plus me déranger ; je vais essayer d'entrer en contact avec le robot.

Betty se retira de la conversation.

De nouveau, L'Emir contempla le colosse de métal. Comment pourrait-il se mettre en rapport avec celui-ci ? Un robot comprenait-il une langue ? Pouvait-il lire dans les pensées ? Ou n'obéissait-il qu'à des impulsions d'ordre électronique ou positronique ?

Un soudain courant de pensées interrompit ses réflexions.

— L'Emir, à l'aide, vite ! Les machines...

C'était Ras. Il devait être en danger, mais il était alors étrange qu'il ne se soit pas mis à l'abri par téléportage.

Ou ne le pouvait-il pas?

L'Emir se ressaisit, se concentra et retourna d'un bond dans la salle, où les deux autres se trouvaient. Une torpeur soudaine s'empara de lui, après qu'il se fût rematérialisé. Il comprit qu'il se passait quelque

chose d'anormal. Il fut contraint de se laisser tomber à terre. Il ne distinguait Ras qu'à grand-peine. Ce dernier gisait sur le côté, replié sur lui-même, près d'une forme sans nul doute d'apparence métallique. Celle-ci se déplaça. Plus en arrière était étendu Tako. Il ne bougeait plus.

L'Emir put continuer de penser, mais ne percevait plus la pensée des autres. La paralysie s'était emparée de son être, provenant probablement de la silhouette insolite qui avait pris place près du mur.

Des rayons paralysants ? Une copie de l'arme narcotique ?

L'Emir ne pouvait plus se mouvoir, mais il ne perdit pas conscience. Il put même rouvrir les yeux, mais ne pouvait remuer la tête. En tout cas, il était étendu de manière à voir Ras Tchubai. Niais l'Africain ne bougeait pas. Il gisait là comme mort.

Le robot les avait possédés et mis hors d'état.

Etant donné que l'émetteur de Rhodan ne fonctionnait pas, ils étaient perdus, si le robot était lui-même en mesure de surmonter les dégâts causés à l'installation. C'était tout à fait plausible, car, si des machines de combat se trouvaient à bord, il devait bien y en avoir pour réparer l'installation.

Mais il restait un délai de grâce.

— Hello, Betty !

Pas de réponse. Le contact télépathique avec le *Sirius* était interrompu. On ne pouvait donc attendre aucune aide de là, car Rhodan se garderait simplement d'intervenir.

L'Emir contempla le robot qui l'avait fait prisonnier. Le monstre possédait même de loin des formes humaines, et pas seulement de par sa taille. D'après quel modèle avait-il été créé, si ce n'est celui des Sauriens ? Il prenait appui sur quatre minuscules rouleaux, cachés sous son corps quadrangulaire. Pas de cou pour séparer la tête du tronc. Le tout se terminait par une fine antenne. Il était donc en liaison permanente avec le robot central, liaison qu'on ne pouvait interrompre.

A moins que ?

Même s'il était complètement paralysé, et ne pouvait bouger, L'Emir songea qu'il serait néanmoins possible de produire des courants télékinésiques et de les envoyer. Il était certain que la machine de combat émettait constamment des rayons paralysants. Sinon, l'effet cesserait.

Il se concentra de toutes ses forces sur l'antenne légère, y plaçant toute sa réserve, mais la tentative échoua. Cela le surprit, au point de lui donner le vertige. Il n'était pourtant pas possible qu'il eût perdu toutes ses facultés particulières !

Dans la cloison opposée, que le mulot apercevait du coin de l'œil, une large ouverture se fit. Des pas retentirent, irréguliers et gauches, et qui s'approchaient rapidement. Une ombre bizarre apparut, qui n'avait rien d'une forme humaine.

L'Emir aiguisa son regard, mais ne put distinguer grand-chose. Autant qu'il pouvait voir, un bloc de métal s'avança dans la pièce. Sur des jambes, et non point sur des rouleaux.

Les pas cessèrent. Le silence brusque était menaçant. Qu'allait-il se produire ?

L'Emir sentit son corps se déraïder légèrement. Il pouvait mouvoir la tête, de manière à voir le morceau de métal. Même Ras et Tako bougèrent. Le monstre n'était pas constitué seulement de métal. Le devant était composé d'un matériau bombé, ressemblant de loin à du verre opale. Tel un écran. Le tout avait l'air d'un récepteur de télévision.

Peut-être en était-ce un?...

La supposition de L'Emir s'avéra juste, lorsque les premiers reflets de couleur balayèrent l'écran. Mais quelles images ! Une chambre des plus banales, des chaises, une table, et un récepteur terrien. L'Emir avait exactement le même dans sa résidence secondaire au bord du lac de Goshun.

La confusion de L'Emir s'accentua, lorsqu'au-dessus de la surface miroitante du lac il vit une forêt vierge, la jungle africaine, et juste à côté, un paysage typiquement japonais, avec des cerisiers en fleur.

Puis les images pivotèrent, laissant la place à une autre.

Le cosmos !

Un vaisseau voguait entre les étoiles. D'après la forme, il pouvait s'agir du vaisseau-récolte. Il planait le long de soleils enflammés, pareil à une barre d'argent étincelante, mais soudain, le vol s'arrêta brutalement. L'astronef demeurait immobile dans l'espace, comme retenu par une main géante. Le paysage d'une planète apparut : Azgola, sans nul doute possible.

L'engin se tenait au-dessus d'Angola, évoluant lentement, et commençant sa récolte.

A l'instant même, L'Emir comprit.

Robotax III oublia les intrus, dont la centrale d'armes devait se charger. L'émetteur principal s'annonça ; ses maîtres appelaient.

Robotax enregistra les informations soumises et confirma réception du message. Mais étant donné que Rhodan n'avait pas de récepteur spatial, les signaux radio se perdirent dans le néant. Personne ne capta le message, si ce n'est le poste robot de Mécanica, qui ne sut que faire.

L'émission se répéta trois fois, puis les ondes se turent.

Le travail était terminé, savait Robotax, ignorant néanmoins pourquoi il fallait maintenant l'interrompre. Mais il n'était pas censé discuter les ordres de ses maîtres. Le nouveau but était précisé, les coordonnées enregistrées.

Il intima au robot ingénieur en chef l'ordre de mettre le cap et de prendre la vitesse-lumière. Les données de transition suivraient. Rien ne se produisit.

Dans le ventre de l'appareil, les moteurs restèrent muets. Le vaisseau poursuivait ses cercles, comme si le nouvel ordre ne lui avait pas été communiqué. Les bouches d'aspiration ne cessèrent pas leur activité. Les silos se remplissaient sans interruption.

Robotax réitéra son ordre, bien que la première tentative, restée vaine, lui indiquait suffisamment que la connexion avec les moteurs était coupée.

Une panne pouvait en être la cause, mais les précédents laissaient penser le contraire. Il réclama un rapport du poste d'armes et apprit ce qu'il savait déjà : la mise hors circuit des canons à narcose. La façon dont cela s'était passé demeurait un mystère, puisque aucune violence n'avait été employée.

Tandis qu'il réfléchissait encore, la structure temps et espace fut ébranlée. Une petite silhouette ronde se matérialisa au milieu du central, à un peu moins de cinq mètres.

Bile venait de la cinquième dimension et pouvait transiter ainsi sans appareils particuliers. Robotax n'avait en mémoire aucun exemple de cette faculté chez des êtres humains. Niais celui-là en était capable. Il venait de le constater,

Robotax reconnut immédiatement le danger que représentait ce petit être et donna l'ordre au poste d'armes de maîtriser tout à fait les étrangers, au cas où ceux-ci essaieraient de causer d'autres dommages. Quelques secondes après, Ras et Tako furent attaqués et mis en état de paralysie. L'Emir, ayant voulu leur porter secours, subit le même sort.

Robotax fut satisfait, autant que sa nature de robot pouvait le lui permettre. Les étrangers étaient sous son contrôle. Le vol pouvait commencer, si seulement...

Là était le problème !

Il avait enregistré trois fois l'ordre, et l'avait retransmis déjà deux fois. Il ne lui restait plus qu'une seule tentative. S'il échouait, il devait attendre la prochaine répétition. Et cela pouvait durer longtemps. Il ne pouvait entreprendre le vol de son propre chef.

La panne ! Elle devait immédiatement être supprimée. Et personne d'autre que ce petit étranger n'en était la cause ! S'il voulait rester en vie, il lui fallait collaborer.

Robotax ordonna au transmetteur d'images du poste d'armes d'explorer la conscience des dangereux prisonniers. L'appareil dut en émettre un certain nombre, avant que ces derniers ne comprennent. Robotax leur ordonna alors énergiquement de rétablir le contact.

- Il se manifeste à nouveau, je peux recevoir ses pensées î

Betty en parut extrêmement soulagée, elle eut même un sourire furtif. Rhodan et Bully respiraient. Ils se regardèrent, et, dans leurs yeux, brillaient la joie.

— Ils vivent ?

- Oui, ils vivent. L'Emir affirme que des rayons bizarres les ont paralysés pour quelque temps. Même leurs facultés parapsychologiques sont hors d'état. Grâce à un appareil étrange, la liaison avec le chef-robot a été établie, lequel exige sans détour la réparation du dommage. Que dois-je répondre ?
- Ainsi, notre tentative de rester invisibles a échoué complètement, murmura Rhodan. Nos trois téléporteurs ont été découverts. Il serait absurde de continuer notre jeu de cache-cache, puisque notre robot est beaucoup trop intelligent et complexe. Etablir une liaison? Parfait, mais L'Emir doit poser des conditions, avant de réparer.

Betty approuva.

- Entends-tu, L'Emir ? D'abord poser des conditions, et ensuite réparer ! Oui ? Quelles conditions ? (Elle lança un œil interrogateur à Rhodan, qui haussa les épaules.) N'importe ! Essaie seulement de gagner du temps.

Elle écouta un instant, et dit ensuite à Bully et Rhodan :

- Il a compris. Il va tenter de convaincre le robot de prendre la direction d'Arkon.

Rhodan ravalait sa salive, stupéfait, puis demanda ;

- Il a dit ça ?

Betty sourit légèrement.

- Du moins, l'a-t-il pensé.

L'entretien entre L'Emir et Robotax dura réellement plus longtemps qu'on aurait pu le croire visuellement. Il fallait presque une demi-heure pour seulement quelques phrases.

- Tu es donc en mesure de remettre en marche les moteurs?
- Je les ai mis hors d'usage, soutint L'Emir, je pourrai tout aussi bien les réactiver.

« Et que feras-tu de nous ? »

La question était entièrement superflue, dans la mesure où L'Emir ne serait plus à la merci du robot. S'il leur rendait la liberté de mouvement, ses compagnons et lui pourraient à tout moment se téléporter sur *Sirius* ou *Azgola*.

- Je vous conduirai à mon maître, aussitôt que j'aurai rempli ma mission. Et alors, vous mourrez.
- Quant à toi, tu ne cesseras plus de tourner autour d'*Azgola*.

Il y eut un temps d'arrêt. Les images en couleur disparurent. L'Emir respira et lança un regard empli de confiance à ses compagnons.

- Nous allons l'avoir, ne vous inquiétez pas.

Les minutes passèrent, puis Robotax réapparut.

- Comment êtes-vous entrés dans le vaisseau ? Vous maîtrisez le transport par la cinquième dimension. Suite logique : vous pouvez disparaître quand vous voulez. Pourquoi ne le faites-vous pas?
- Contre-demande : existe-t-il une loi de tes maîtres, selon laquelle les êtres organiques doués de raison ne doivent subir aucun dommage par suite de tes activités ?

La réponse fut nette.

- Pour la culture des spores, il convient de choisir des univers appropriés, souvent habités. Leurs occupants ne s'entendent pas à régulariser la réception de la nourriture et engraisent, comme vous. Mais j'arrive à temps et récolte. Le danger est ainsi écarté. Oui, une telle loi existe.

L'Emir se sentit soulagé. Il savait que le robot devait s'en tenir à ces lois, qu'il le veuille ou non. Il était certainement autorisé à détruire des assaillants, mais non à anéantir des civilisations entières, s'il pouvait l'éviter.

- Si donc un univers est habité et fut visité par le vaisseau- semeur de tes maîtres, une moisson doit avoir lieu ?
- Oui, sinon, toute une autre civilisation serait menacée de malnutrition.
- Bien. Nous savons que sur un monde lointain, la moisson est depuis longtemps mûre, et que les habitants y souffrent terriblement, à cause des spores. A chaque heure que tu demeures ici, le péril s'accroît. La planète ici, que nous dénommons Azgola, est déserte, et donc secondaire en regard de ta loi. Tu comprends ?
- J'ai un contrat à remplir.
- Même si l'autre monde, dont je t'ai parlé, doit en périr?

Un temps.

Il était visible que les arguments et les questions de L'Emir avaient ébranlé le capitaine- robot. Malheureusement, ils ignoraient tous deux qu'ils parlaient du même univers : Arkon II.

- Si tu ne remets pas mon moteur en marche, je ne peux t'aider.
- Tu iras sur la planète où je te conduirai ?
- Non, je ne puis. Certes, je vais interrompre mon activité ici, mais uniquement pour exécuter un ordre de mes maîtres, parvenu entre-temps. Je n'ai d'autres possibilités que d'obéir aux ordres.

L'Emir dressa l'oreille.

- Des instructions ? Par émetteur ?
- De mes maîtres.

Robotax fournit une indication de temps qui n'était pas des plus claires, mais disait clairement que cela avait eu lieu voici un court instant. L'Emir eut soudain comme un pressentiment et fut rempli d'espoir.

- Peux-tu me communiquer les coordonnées de cette nouvelle planète?
- Ce serait trop compliqué. Je ne peux t'en indiquer que la direction. Regarde !

Le cosmos réapparut sur l'écran. Les constellations étaient

inhabitées et lointaines, mais l'étoile d'Azgola se reconnaissait clairement. Un rayon de lumière blanche en surgit, traversant le néant vers un système planétaire. L'Emir devina que s'y trouvait l'Empire arkonide. Ses suppositions se confirmèrent. La ruse avait réussi. Le robot avait capté les impulsions émises par l'émetteur spécial de Perry, et croyait bien évidemment qu'il s'agissait de ses maîtres.

L'Emir garda un calme apparent, lorsqu'il déclara :

- Bon, je suis d'accord. Tu accomplis d'abord cette mission. Je vais rétablir la liaison entre toi et les moteurs.

Robotax ne parut ni soulagé ni satisfait.

- Tes deux camarades resteront sous l'influence du rayon paralysant, jusqu'à notre départ.

L'Emir donna son accord. Il n'entrevoyait pour l'instant aucune autre possibilité. A peine l'écran de l'appareil de liaison s'était-il éteint, qu'il sentit son engourdissement diminuer. Il était à nouveau libre de ses mouvements et de recevoir les ondes télépathiques de Betty.

Il dit, sans s'occuper de l'écran :

- Ne vous inquiétez pas Ras et Tako. Dès que j'aurai rétabli l'interconnexion, le robot vous délivrera. Il le doit,, sinon, je le casse.

Il reçut pour toute réponse un faible clignement de l' eil.

En h te, il sortit dans le couloir, se t l porta, et se retrouva enfin à l'endroit où il avait débranché le câble.

- Attention, Betty, proféra-t-il en pensée.
- Oui?
- Le robot a reçu les signaux de l'émetteur spécial. Je replace la jonction du moteur. Suivez notre vol et n'attaquez que s'il devient certain qu'il ne rejoint pas Arkon.

La réponse ne tarda point :

- D'accord, L'Emir.

L'Emir s'attela entièrement à sa tâche. Il retrouva facilement l'endroit, impossible à déceler à l'œil nu. Il lui fallut une énergie incroyable pour remettre le câble en position normale, bien que ce ne fût qu'une question de millimètres.

A l'arrière du vaisseau, le grondement des machines augmenta d'intensité. L'Emir sentit une certaine pesanteur l'envahir. Puis les champs de gravitation entrèrent en activité. Le robot avait ainsi obéi à une loi, et cette loi stipulait qu'il fallait épargner la vie, et la leur n'était donc pas en danger.

L'astronef n'avait pas de hublot, et personne ne pourrait suivre son cours. L'Emir n'avait plus qu'à espérer que ses suppositions s'avèrent exactes. D'ailleurs, les Sauriens étaient bien morts. De qui l'ordre émanait-il, si ce n'est de Perry Rhodan en personne ?

Tandis que le vaisseau-récolte accélérait sa course, en direction d'Arkon, un engin léger se détacha de la coque du *Sirius*. Il ramenait l'émetteur spécial sur Terre, pour y être réparé. Le commandant de cet éclaireur rapide avait pour instruction de le rapporter aussitôt après sur Arkon.

Rhodan ne pouvait qu'espérer qu'il revienne suffisamment tôt, afin de pouvoir maintenir le navire-récolte sous contrôle.

CHAPITRE XV

A plus de cinquante mille années-lumière de M-13, un soleil évoluait autour de la planète Mécanique. Les Terriens, qui l'avaient découvert, l'avaient baptisé « Outside ».

Quant à la planète même, elle ne constituait plus un danger, excepté les canons à narcose, que Rhodan et ses hommes n'avaient pu détruire à leur première exploration. Mais la civilisation de robots avait trop longtemps végété pour pouvoir réagir rapidement. Elle se maintenait, certes, mais commettait des erreurs dans la surveillance. Tout comme la station émettrice reliée aux trois vaisseaux-robots avait été neutralisée, de même, les commandes des canons automatiques avaient flambé.

C'est à cela que le colonel Jefe Claudrin, commandant du *Duc-de-Fer* se fia, lorsqu'il quitta Arkon et mit cap sur Outside, afin d'y attendre le dernier ordre d'intervention.

La masse des points lumineux disparut. M-13 se rétrécit de plus en plus, pour n'être finalement qu'une pâle tache lumineuse, telle qu'il en existait à l'infini dans l'univers. Et pourtant cette tache représentait le plus grand empire interstellaire connu des Terriens. Dans les profondeurs de la Voie lactée, il pouvait y en avoir des centaines, voire des milliers d'autres, des empires comme Arkon, et s'ignorant mutuellement, sans aucun contact entre eux. Malgré la vitesse inimaginable de certains astronefs comme le *Duc-de-Fer*, la galaxie n'en devenait pas plus petite pour autant. Mais cette galaxie n'était qu'une sur des millions. L'espace entre elles était vide.

Les Terriens étaient parvenus aux étoiles, mais ce n'était qu'un petit nombre dans la Voie lactée. Ils se heurtaient sans cesse à de nouvelles surprises, bonnes ou mauvaises. Sans cesse, ils découvraient de nouvelles civilisations.

Que trouveraient-ils si, un jour, ils quittaient la Voie lactée, et exploraient l'espace immense entre les galaxies.

Telles étaient les réflexions de Jefe Claudrin, à l'idée d'atteindre Outside, en bordure de ce vide infini.

La silhouette massive de Claudrin reposait dans son fauteuil, spécialement aménagé à sa taille. Il contemplait avec fascination l'écran circulaire reproduisant l'espace.

Une seule étoile brillait dans la profonde nuit de l'immensité. Elle avait un éclat rouge et menaçant, tel un œil terrible. En dehors d'elle, Claudrin ne voyait que des taches au faible étincellement, provenant de lointaine voie lactée, plus grandes ou plus petites que la sienne, à des millions d'années-lumière.

Claudrin soupira. Il aimait rêvasser, lorsqu'il se trouvait seul au poste de commandes, le vaisseau fonctionnant automatiquement.

Le soleil rouge grandit, et soudain, une deuxième planète surgit. Elle était apparue si brusquement ! Plus petite et de couleur presque blanche, elle se trouvait tout près de l'autre. Mais elle s'éloigna ensuite considérablement en transversale.

Une étoile se déplaçant?

Jefe Claudrin recula quelque peu, fixant l'écran avec étonnement. Il ne donna pas l'alerte, car il n'y avait aucune raison. En cas d'une

attaque, le croiseur saurait se défendre de lui-même, mais pourquoi seraient-ils agressés ?

La nuit régnait dans le vaisseau. C'était le temps de repos, car le vol vers Outside prenait beaucoup d'heures. Le commandant ne voulait interrompre le repos qu'en cas d'extrême urgence.

Ce n'était pas une étoile. C'était évident. Il s'agissait d'une imposante machine volante, se déplaçant sur une trajectoire perpendiculaire à celle du *Duc-de-Fer*,

Les grosses mains néanmoins habiles de Claudrin manipulèrent quelques manettes. L'agrandissement se fit, projetant de plus près l'engin inconnu. Il avait la forme d'un faisceau. C'était un astronef! Ici, dans l'immensité sans étoiles ?...

Claudrin se douta qu'il était proche d'une découverte d'une immense portée. La vitesse de l'inconnu dépassait celle de la lumière. Donc il avait également un moteur linéaire ! Qui, en dehors des Terriens et des Druufs, possédait de tels engins ? Quel pilote était assis aux commandes, à moins d'un jour en vitesse-lumière ?

Le colonel s'épongea le front et se laissa retomber dans son fauteuil. H ne disposait pas de suffisamment de temps pour prendre contact avec Rhodan. Pouvait-il assumer la responsabilité d'une poursuite et oublier sa mission ?

La réponse était claire : certainement pas. Quoi qu'il arrivât, sa mission première était prioritaire. Quel que fût l'inconnu croisant par un hasard incompréhensible la trajectoire du *Duc-de-Fer*, il pouvait redisparaître incognito dans l'espace, et pour toujours. Les Terriens ne le rencontreraient plus jamais.

Jefe Claudrin ne se doutait pas à quel point il se trompait. Il ne se doutait pas non plus qu'il n'était pas le premier à avoir rencontré un vaisseau d'une race inconnue. Bien entendu, il ne pouvait savoir que ce premier était Robotax III, lorsqu'il fut l'hôte involontaire de cette civilisation.

L'engin mystérieux s'approchait à toute allure du bord de l'écran. Il semblait avoir augmenté sa vitesse, comme s'il avait localisé la sphère des Terriens et voulait se mettre ainsi à l'abri. Il était suffisamment rapide, pour que des journées entières de poursuite fussent nécessaires avant de pouvoir l'arraisonner.

Jefe Claudrin soupira. Il fonçait vers un univers inconnu et manquait la chance de sa vie. Si l'autre l'avait attaqué, il aurait pu agir. Mais l'étranger esquivait une rencontre. Il n'avait aucun motif de le prendre en chasse.

Il disparut sans bruit, comme il était venu, une étoile filante, rien de plus. Pleine d'énigmes et de mystères, et de questions sans réponses. Une vision, sans plus.

Il ne restait plus qu'Outside, dont la silhouette grandissait.

Deux heures plus tard, le colonel interrompit le temps de repos. L'astronef évolua en larges cercles autour du système rouge. L'hyperémetteur et son récepteur étaient prêts. Mais Rhodan restait muet. Et le *Duc-de-Fer* attendait.

Sans savoir pourquoi, il commença à se douter que les Terriens n'étaient pas les seuls à avoir découvert Mécanica.

Où la rencontre avait-elle été fortuite, une de ces rencontres rarissimes entre deux races inconnues ?

Tant de hasards en une fois, c'était pour le moins étrange.

Claudrin décida donc d'en faire part plus tard à Rhodan. Peut-être pourrait-on suivre l'inconnu.

Le vaisseau-récolte passa sans encombre les forts de défense arkonides, suivant les instructions d'Atlan.

Robotax remarqua aussitôt qu'il pénétrait dans un monde habité, mais cela lui importait peu, puisque le *Scout* avait jugé cette planète appropriée pour la semence. Sinon, lui, Robotax, n'y aurait pas été dépêché pour cette mission.

Le *Sirius* suivait l'opération à distance. Comme médusé, Rhodan observait les mouvements du colosse.

Ce n'est qu'après avoir fait trois fois le tour de la planète que ce dernier se mit à l'œuvre.

Rhodan en fut soulagé.

- Je crois que nous avons réussi, prononça-t-il lentement.

Bully approuva, ne quittant pas l'écran des yeux.

- Je le crois aussi. Pour la récolte, il faudra bien une semaine, à moins de surprises inattendues.
- Dois-je aller chercher L'Emir et les autres? demanda Betty.
- Non, répondit Rhodan, avec un hochement de tête. Ce serait trop risqué. Le robot s'est habitué à leur présence, laquelle représente en même temps un moyen de pression. Nous ignorons ses réactions, s'il a le champ libre. Ce n'est pas un robot au sens où nous l'entendons. Je suis persuadé que la manière de penser des Sauriens a joué un rôle au moment de sa construction. D'ailleurs, cela ne nuira pas à nos téléporteurs de rester dedans : de la sorte, ils ne respirent plus de spores et n'ont rien à manger.
- Hum, très dommage, murmura Bully, fort déçu.

Rhodan lui adressa un regard interrogateur.

- Quoi donc? demanda-t-il avec flegme.
- J'aurais bien aimé admirer la panse d'un mulot géant. Elle doit ressembler à un ballon.
- Tiens ? fit Rhodan. L'Emir se sacrifie pour nous, et tu veux rire à ses dépens? Voilà qui est peu fair-play, mon cher.
- Qui parle de rire ? J'aimerais seulement le voir.
- Tu le verras bien assez tôt, le consola Rhodan, avec un mince sourire. Il ne maigrira pas suffisamment en six jours. Le professeur Manoli devra s'en occuper.

Bully masqua sa déception et se consacra à l'observation du vaisseau-récolte. Depuis longtemps déjà, il évoluait à faible allure, tandis que ses entonnoirs aspiraient les particules.

Rhodan se tourna vers Betty.

- Comment vont L'Emir et les autres ?

Le contact fut aussitôt établi.

- Parfaitement, énonça L'Emir. Nous nous sentons bien, et tenons le coup. Robotax est un charmant personnage.

- Qui?
- Ah oui, il se nomme Robotax.
- Un charmant personnage ?
- C'est une image, bien entendu. Nous nous comprenons à merveille. Il m'a promis d'intercéder pour moi auprès de ses maîtres,
- Je n'y comprends absolument plus rien, admit Rhodan.

L'Emir lui expliqua et ajouta :

- Nous trouverons avec lui certainement un accord, si nous lui disons la vérité. Je suis presque persuadé qu'il m'obéirait même sans ton émetteur spécial.
- Il n'en est pas question. L'émetteur sera là dans deux ou trois jours, nous déciderons alors. Tu ne dois quand même pas oublier que la mousse opère ses ravages sur deux autres planètes habitées. Nous devons également la récolter.
- Et que ferons-nous de toute cette sève ? Tu sais pourtant que les silos vont déborder si nous effectuons la récolte sur Arkon II et les deux planètes ? Il nous faut la déposer quelque part.
- C'est déjà résolu, petit. Atlan s'est déclaré prêt à l'entreposer. La bouillie alimentaire restera sur Arkon III ou dans une colonie. Je crois que nous pourrons l'utiliser ensuite.

L'Emir n'ayant fourni aucun commentaire, Rhodan proposa :

- Si tu veux, tu peux descendre quelque temps. Finalement, vous vous trouvez à notre portée, et tu pourrais à tout moment y ressauter.
- Non ! fut-il rétorqué presque un peu trop vite. Il vaut mieux que je ne quitte pas Robotax des yeux.
- Ah ? s'étonna Rhodan. Il n'y a pas si longtemps, tu estimais pouvoir lui faire confiance.

A nouveau pas de réponse.

Rhodan était effectivement fort surpris, mais il n'insista pas. En tout cas, la volte-face du mulot était des plus déroutantes. Pourquoi ne risquait-il pas le saut téléporté dans le *Sirius* ? Le changement lui ferait pourtant du bien.

- Bien, décida en fin de compte Rhodan. Comme tu voudras. Encore une question : avez- vous des ennuis, je veux dire de santé... la faim ?...

- Tout est pour le mieux, fut la réponse de L'Emir. Nous n'avons pas faim non plus.

Rhodan n'y comprenait plus rien, mais il se doutait que le mulot géant avait ses raisons et il était inutile de vouloir les connaître. - Bon, eh bien, appelle-moi quand tu voudras. La liaison s'acheva quelque peu brutalement, mais Rhodan avait le sentiment irrévocable que le mulot n'en était pas du tout affecté. Au contraire, les manières de L'Emir trahissaient sa satisfaction. Pourquoi? Rhodan l'ignorait. Et Bully également, ce qui visiblement l'énervait...

CHAPITRE XVI

Six jours durant, le vaisseau-récolte exerça son activité, libérant ainsi Arkon du danger. Les Arkonides retrouvèrent peu à peu leur poids normal.

Dans l'intervalle, l'émetteur spécial était arrivé de la Terre. La réparation en avait été aisée et les techniciens garantirent le bon fonctionnement de l'appareil.

Rhodan attendait.

Enfin, le septième jour, tout était terminé. Le vaisseau-récolte s'éleva en droite ligne, à la limite de l'atmosphère, prêt à recevoir de nouvelles instructions.

Rhodan prit son temps, Il savait que l'émetteur d'ondes fonctionnait et décida d'éliminer la dernière source de danger : la station de Mécanica devait être détruite ! C'était la mission de Claudrin.

Le *Duc~de-Fer* évoluait à cet instant en cercles autour du système du soleil rouge.

La seconde planète occupait le milieu de l'écran de recherche» grâce à un système d'agrandissement très puissant. Claudrin la contemplait attentivement, comme il le faisait déjà presque sans cesse depuis six jours. Seules les brèves périodes de repos avaient interrompu le cours de ses observations, pour céder au besoin de sommeil.

Mécanica avait à peu près la taille de Mars, et était en grande

partie recouverte de déserts, qui avaient dû autrefois être des terres fertiles. Des cités oubliées et d'immenses centrales électriques surgissaient au milieu de ces étendues sans âme. Aucune destruction n'apparaissait, malgré tout le temps passé.

Claudrin savait que lors de leur première visite, ils avaient neutralisé la plupart des canons à narcose, mais il pressentait également qu'il en restait suffisamment pour représenter un danger réel. Il était donc nécessaire d'effectuer un débarquement rapide et par surprise. L'expérience avait montré que certes le dispositif robot fonctionnait parfaitement, mais que ses réactions étaient trop lentes.

L'on connaissait la disposition des principales installations de distribution d'électricité sur Mécanica.

Claudrin tressaillit, lorsqu'un lumignon s'éclaira sur le tableau de bord. La station radio du *Duc-de-Per* l'appelait.

D'une pression du doigt, il établit la liaison.

- Ici le commandant. Que se passe-t-il?

La voix de Claudrin était à la mesure de sa carrure.

- Liaison sur hyperémetteur avec le *Sirius*, sir.
- Rhodan?
- Oui, sir. Dois-je vous retransmettre au poste de commandement ?
- Bien sûr, qu'attendez-vous ?

Claudrin attendit placidement dans son fauteuil que le radio de service opère les commutations nécessaires et que le visage de Rhodan apparaisse sur l'écran.

- Du nouveau, colonel ?
- Tout va bien, sir, répondit Claudrin avec un léger rictus. Nous attendons.
- C'est bientôt fini, répliqua Rhodan, mais dans sa voix perçait une certaine gravité. Il rappela sa mission au colonel.

Ce dernier demanda s'il pouvait, en cas de force majeure, employer la force.

- Vous le devez même, colonel. Nous n'avons plus besoin de ces installations, et vous ne tuerez personne, puisque aucun être vivant n'y habite. Le vaisseau-récolte est sous notre contrôle, mais on doit l'empêcher de recevoir de nouvelles instructions de Mécanica.
- Quand l'attaque doit-elle commencer, sir ?
- Tout de suite ! J'attends votre rapport dans cinq heures.
- Cinq heures ? s'étonna Claudrin qui regarda Rhodan. (H retroussa quelque peu sa lèvre inférieure, pour appuyer ses doutes.) C'est relativement peu.
- Tout dépend des circonstances, répliqua Rhodan. Veillez à ce qu'elles vous soient favorables.
- Vous pouvez compter sur nous, sir.
- Je sais, approuva Rhodan, avant que son visage ne disparaisse de l'écran.

Claudrin regarda encore dix secondes durant la surface vide, puis il coupa la liaison avec le central radio et brancha l'intercom, lequel porta sa voix dans toutes les cabines de l'immense croiseur. En quelques mots, il expliqua la situation et déclencha l'alerte au combat. Les hommes se hâtèrent à leurs postes. La légère tension qui avait régné jusqu'à maintenant s'estompa. Chacun connaissait ses fonctions et la place qui lui était attribuée dans la machinerie si complexe de ce navire.

Claudrin attendit que ses officiers fussent rassemblés au central, dans la mesure où ils n'avaient pas d'ordres spéciaux. Ce n'est qu'alors qu'il donna au chef pilote le signal de l'atterrissage.

On aurait cru que la planète Mécanica fondait littéralement sur le *Duc-de-Fer*, lorsque le croiseur, changeant de cap, fonça, tel un oiseau de proie, sur le monde des robots. La vitesse était dans ce cas le seul moyen d'échapper aux installations automatiques de défense. Ce n'est que lorsque l'installation de distribution de courant serait détruite, que Mécanica serait définitivement une planète morte.

Mécanica n'était pas protégée par un écran énergétique. Le *Duc-de-Fer* traversa les couches supérieures de l'atmosphère, et ne freina que lorsque des déserts et des villes défilèrent sous l'appareil.

- Canon avant prêt ! cria Claudrin dans l'intercom.
- Paré ! fut-il confirmé.

La voix de l'officier responsable trahissait un grand calme. Ils

avaient eu affaire, dans le passé, à d'autres adversaires que des robots flegmatiques.

Claudrin ne perdait pas l'écran de vue.

Il était aisé de s'y retrouver. Les formes extérieures de la planète s'étaient, lors de leur premier passage, si bien inscrites dans sa mémoire qu'il ne les avait pas oubliées. Ce monde abandonné lui avait alors paru insolite, ignorant ce que sa surface pouvait abriter.

L'accélération diminuait. Le contour des villes se précisa. Aucune défense n'était décelable.

Devant, une chaîne de collines apparut, puis le désert, et enfin une ville.

Ensuite elle était là, une gigantesque installation de redistribution, avec ses coupoles et ses bâtiments à demi enfouis sous le sable, ses canons de protection tout autour, et les petits vaisseaux-récoltes, désormais inutiles.

Le *Duc-de-Fer* allait encore trop vite, pour pouvoir procéder à une attaque. La centrale avait surgi trop brusquement.

— Continuez, ordonna-t-il au pilote. Pas d'arrêt maintenant ! Tournez de l'autre côté de la prochaine montagne, et descendez plus bas. (Il se tourna vers l'intercom Canon avant, paré à tirer I

Le croiseur fila au-dessus des étendues désolées et vingt secondes après, la montagne était atteinte. Le *Duc-de-Fer* décrivit une large courbe, diminuant sa vitesse. Ce virage eut pour conséquence qu'ils passèrent deux fois au-dessus d'un endroit qui eût pu leur être fatal.

Des décennies, voire des millénaires durant et peut-être même davantage, les instruments de mesure ultra-sensibles du robot chargé de la détection n'avaient plus reçu d'ondes-choc de corps métalliques étrangers. Ils n'avaient plus que décelé celles en provenance des vaisseaux-récoltes.

Derrière ce robot reposait dans la profondeur de la pente la puissante machinerie d'un canon à narcose. Il fonctionnait de façon parfaitement indépendante, et n'était pas soumis aux ordres de la centrale dont il recevait pourtant l'énergie.

Le robot-détecteur parut se réveiller d'un long sommeil, lorsque le vaisseau étranger se pointa à l'horizon, cap sur la montagne. Les relais se mirent en marche, des contacts se créèrent, enserrant des courants. La masse proprement dite du canon restait encore enfoncée dans le sol. Les récepteurs et les accumulateurs étaient encore plongés dans une inactivité paisible.

Mais soudain, les pulsions atteignirent les contacts d'alarme.

L'instrumentation se réanima en un instant. Les courants se rejoignirent, apportant leur énergie. Les sources lointaines de la centrale furent mises pleinement à profit.

Le canon sortit de son abri.

Le *Duc-de-Per* était déjà depuis longtemps entre les monts, exécutant son virage, lorsque la pente s'ouvrit, laissant le passage à l'arme meurtrière. Des rayons chercheurs furent émis dans toutes les directions, à la recherche de l'adversaire.

Et ils le trouvèrent.

Le *Duc-de-Fer* venait d'achever son demi-tour, se dirigeant désormais vers la centrale en deçà de l'horizon et par-delà le désert. Le colonel donnait des ordres brefs à ses pilotes.

— Un peu plus vite 1

Le *Duc-de-Fer* réaccéléra.

— Plus bas !

Ils descendirent de deux cents mètres.

La montagne s'effaça peu à peu, perdant de sa hauteur, pour finalement sembler se confondre avec les sables.

L'écran frontal reproduisait tous les détails avec un fort agrandissement. Claudrin vit les derniers contreforts et aussi l'éclat brusque du soleil rouge et solitaire.

Il découvrit le canon surgissant lentement des rochers et pointant ses orifices menaçants. Personne n'en connaissait la portée, quand bien

même des suppositions auraient été faites. Claudrin n'ignorait évidemment pas que son vaisseau se situait dans sa zone de tir.

Il réagit avec une rapidité incroyable.

- Passez sur automatique ! hurla-t-il aux pilotes effarouchés, qui exécutèrent immédiatement l'ordre.

La masse sombre du central surgit à l'horizon, à droite de l'écran, au milieu duquel elle vint se placer ensuite. La conduite automatique était obtenue.

- Ouvrez le feu ! retentit le second ordre. Feu nourri sur automatique ! cria-t-il à l'officier' du poste avant.

Le rayon traversa le désert, traçant un profond sillon enflammé dans le sable. En le voyant, Claudrin songea que le hasard jouerait le premier rôle.

Le sable brûlé forma une ligne droite de complète destruction et de matière déjà figée. En quelques secondes, elle fut assez longue pour pouvoir suivre sa direction. Si on la prolongeait mentalement, elle se terminait exactement au complexe de la centrale de distribution, dont les formes sombres s'étaient considérablement rapprochées.

Claudrin sentit soudain ses membres s'engourdir, et fut apeuré, bien qu'il s'y fût attendu. Il savait que tout l'équipage éprouverait alors la même sensation. Et plus vite que lui, car sa résistance était plus forte. Il était plus solide que les Terriens d'origine, lui qui avait dû s'habituer à des conditions de vie nouvelles, en venant sur Terra. Du moins avait-il eu la possibilité de faire exécuter ses derniers ordres.

Ils prouvèrent leur efficacité.

Le chef-pilote s'effondra sur son siège, quand les premiers chocs du canon à narcose le saisirent. Sa tête heurta violemment le rebord du pupitre de commandes. Ses mains s'avancèrent, comme pour chercher quelque chose, et retombèrent ensuite de chaque côté du fauteuil, où elles restèrent pendantes et sans vie. Mais le *Duc-de-Fer* continuait sa course. Le pilotage automatique avait pris le relais. Le vaisseau filait en droite ligne vers l'installation de répartition d'énergie.

Et de façon tout aussi nette, le rayon énergétique ravageait la

surface de la planète, traçant une ligne de mort, dans la même trajectoire que le *Duc- de-Fer*.

Partout dans celui-ci, les hommes s'écroulèrent à terre, mais sans perdre conscience. Ou le canon camouflé dans la montagne était à faible portée, ou son énergie était moindre. Certes, il paralysait le système nerveux, mais certaines parties du cerveau continuaient à fonctionner, bien que de façon réduite.

Et à chaque seconde, le danger diminuait.

Malgré tout, songeait Claudrin avec une extrême concentration et toutes les forces qui lui restaient, nous ne sommes pas encore sauvés, et si un deuxième coup est tiré sur nous, nous sommes perdus.

Ce fut un *Duc-de-Fer* sous contrôle des machines qui s'apprêtait à détruire l'œuvre exceptionnelle d'une race disparue. La dernière ironie du sort voulut que l'installation robot géante de Mécanica fût anéantie par des robots. Non seulement l'homme mettait fin au cercle perpétuel du devenir et de la mort, mais encore à son invention la plus géniale ; les robots.

Claudrin sentit la paralysie abandonner peu à peu ses membres ; il pouvait à nouveau bouger.

Sans doute avaient-ils déjà dépassé l'aire de portée de l'étrange canon. Le colonel tenta de se remettre sur pied, mais n'y parvint pas. Heureusement, il lui était possible d'observer l'écran arrière comme celui de devant, sans remuer la tête.

La traînée de flammes atteignait à présent le pied des montagnes. Dans le sens opposé, il manquait encore quelques kilomètres avant la centrale. Dans cinq secondes, le *Duc-de-Fer* y serait.

Une... Deux secondes. Et plus que cinq...

Le rayon énergétique dévora la protection métallique du premier dôme et pénétra dans la partie vitale des installations, détruisant des accumulateurs et des générateurs, avant de poursuivre son œuvre inexorable. Un servomécanisme tomba dans la cuve d'un générateur en flammes, provoquant ainsi l'explosion qui anéantit la centrale.

Le choc produit ébranla le vaisseau, lorsque Claudrin d'un geste du

poignet supprima la commande automatique et réduisit la vitesse. Le pilote principal était toujours affalé sans bouger sur son siège. Ses yeux fixaient avec une expression d'indicible étonnement les manettes qui s'étaient étalées devant lui.

Le colonel estimait qu'ils avaient eu de la chance de n'avoir que frôlé le champ d'action de l'arme adverse. Le *Duc-de-Fer* aurait pu tourner sans pilote pendant des heures autour de la planète.

Un dernier effort, et il déconnecta le canon de la proue. Le rayon mortel s'éteignit.

Claudrin laissa son vaisseau faire une fois le tour de Mécanica, avant de sentir en lui la force suffisante pour se lever. Le pilote avait lui aussi émergé de son inconscience. Une rapide inspection montra que seul un homme était légèrement blessé, par suite d'une chute malheureuse. Un prix modeste pour ce vaste entonnoir rougeoyant, qui indiquait clairement le lieu où, une heure auparavant, se dressait encore l'œuvre géniale de la race des Sauriens.

Au second tour, le canon à narcose était resté muet. Il avait été neutralisé en même temps que la centrale et toutes les armes défensives, cachées ou à ciel ouvert de Mécanica.

- Système d'évolution en cercle ! lança-t-il péniblement au pilote, tout en étirant ses membres.

En même temps, il établît la liaison avec le poste radio et réclama un duplex avec l'hyperémetteur du *Sirius*.

Il consulta ensuite sa montre, avec un sourire satisfait.

Depuis l'attaque contre Mécanica, exactement trois heures quinze s'étaient écoulées.

- Il ne se trouve qu'une seule explication pour le mauvais fonctionnement du canon à narcose, sir. Nous l'avons survolé, en atteignant la montagne et avons déclenché ainsi l'alarme. Puis, après notre demi-tour, nous sommes passés au-dessus une deuxième fois. Etant donné qu'il était déjà sorti, sa réaction fut plus rapide, et il put ouvrir le feu sur nous. En tout cas, quelques secondes plus tard. Le *Duc-de-Fer* devait se situer alors à la limite de son champ d'action et ne reçut qu'une faible onde de choc.

- C'est sans nul doute cela, acquiesça Rhodan, regardant Claudrin qui le dominait de sa haute taille sur l'écran. Vos coordonnées?
- Système Outside, sir. J'attends de nouveaux ordres.
- Prenez la direction d'Arkon, colonel. Vous m'y rejoindrez et nous retournerons sans doute ensemble sur Terre, dès que l'affaire ici est définitivement terminée.

Claudrin hésita l'espace d'un court instant, puis il rapporta sa rencontre avec le vaisseau étranger, de forme fusoidale, en bordure de la Voie lactée. Il conclut :

- J'ai fait enregistrer sa trajectoire dans le cerveau-mémoire du *Duc-de-Fer*. S'il ne modifie pas son cours depuis ce moment-là, nous pouvons en déterminer le but.

Rhodan avait écouté avec attention. Un pli lui barrait le front.

- En forme de fuseau ? prononça-t-il finalement avec lenteur. Outre les Fantans, qui d'ailleurs ne naviguent plus dans l'espace, aucun peuple ne fabrique des engins de ce type. Etrange. Très étrange. On pourrait presque admettre...

Il se tut. Bully déclara ; On pourrait presque admettre que le colonel Claudrin a rencontré un représentant d'une civilisation inconnue. Si jamais les Sauriens existaient encore...

- A peine imaginable, répondit Rhodan avec un hochement de tête. Et même si cela était, nous n'aurions rien à craindre. C'était un peuple paisible et inoffensif. Autrement, leur arme n'aurait pas été un canon à narcose. Mais je crois que les Sauriens construisaient des vaisseaux cylindriques. En d'autres termes, Claudrin a dû apercevoir un engin d'une race ignorée.
- Allons-nous... ?
- Nous remettons ça à plus tard, trancha Rhodan. Rendez-vous sur Arkon, colonel. J'examinerai alors les calculs de votre ordinateur.

Il quitta le poste des radios et revint au central, suivi de Bully, à qui il dit ;

- Il vaut mieux oublier cette affaire, mon ami. Notre mission n'est pas encore terminée.
- Arkon II est sauf, et le vaisseau-récolte n'obéit plus à aucun

ordre, sauf aux nôtres.

- C'est ce que nous verrons. Venez.

Ils pénétrèrent cinq minutes après dans la salle où les techniciens avaient placé l'émetteur spécial. Un écran, relié à celui du poste de commandes, montrait le cosmos. La planète Arkon II occupait presque toute la surface. Far- devant voguait le vaisseau-récolte. Il tournait toujours autour du monde où il venait d'opérer.

Rhodan fit signe aux techniciens. Les données, élaborées à l'avance, furent engrangées dans l'émetteur-robot. Biles contenaient entre autres les coordonnées des deux univers habités recouverts également de mousse. On voulait retransmettre en tout trois instructions à Robotax. £ > 'abord de procéder à la récolte sur ces deux planètes. Puis l'engin devait se rendre en un point précis de la galaxie, pour y attendre de nouveaux ordres.

- Quand les téléporteurs reviendront-ils. interrogea Bully.

Rhodan ne put s'empêcher de sourire.

- Tu es pressé de revoir ton ami L'Emir?

Bully ricana.

- Tu as deviné, Perry. Cela fait des jours que j'essaie de me le représenter, mais je n'y parviens pas. J'espère qu'il ne se vexera pas, si je ne puis garder mon sérieux en le voyant.
- L'Emir comprend la plaisanterie, mais il se vengerait, avertit Rhodan. Sois donc prudent avec tes explosions d'hilarité, sinon il reproduirait son petit jeu télékinésique de la dernière fois. Je te vois en train de voler dans tous les couloirs du *Sirius*.
- Ouuh, fit Bull effrayé et se passant la main dans ses cheveux en brosse.

Rhodan retrouva soudain son sérieux pour s'adresser aux techniciens.

- Tout est prêt ?

Les techniciens opinèrent de la tête. Betty Toufry, entrée dans l'intervalle en compagnie de John Marshall, lança à l'Administrateur un œil interrogateur. Ce dernier demanda :

- Etes-vous en contact, Betty ?
- Oui, sir. L'Emir, Ras et Tako sont sur le point de sauter. Dès que le vaisseau réagira positivement au signal, ils seront à bord du *Sirius*.
- Parfait !

Le *Sirius* suivait le navire-récolte à faible distance. Chaque changement de cap pouvait être enregistré. Les sondeuses étaient en marche. Robotax pouvait passer en transition, on ne le perdrait pas de vue. D'ailleurs, la planète où il devait se rendre n'était qu'à cent années- lumière, de telle sorte qu'un seul bond dans l'hyperespace suffisait.

- Parés !

De fines gouttes de sueur perlait au front du technicien responsable. Il savait que tout dépendait du bon fonctionnement de l'émetteur, qu'il avait réparé.

- O.K., sir !

Rhodan regarda de nouveau l'écran.

- Envoyez !

Le technicien pressa un bouton. Les chiffres abandonnèrent l'émetteur pour se hâter vers le vaisseau-récolte.

Deux minutes chargées d'angoisse s'écoulèrent, après une triple émission du message.

Puis vint la réponse.

Robotax confirma réception des trois ordres. Il indiqua ensuite qu'il parcourrait la distance en deux temps.

Rhodan respirait, tandis que le technicien s'épongeait le front. En revanche, ils ignoraient combien durerait une unité de temps selon le robot.

- Betty, les trois téléporteurs doivent venir. Je crois que tout est en ordre.

Betty entra en contact, faisant part du désir de l'Administrateur.

Elle écouta quelques secondes, puis annonça :

- Ils sautent dans le central, étant donné qu'ils en connaissent mieux la localisation. (Elle attendit encore un court instant, puis elle fit un signe de tête.) Ils sont ici, sir.

Bully masqua sa déception de devoir attendre encore davantage l'apparition du mulot géant.

Trois minutes passèrent avant que le vaisseau- récolte ne commence à accélérer. Le *Sirius* ne le suivit pas. Sur l'écran, l'on pouvait constater qu'il prenait exactement la trajectoire requise, et le doute, qui avait effleuré un moment l'Administrateur, disparut de son esprit. Il suffisait d'attendre confirmation des navires stationnés près du but.

Rhodan s'adressa aux techniciens.

- Merci, vous prouvez couper. Et rapportez- moi l'appareil en bon état sur Terre. Nous en aurons sûrement besoin un jour. (Il fit un geste d'adieu, puis tapota l'épaule de Bully.) Bon, maintenant nous y sommes. On nous attend dans le central. Marshall, ordonnez les préparatifs à l'infirmerie. La cure de nos trois mutants peut débiter dès aujourd'hui.

Bully bouscula Rhodan et se précipita dans le couloir. Les autres pouvaient à peine le suivre. Betty avait le sourire aux lèvres, mais ne soufflait mot. L'Administrateur eut l'impression qu'elle savait quelque chose de très drôle, qu'elle conservait pour elle.

Bully avait une avance d'au moins vingt mètres, lorsqu'il atteignit la porte. A peine celle- ci ouverte, il s'engouffra dans la pièce. Il aspira l'air profondément, se tenant les côtes rembourrées.

Mais précisément l'air lui manqua.

- Hello, mon gros, proféra L'Emir,

Bully ne remarqua pas que Betty et Rhodan entraient à leur tour. Les yeux écarquillés, il regardait alternativement L'Emir, Ras et Tako. Il ne semblait pas en croire ses yeux.

- Qu'as-tu donc? dit L'Emir satisfait, avec la démarche d'un paon. As-tu perdu l'usage de la parole ? (Il s'arrêta pour considérer attentivement Bully.) Si je ne m'abuse, tu as pris quelques kilos. Tu es bien gras, mon vieux.

Bully chercha l'air, pareil à un cabillaud sorti de l'eau.

— Quoi ! Diable !...

Il ne put rien ajouter.

Rhodan éclata d'un rire sonore et s'écroula dans le siège le plus proche. Quelques officiers se tenaient autour, le visage perplexe, ne sachant quelle attitude prendre. Betty souriait toujours. Elle avait expliqué en chemin, à l'aide de quelques phrases, ce qui s'était passé. L'Emir n'avait pas été assez précautionneux, et n'avait pas camouflé suffisamment ses pensées.

La douche amincissante que le vaisseau-robot avait eu l'amabilité d'accorder à ses passagers clandestins avait produit son plein effet.

— Et maintenant, j'ai faim, annonça le mulot aux personnes assistant à la scène et qui pleuraient de rire.

Il se téléporta à la cuisine, où il décima la réserve de légumes frais.

Un officier accourut en trombe, pour annoncer que *L'Ohio* avait repéré le navire-récolte à l'endroit voulu.